

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE CONCEPT DE NARCISSISME DANS LA PSYCHANALYSE FREUDIENNE :  
PROBLÈMES D'APPLICATIONS DANS LA SOCIOLOGIE DE  
CHRISTOPHER LASCH ET GILES LIPOVETSKY

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR  
SYLVIE VENDETTE

AOÛT 2009

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

À la mémoire de ma mère Madeleine Boulay

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Jean-François Côté pour son excellente supervision. Et Mazel Bidaoui pour ses encouragements ponctuels. Ainsi que mes amis pour leur patience et compréhension.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	vi
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE I	
LE NARCISSISME CONCEPTUALISÉ EN RELATION AVEC LA PREMIÈRE THÉORIE PULSIONNELLE ET LA DEUXIÈME THÉORIE PULSIONNELLE	6
1.1 L'histoire d'une découverte .....	6
1.2 Les deux grands axes théoriques de la psychanalyse : les première et deuxième théories des pulsions .....	10
1.3 Conceptualisation du narcissisme dans le cadre du premier dualisme pulsionnel : le narcissisme en tant que perversion .....	13
1.3.1 Narcissisme et choix d'objet homosexuel .....	15
1.3.2 Le narcissisme en tant que « stade intermédiaire » du développement pulsionnel .....	17
1.3.3 L'effet de l'investissement libidinal du moi sur la pensée .....	19
1.3.4 Libido du moi, libido d'objet .....	21
1.4 Le deuxième dualisme pulsionnel et la seconde topique .....	25
1.4.1 Le concept de narcissisme appliqué au sociopolitique.....	34
1.5 Une interprétation possible du mouvement freudien .....	37
Chapitre II	
LE CONCEPT DE NARCISSISME CHEZ LES POSTFREUDIENS .....	45
2.1 Vue générale de l'« ego psychology » .....	46
2.2 Vue générale de la « self psychology » .....	47
2.3 La psychanalyse hartmannienne : naissance de l'« ego psychology » .....	48
2.4 Kernberg et le narcissisme en tant qu'investissement du soi .....	53
2.5 Kohut ou la psychanalyse de la relation d'objet .....	55
2.6 Green : « narcissisme de vie » et « narcissisme de mort » .....	65
CHAPITRE III	
APPLICATION DU CONCEPT DE NARCISSISME CHEZ LASCH ET LIPOVETSKY	76
3.1 Problèmes d'applications du concept de narcissisme chez Lasch .....	78
3.1.1 La thèse secondaire de la culture du narcissisme : l'individu narcissique par opposition à l'individu religieux .....	79

3.1.2 L'« Américain contemporain » et l'« Adam américain »	85
3.1.3 La thèse principale de la culture du narcissisme : le narcissisme comme « réponse psychique » à la société bureaucratique et thérapeutique	86
3.2 Problèmes d'applications du concept de narcissisme chez Lipovetsky	100
3.2.1 Le narcissisme en tant qu'effet du procès de personnalisation	101
3.2.2 L'individu narcissique : une interprétation sociologique du mythe de Narcisse	109
3.2.3 Effet de la personnalisation du concept de narcissisme	111
CONCLUSION	116
NOTES	119
BIBLIOGRAPHIE	120

## RÉSUMÉ

Nous dégageons dans ce mémoire les limites de l'utilisation du concept de narcissisme au sein de la sociologie et plus particulièrement dans les livres *La culture du narcissisme* de Christopher Lasch et *L'ère du vide* de Gilles Lipovetsky. Pour ce faire, nous avons retracé l'évolution du concept de narcissisme dans la psychanalyse freudienne ainsi que la psychanalyse américaine s'inspirant de la réforme hartmannienne. Nous sommes parties du fait qu'il existe une certaine méprise concernant l'acception de ce concept au sein de thèses sociologiques et avons illustré cela par une analyse des auteurs précités. Que ce soit dans la conceptualisation freudienne du phénomène du narcissisme ; l'encadrant d'abord par du sexuel, ensuite dans les avatars que le moi subit ou bien les thèses hartmanniennes, kernbergiennes et kohutiennes mettant l'accent sur le soi, le concept de narcissisme demeure un concept fortement déterminé par la psychanalyse et en conséquence exige que l'on s'y réfère adéquatement. Nous avons ainsi découvert que Lasch opère plusieurs glissements conceptuels entre l'acception freudienne et l'acception postfreudienne, rendant sa thèse confuse. Quant à Lipovetsky, nous avons montré que parce qu'il occulte le dispositif psychanalytique, il ne peut comprendre la portée même de sa thèse sur le narcissisme de l'individu postmoderne. Ce mémoire parcourt ainsi le concept de narcissisme dans le cadre du premier et du deuxième dualisme pulsionnel, de la réforme hartmannienne mettant l'accent sur le narcissisme comme investissement libidinal du soi, du narcissisme tel que Green le conçoit et finalement, ce voyage conceptuel culmine dans une analyse des thèses laschiennes et lipovetskiennes sur le narcissisme de l'individu du 20<sup>ème</sup> siècle. Narcissisme, premier dualisme pulsionnel, deuxième dualisme pulsionnel, postmodernité, Freud, Hartmann, Kernberg, Kohut, Green Lasch, Lipovetsky.

## Introduction

Notre mémoire porte sur l'utilisation du concept de narcissisme dans le cadre de la sociologie. Différentes théories américaines ont soutenu une thèse faisant de l'individualisme de la fin du 20<sup>ième</sup> siècle, un individualisme d'où émane une forme de narcissisme. Elles ont d'une certaine manière contribué à populariser ce concept appartenant à la psychanalyse dans un champ disciplinaire qui lui était étranger. D'autre part, nous avons été témoins lors de notre scolarité de maîtrise non seulement d'un certain engouement pour ces thèses, mais également d'une conception du phénomène du narcissisme qui s'éloignait du sens que lui confère la psychanalyse. Le concept de narcissisme nous a, en effet, semblé être un concept fourre-tout désignant trop souvent une tendance égoïste de l'individu. Cela a, en conséquence, titillé notre curiosité et l'idée de faire un mémoire sur le sujet s'est ainsi imposée à nous.

Nous avons choisi d'analyser *La culture du narcissisme* de Christopher Lasch ainsi que *L'ère du vide* de Gilles Lipovetsky. Ces deux auteurs, chacun à sa manière, utilisent le concept de narcissisme dans le dessein de montrer que l'individualisme des siècles passés a subi une profonde mutation soutenant, soit que le 20<sup>ième</sup> siècle se caractérise par l'effondrement de la personnalité (Lasch), soit que la personnalité est désormais d'un genre nouveau (Lipovetsky). Néanmoins, ces auteurs ont un point en commun : celui d'introduire dans la sociologie un concept appartenant non seulement à la psychanalyse, mais également à la psychopathologie.

Comme le concept de narcissisme surgit du champ psychanalytique, nous allons en premier lieu introduire le lecteur à la conjoncture historique donnant lieu à l'émergence de la psychanalyse. Certains éléments de la vie de Freud ont attiré notre attention, car ils contextualisent la découverte freudienne et en montrent les origines; c'est pourquoi nous avons jugé pertinent de commencer notre chapitre sur Freud par un survol sur la naissance de la psychanalyse. Par la suite, nous nous sommes attardées à l'avancée freudienne portant principalement sur le phénomène du narcissisme, ainsi qu'à son évolution au sein du corpus freudien. Nous avons divisé cette partie du chapitre en deux grandes sections : la première vise à rendre compte de l'appréhension du phénomène du narcissisme dans le cadre du



premier dualisme pulsionnel, et la seconde cerne l'évolution du concept de narcissisme relativement au second dualisme pulsionnel. En plus de mettre en lumière les différentes acceptions du concept de narcissisme, ce chapitre place en quelque sorte les jalons de notre analyse. C'est pourquoi il occupe une place primordiale dans notre mémoire. De plus, faire ressortir toute l'avancée freudienne concernant la problématique du narcissisme indique la complexité même que revêt ce concept et, en conséquence, montre les limites de son utilisation dans le cadre de la sociologie.

Notre deuxième chapitre porte sur certains courants postfreudiens ayant marqué la problématique du narcissisme. Comme le concept de narcissisme a fait couler beaucoup d'encre, nous ne pouvions dans le cadre de ce mémoire nous y référer de manière totalement exhaustive. La sélection entre ces courants postfreudiens s'est faite en tenant compte des auteurs fréquemment cités par Lasch. Nous en sommes ainsi venus à l'étude des thèses kohutiennes et kernbergiennes sur le narcissisme. Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, nous avons jugé nécessaire de faire la lumière sur les origines conceptuelles de ces thèses. C'est pourquoi nous avons consacré une section à l'étude de la psychanalyse hartmannienne, car celle-ci, en plus d'opérer une refonte majeure de la seconde topique freudienne, opère un important remaniement du concept de narcissisme. Cela donne lieu en un premier temps au surgissement du courant postfreudien de l'« ego psychology », puis au courant de la « self psychology ». Nous avons donc fait une incursion au sein de ces mouvements dans le dessein de situer le dispositif théorique qui encadre les thèses kernbergiennes et kohutiennes sur le narcissisme.

En ce qui concerne la thèse lipovetskienne sur le narcissisme de l'individu postmoderne, elle ne s'inspire aucunement de l'appareillage conceptuel du corpus freudien ou postfreudien; elle vise au contraire à montrer l'influence de la psychanalyse sur le caractère narcissique de l'individu postmoderne. Il s'est alors avéré pertinent de choisir un postfreudien fidèle à Freud

afin de rendre compte de la complexité de ces corpus que néglige la thèse lipovetskienne sur le narcissisme. Nous avons, en conséquence, choisi d'étudier le psychanalyste André Green, car non seulement Green rend justice à la richesse de l'œuvre freudienne, mais son œuvre manifeste également un intérêt considérable vis-à-vis du concept de narcissisme.

Notre deuxième chapitre se divise donc en six sections : en premier lieu, nous introduisons le lecteur à une vue générale portant sur l'« ego psychology », puis sur la « self psychology ». Une fois cette contextualisation mise en place, nous avons fait le point sur les grandes lignes de la pensée hartmannienne. Les deux sections suivantes font le point sur les grandes lignes des thèses kernbergiennes et kohutiennes. Et finalement, notre dernière section porte sur la pensée de Green. Comme nous devons survoler plusieurs auteurs, nous ne pouvions les approfondir; néanmoins, notre objectif principal visait plus à faire ressortir, d'une part, la mécanique interne sous-jacente à ces thèses et, d'autre part, à montrer que l'utilisation du concept de narcissisme dans le cadre de la sociologie exige de préciser le dispositif théorique à partir duquel on construit une thèse sur le narcissisme contemporain.

Notre dernier chapitre porte sur l'utilisation que Lasch et Lipovetsky font du concept de narcissisme. Nous avons commencé par l'analyse de la *culture du narcissisme* de Lasch. Ce dernier, afin d'étayer sa thèse sur le narcissisme, recourt à une « sous-thèse » déterminant « l'individu religieux » des siècles passés comme non narcissique, par opposition à l'individu du 20<sup>ième</sup> siècle narcissique. Nous avons, alors, jugé pertinent de mettre en relief une autre interprétation possible de « l'individu religieux », montrant une inclination narcissique de ce dernier lorsqu'il se retrouve dans une foule. Cette interprétation vise, encore une fois, à faire ressortir, d'une part, la complexité même du concept de narcissisme et, d'autre part, elle met en évidence l'impératif de rigueur qu'exige l'utilisation d'un tel concept. Par la suite, nous avons analysé la thèse principale de Lasch faisant du narcissisme une « réponse psychique » à la société bureaucratique et thérapeutique. Nous avons alors dégagé les incohérences de sa

construction théorique du narcissisme de l'individu contemporain. Ces incohérences dérivent principalement du fait que Lasch ne tient pas compte des points de ruptures entre l'acception freudienne du concept et l'acception (postfreudienne) hartmannienne. Au terme de ce parcours, nous pensons avoir montré que le maniement que fait Lasch du concept de narcissisme porte à confusion, et en conséquence contribue à faire du concept de narcissisme une notion floue s'éloignant du sens que lui confère la psychanalyse.

Quant à notre seconde section de notre dernier chapitre, elle porte sur l'analyse de la thèse lipovetskienne. Celle-ci s'avère moins précise que celle de Lasch, car cet auteur ne détermine pas le phénomène du narcissisme à partir de la psychanalyse, mais plutôt comme effet d'un rapport sociétal spécifique, celui de la personnalisation du monde postmoderne. Et parce qu'il n'utilise pas le dispositif théorique propre au concept de narcissisme, c'est-à-dire celui de la psychanalyse, il passe à côté d'un élément primordial que recèle pourtant sa thèse sur la personnalisation du social. Nous nous sommes, ainsi, attardées à montrer que la thèse lipovetskienne sur la personnalisation du monde postmoderne met en lumière non pas un nouveau stade de l'individualisme manifestant une inclination narcissique tel que le propose Lipovetsky, mais plutôt que la subjectivité relevant de la structure du narcissisme primaire au sens greenien du terme se trouve perturbée au sein de la postmodernité. Cela visait, en définitive, à faire surgir les limites d'une thèse qui ne se soucie pas de la genèse du concept de narcissisme.

Par conséquent, l'objectif général de ce mémoire consiste à faire le point sur le concept de narcissisme, tel que Freud l'a élaboré tout au long de sa vie. De plus, l'analyse des thèses laschiennes et lipovetskiennes visait l'objectif de rendre compte du fait que le recours au concept de narcissisme dans le cadre de la sociologie exige une grande rigueur, car le danger avec ce concept consiste à le confondre avec une simple manière d'être.

Or, l'usage que nous faisons aujourd'hui des termes « narcissismes » et « instincts de mort » diffère à bien des titres, dont l'un d'eux me retiendra ici. Alors que nous prononçons celui d'instinct de mort avec maintes précautions, toujours tenus de préciser le sens que nous lui donnons et que nous sommes immédiatement impliqués dans des débats théoriques sans fin, nous utilisons celui de narcissisme sans ménagement, dans des contextes variés, comme si ce qu'il signifie allait de soi. Cette commodité de langage tient à ce que nous en réduisons le sens à son acception la plus commune, banalisation qui réduit le concept à un qualificatif du sens commun, ce qui permet de faire l'économie de son extrême complexité.

Daniel Widlöcher

# CHAPITRE 1

## LE NARCISSISME CONCEPTUALISÉ EN RELATION AVEC LA PREMIÈRE THÉORIE PULSIONNELLE ET LA DEUXIÈME THÉORIE PULSIONNELLE

### 1.1 L'histoire d'une découverte

Cette incursion dans l'histoire de la psychanalyse s'inspire d'une définition proposée par Freud en 1923 : « Psychanalyse est le nom 1/ d'un procédé d'investigation de processus psychiques qui autrement sont à peine accessibles; 2/ d'une méthode de traitement de troubles névrotiques qui se fonde sur cette investigation; 3/ d'une série d'aperçus psychologiques, acquis par ce chemin qui croissent peu à peu jusqu'à devenir une nouvelle discipline scientifique » (Freud in Assoun, 1997 : 41). Dans un dessein de fidélité à l'idée même que se fait Freud de la psychanalyse, nous avons cherché les éléments historiques donnant lieu à ce triple sens de la psychanalyse.

L'auteur qui met le mieux à jour les influences biographiques agissant comme catalyseurs de l'innovation freudienne est sans conteste Paul-Laurent Assoun. Il distingue trois circonstances fondatrices de l'heuristique freudienne. De fait, l'artisan de la psychanalyse rencontre trois médecins qui influencent, à tout jamais, le cours de son existence : les Drs Charcot (1826-1893), Breuer (1842-1925) et Fliess (1858-1928). Chacun à sa manière inspire le créateur de la psychanalyse et, comme l'affirme Assoun, Charcot donne une visibilité au symptôme hystérique, Breuer lui insuffle une méthode de traitement et finalement Fliess marque cette conquête freudienne de la psyché humaine d'un élan spéculatif :

Mais ce que la triple rencontre décisive des « compagnons de route » va introduire est un programme que l'on peut, sans trop forcer les ressources de la symétrie ramener à trois : VOIR – des phénomènes jusque-là invisibles (Charcot); AGIR – sur des symptômes pour en tirer des effets nouveaux (Breuer); COMPRENDRE – des rapports symptomatiques ignorés (Fliess) (Assoun, 1997 : 99).

Ce fameux « programme » évoqué par Assoun fait écho à la définition freudienne de la psychanalyse, car le « voir » charcotien rappelle l'impératif de visibilité de ce qui est « à peine accessible autrement », l'« agir » breuerien, la méthode de traitement et le « comprendre » fliessien, l'impératif théorique. La nécessité d'un retour, si furtif soit-il, sur ces périodes marquant à tout jamais le maître d'œuvre de la psychanalyse s'est donc imposée à nous.

En 1885, Freud entreprend un voyage en France et c'est là qu'il rencontre le Dr Charcot. Ce médecin fondateur de la neurologie et travaillant à la Salpêtrière est confronté à une confusion nosographique importante, celle de l'hystérie et de l'épilepsie. De fait, ces deux maladies se ressemblent par certains de leurs symptômes et sont, en conséquence, considérées comme semblables. Charcot va y remédier en les distinguant l'une de l'autre, ce qui sur le plan de la pratique clinique conduira à séparer spatialement les hystériques des épileptiques. Une fois cette frontière tracée, le fondateur de la neurologie utilisera l'hypnose en vue de montrer l'enracinement organique de l'affection hystérique. L'hypnose apparaît donc comme procédé reproduisant le symptôme de l'hystérie et le qualificatif du « voir » le symptôme, dont parle Assoun, prend ici tout son sens.

Parallèlement à cette avancée médicale conjuguant hypnose et hystérie et donnant lieu à la monstration du symptôme hystérique, Freud découvre l'hypnose – grâce au Dr Bernheim de l'École de Nancy – comme procédé mettant en lumière la suggestibilité. Ce qui, selon Assoun, guide l'artisan de la psychanalyse vers une première compréhension de la vie psychique :

En fait, Charcot reste l'auteur du choc primitif dans la mesure où il a fait sentir à Freud « l'enveloppe formelle du symptôme ». L'apport de Bernheim sera de ramener la question du côté de la causalité psychique sous-jacente. Charcot est donc « impressionnant » au plan proprement clinique, Bernheim au plan de la révélation de ces « puissants processus psychiques cachés ». La psychanalyse les « réconciliera » par un dépassement que ni l'un ni l'autre n'avaient prévu : c'est l'étiologie sexuelle qui va fonder

cette synthèse entre les droits du symptôme et ceux des processus (Assoun, 1997 : 106).

Ce voyage en France est donc marqué par deux moments décisifs : la rencontre avec Charcot qui montre « l'enveloppe formelle du symptôme » hystérique et celle avec Bernheim qui dévoile l'hypnose sous l'angle de la suggestibilité d'une idée inconsciente (Assoun, 1997). La route est, dès lors, défrichée pour ce « conquistador » de la vie psychique.

En rentrant à Vienne, Freud reprend contact avec le Dr Breuer qu'il connaissait depuis quelques années. C'est en 1886 qu'il commence une longue collaboration avec ce médecin. Celui-ci voit en l'hypnose un moyen de guérir l'hystérie. De fait, il la transforme en un procédé qu'il nomme « catharsis », en référence à son sens aristotélicien. Précisons que pour Aristote, la « catharsis » signifiait une purification de l'âme. Breuer nomme ce procédé « catharsis », car il rappelle l'effet thérapeutique, mais celle-ci s'effectue désormais par « abréaction de l'affect coincé ».

Il relate à Freud l'application de la catharsis qu'il a faite sur sa célèbre patiente Anna O. (Bertha Pappenheim, 1859-1936). Celle-ci le guide d'ailleurs ingénieusement; remarquant l'effet de la parole sur son mal, elle enjoint le médecin au silence et, de ce fait, place la parole au centre même de son traitement, qu'elle nomme « talking cure ». Cependant, Breuer doit faire preuve d'astuce, car, à certains moments, la parole de la malade se fige et c'est là que la catharsis intervient : il hypnotise la jeune femme, lui insuffle un mot significatif afin que surgisse, à nouveau, un récit. Malgré le caractère novateur de ce procédé, il demeure attaché à l'hypnose : « On le voit, sur la base du cas historique d'Anna O., la catharsis était une forme très particulière d'hypnotisme. Le point de départ fut plutôt l'exploitation de l'état hypnoïde, c'est-à-dire d'une certaine dissociation du sujet, pour entamer un processus d'« anamnèse » » (Assoun, 1997 : 111).

Freud perçoit dans ce récit du cas clinique l'importance du souvenir dans le symptôme hystérique et plus particulièrement d'un souvenir oublié, mais actif, et produisant un effet : « C'est de réminiscences surtout que souffre l'hystérique. » Une réminiscence est en effet un « souvenir » qui s'ignore comme tel, en sorte que le sujet se souvient à son insu : cela même ouvre la voie à la notion d'une mémoire du symptôme qui organise la pathologie hystérique » (Freud in Assoun, 1997 : 113).

Freud découvre donc, grâce à Breuer, une méthode de traitement de l'hystérie. En outre, le récit du cas d'Anna O. l'amène à entrevoir la cause sexuelle de cette affection : Anna en proie à un accès hystérique affirme qu'elle accouche de l'enfant de Breuer. C'est, d'une certaine manière, le jeune Freud qui fera office de sage-femme, car, dans ce récit, il décèle l'étiologie sexuelle de l'hystérie.

En 1887, l'artisan de la psychanalyse entame une relation épistolaire (1887-1902) avec un médecin berlinois, Wilhelm Fliess. Ce dernier a un don naturel pour la spéculation et, d'une certaine manière, il entraîne Freud vers cette voie : il lui fait part de sa théorie de la périodicité, de la bisexualité latérale du cerveau ainsi que d'autres thèses liant organes sexuels et organe nasal. Cet auteur pointe la sexualité comme agissante dans certains dérèglements :

Ce qui frappe en effet dans l'œuvre déconcertante de Fliess, ce sont deux éléments qui vont devenir l'humus de la problématique freudienne : d'une part, un goût et un talent pour la spéculation, appétence pour les « pistes » inconnues, vers des chemins et des sentiers non battus, fussent-ils ne « mener nulle part »; d'autre part, une polarisation sur la question de la sexualité, abordée sous l'angle résolument « biologique », mais aussi à travers une spéculation audacieuse sur les causes cachées, à l'œuvre dans la corporéité (Assoun, 1997 : 118).

Freud se trouve fortement impressionné par ce jongleur conceptuel. Il lui emprunte l'idée de la bisexualité, idée qu'il reformule à la lumière de ses découvertes sur les processus



psychiques. C'est à la même époque que Freud commence son auto-analyse. En 1895, il envoie un manuscrit à Fliess : *L'esquisse d'une psychologie scientifique*. Nous pensons que la rédaction de ce texte constitue l'effet du voyage freudien à travers les travaux de Charcot, de Breuer et de Fliess. En ce sens, il s'agit d'une première tentative de conceptualisation des phénomènes psychiques nouvellement appréhendés par l'intermédiaire du « voir » charcotien, de l'« agir » breuerien et du « comprendre » fliessien.

## 1.2 Les deux grands axes théoriques de la psychanalyse : les première et deuxième théories des pulsions

Parallèlement à ces rencontres riches en enseignement, Freud va progressivement construire son objet de recherche, c'est-à-dire qu'il jette les assises de ce nouveau champ du savoir : la découverte du refoulement, même si elle ne lui est pas redevable, marque ses travaux futurs et notamment le point de vue dynamique de la psychanalyse<sup>1</sup>; le travail avec Breuer et l'intuition d'une étiologie sexuelle de l'hystérie l'amènent à poser une théorie de la séduction (1895), qu'il abandonne en 1897; le rêve lui apparaît comme un accès à la vie psychique inconsciente et, comme le souligne Roudinesco, son intérêt pour le rêve débute dès 1883; la rédaction de *L'esquisse d'une psychologie scientifique*, en 1895, constitue notamment une ébauche de la première topique. Cette époque furtivement présentée témoigne de la richesse de l'avancée freudienne, qui atteint une maturité en novembre 1899, date où le père de la psychanalyse publie *L'interprétation des rêves*<sup>2</sup>. Cet ouvrage constitue un tournant majeur dans la pensée freudienne, car l'auteur y formule sa conception de l'appareil psychique en termes de division systémique entre l'inconscient, le préconscient et le conscient. La première topique est née et elle donne lieu à une théorisation inaugurale de la « science » psychanalytique.

En 1905, Freud publie *Trois essais sur la théorie sexuelle* et, selon Roudinesco, c'est dans ce texte qu'il utilise pour la première fois le terme « pulsion ». En 1910, l'artisan de la psychanalyse va publier *Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique* et c'est là qu'il énonce la distinction fondatrice du premier dualisme pulsionnel, celle opposant les pulsions sexuelles aux pulsions d'autoconservation : « L'indéniable opposition entre les pulsions qui servent la sexualité, l'obtention du plaisir sexuel, et les autres qui ont pour but l'autoconservation de l'individu, les pulsions du moi est d'une importance toute particulière pour notre tentative d'explication » (Freud, 1973 (1910) : 170). Soulignons que les premières sont mues par un principe énergétique nommé libido et les secondes visent « l'intérêt » de l'individu. Ce contexte théorique de la première théorie pulsionnelle donne lieu notamment à la détermination de deux principes régissant la vie psychique : celui du plaisir et celui de la réalité. Le premier désigne « un principe régulateur du fonctionnement mental » (Laplanche et Pontalis, 1967 : 332), tandis que le second, d'un point de vue topique se localise dans le système préconscient-conscient et veille à modifier le premier de manière à instituer un report du plaisir. En outre, le principe de plaisir est la pierre angulaire du point de vue économique de la psychanalyse, car il met en œuvre une recherche constante d'abaissement de la tension propre au psychisme.

Dans l'article *Pulsions et destin des pulsions*, rédigé en 1915, Freud détermine la pulsion comme concept fondamental de la psychanalyse : elle produit une excitation interne et permanente sur le psychisme. À l'instar du schéma d'arc réflexe en physiologie montrant l'élimination de l'excitation externe par l'intermédiaire d'une « fuite motrice », le principe de plaisir assure la diminution de la tension causée par l'excitation pulsionnelle. La pulsion en ce sens est un « concept limite entre le psychique et le somatique » ayant une « poussée », un « but », un « objet » et une « source ». La première théorie des pulsions s'inscrit donc au sein de cet appareillage conceptuel que l'on peut résumer à partir du point de vue topique, dynamique et économique de la vie psychique et on verra que ce cadre théorique va faire émerger une théorie de la libido en tant qu'énergie de la pulsion sexuelle.

La formation du concept de narcissisme est tributaire de ce premier dispositif théorique et lorsque Freud formule clairement ce phénomène en tant que concept et, de ce fait, l'introduit dans son corpus, cela donne lieu à un remaniement partiel de sa théorie des pulsions et ainsi prépare le second dualisme pulsionnel. Nous reviendrons sur ce « stade intermédiaire » entre les deux théories des pulsions.

Le deuxième axe du freudisme prend son essor grâce à la publication des textes *Au-delà du principe de plaisir*, *Psychologie des foules et analyse du moi* et *Le moi et le ça*. Cet axe se caractérise par deux modifications majeures : la refonte de la théorie des pulsions et l'édification d'une nouvelle topique. En ce qui concerne la première, Freud regroupe les pulsions sexuelles et les pulsions d'autoconservation du moi sous l'appellation de pulsion de vie et rend ainsi caduque sa première théorie. Il oppose à ce premier groupe les pulsions mettant en œuvre une recherche « d'état antérieur », recherche qui s'appuie sur la découverte d'une « compulsion de répétition ». Celle-ci vient contredire l'hégémonie du principe de plaisir, car elle met en exergue une tendance du psychisme à rechercher non pas uniquement le plaisir, mais également un certain déplaisir. Il qualifie ces pulsions de pulsions de mort, car elles sont « l'expression de l'inertie dans la vie organique ». Ce nouveau dualisme pulsionnel se fonde donc sur l'opposition entre les pulsions de vie (Éros) et entre les pulsions de mort (Thanatos). La deuxième transformation de ce tournant prend racine dans la construction d'une nouvelle topique, celle divisant le psychisme en fonction du ça, du moi et du surmoi.

### 1.3 Conceptualisation du narcissisme dans le cadre du premier dualisme pulsionnel : le narcissisme en tant que perversion

Essayer de réunir en une interprétation synthétique l'ensemble des figures ou des états décrits par Freud sous la domination de narcissisme n'est pas une tâche forcément réalisable. Les contradictions qu'on peut y relever laissent le narcissisme en état de question ouverte.

André Green

Le terme « narcissisme » est utilisé pour la première fois par le sexologue Havelock Ellis et désigne deux tendances : celle de l'autoérotisme et celle d'un narcissisme en référence au mythe de Narcisse, c'est-à-dire en tant qu'amour de soi. Ce sexologue attribue à l'hystérie féminine une inclination à l'autoérotisme; l'expression « narcissisme » vise donc à rendre compte d'une attitude décelée chez les hystériques, c'est-à-dire celle de l'autoérotisme : « Assimilée à l'autoérotisme, Ellis notera – surtout chez les femmes hystériques – une tendance à l'auto-admiration. Il est, semble-t-il, le premier à évoquer la fascination exercée par l'image spéculaire » (Vichyn, 1984 : 656). Ce n'est qu'en 1899 que le terme sera à nouveau utilisé, et ce, par le criminologue Paul Näcke, désignant d'entrée de jeu une perversion sexuelle se manifestant chez le sujet atteint de folie. Ainsi, comme l'affirme Vichyn, Näcke ne s'éloigne pas nécessairement du lien tracé entre autoérotisme et narcissisme qu'Ellis a mis en place, car : « Malgré la divergence, un flottement se maintient entre les termes « Narcissismus » et « auto-erotism ». Näcke superpose le « Narcissismus » à l'« auto-erotism » sans déloger le terme d'Ellis et sans différencier le sien suffisamment » (Vichyn, 1984 : 658).

Freud va utiliser ce nouveau terme dans le cadre de ses recherches sur la pulsion sexuelle. Celle-ci, nous dit Freud dans *Trois essais sur la théorie sexuelle*, se développe dans le temps, car elle est présente dès les premiers moments de vie; en témoigne le phénomène de la « succion » chez le nourrisson et de la satisfaction qui s'en suit<sup>3</sup>. Or, cette nature évolutive de la pulsion sexuelle fait en sorte qu'elle est variable et non déterminée, car, au départ, elle n'a pas d'objet et se présente sous une forme autoérotique. De fait, la pulsion sexuelle apparaît chez l'enfant comme non intégrée, c'est-à-dire qu'elle se manifeste au sein de mouvements corporels divers provoquant une satisfaction, un plaisir. Ce n'est que par un long processus qu'elle atteindra une unification visant en dernière instance un seul but, soit l'acte sexuel : « La pulsion sexuelle de l'adulte naîtrait du rassemblement de multiples motions de la vie infantine en une unité, en une tendance dirigée vers un seul but » (Freud, 1987 (1905) : 180). Or, « ces multiples motions de la vie infantine » dévoilent un caractère pervers inhérent à la pulsion sexuelle :

Devant le fait dès lors reconnu, que les penchants pervers étaient largement répandus, l'idée s'imposa à nous, que la prédisposition aux perversions était la prédisposition originelle et universelle de la pulsion sexuelle humaine, à partir de laquelle le comportement sexuel normal se développait au cours de la maturation sous l'effet de modifications organiques et d'inhibitions psychiques (Freud, 1987 (1905) : 179-180).

En partant de cette considération, il devient aisé pour Freud d'inférer que la perversité constitue une fixation à un stade infantile de la sexualité. C'est au regard de cette appréhension de la perversité en tant que sédentarisation de la pulsion à un stade de son développement que le fondateur de la psychanalyse évoque de manière novatrice le phénomène du narcissisme. De fait, l'investigation de la perversité le conduit vers une interrogation des diverses déviances sexuelles, dont l'inversion. Celle-ci se révèle aux yeux du maître d'œuvre de la psychanalyse comme un arrêt temporaire à un stade du

développement pulsionnel qui, une fois dépassé, conduit l'inverti à s'identifier à la femme et à opérer un choix d'objet relatif à son corps propre :

Nous avons établi dans tous les cas examinés que les futurs invertis traversent, au cours des premières années de leur enfance, une phase de fixation très intense et cependant éphémère à la femme (le plus souvent à la mère) et qu'après avoir surmonté cette phase, ils s'identifient à la femme et se prennent eux-mêmes comme objets sexuels, autrement dit que, partant du narcissisme, ils recherchent de jeunes hommes semblables à leur propre personne, qu'ils veulent aimer comme leur mère les a aimés eux-mêmes (Freud, 1987 (1905) : 50).

Cette évocation inaugurale de la problématique du narcissisme l'attache, d'une part, à celle de la perversité, car elle suppose un arrêt à un stade infantile du développement pulsionnel et, d'autre part, elle met en relief un lien avec un choix d'objet homosexuel. Sur ce dernier point, Neau, en reprenant la thèse de Florence, mentionne que l'identification qu'opère l'homosexuel à la femme ou à la mère le détermine sous l'angle d'une « opération narcissique par excellence ». Ce qui, dès lors, crée un lien entre la problématique du narcissisme et celle de l'identification. (Neau, 2003) Nous reviendrons sur cette relation entre le phénomène de l'identification et celui du narcissisme.

### 1.3.1 Narcissisme et choix d'objet homosexuel

Freud utilise en un second temps le terme « narcissisme » dans l'ouvrage *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, et notamment la référence au mythe de Narcisse y est traitée pour la première fois (Neau, 2003). Ce nouvel usage de la notion de narcissisme ne diffère pas considérablement du premier. Néanmoins, le caractère autoérotique est désormais explicitement pointé comme processus à l'œuvre dans le choix d'objet homosexuel :

Le garçon refoule l'amour pour la mère, en se mettant lui-même à la place de celle-ci, en s'identifiant à elle et en prenant sa propre personne pour le modèle à la ressemblance duquel il choisira ses nouveaux objets d'amour. Il est ainsi devenu homosexuel; à vrai dire il y a eu glissement et il est retourné à l'auto-érotisme, étant donné que les garçons que l'adolescent aime désormais ne sont que des personnes substitutives et des renouvellements de sa propre personne infantine qu'il aime comme sa mère l'a aimé enfant. Nous dirons qu'il trouve ses objets d'amour sur la voie du narcissisme, puisque la légende grecque nomme Narcisse un éphèbe à qui rien ne plaisait tant que sa propre image en miroir et ce qui devint par sa métamorphose la belle fleur du même nom (Freud, 1987 (1910) : 118-119).

Le phénomène du narcissisme se trouve ici pensé, d'une part, en fonction de la compréhension freudienne de la pulsion sexuelle, c'est-à-dire le caractère évolutif de celle-ci et la possibilité d'une fixation à un stade de son développement et, d'autre part, les pulsions d'autoconservation donnent lieu à une satisfaction irréductible à la survie de l'individu, car elles manifestent une satisfaction de type sexuel, autoérotique en somme :

Avant 1914, le narcissisme n'est pas originaire : il est "encadré" selon l'expression de Laplanche (1987), par du sexuel : auto-érotisme avant, choix d'objet après. Auto-érotisme en amont : dès 1905, dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, la théorie de l'étayage des pulsions sexuelles sur les besoins autoconservatifs fonde l'autoérotisme, premier temps de la sexualité humaine comme une "perversion" de l'instinct par la sexualité (Neau, 2003 : 8).

Ce dispositif théorique prépare l'élaboration conceptuelle du phénomène du narcissisme « comme une étape intermédiaire du développement de la libido faisant suite à l'auto-érotisme et précédant la relation d'objet » (Stoloff, 2000). En outre, nous ne saurions conclure à l'instar de Neau que le processus identificatoire à la mère chez l'inverti apparaît au terme de ces premiers balbutiements théoriques « comme l'opération narcissique par excellence ».

### 1.3.2 Le narcissisme en tant que « stade intermédiaire » du développement pulsionnel

Freud va progressivement détacher la notion de narcissisme de cette première acception du terme. Mais avant qu'un saut théorique majeur ne s'opère, il va préalablement le saisir au regard de la pathologie psychotique et, notamment, il illustre son avancée théorique par l'analyse du cas Schreber. Rappelons succinctement que ce dernier ne fut pas un patient de Freud, mais l'auteur des *Mémoires d'un névropathe*, et c'est là que Freud puise le matériel nécessaire à l'interprétation qu'il propose. De fait, Schreber y raconte de manière fort éloquente et même littéraire son délire, c'est-à-dire qu'il se sent investi par Dieu et en contact permanent avec lui. Freud investit le délire de Schreber en y analysant « la forme particulière que revêtent les symptômes ». Il fait un premier lien entre la paranoïa et l'homosexualité. De fait, la paranoïa apparaît au père de la psychanalyse en corrélation avec une sédentarisation de la pulsion sexuelle à un stade de son développement. Il voit dans la paranoïa une tentative d'évacuer un fantasme homosexuel supposant, dès lors, que la pulsion n'a pas atteint, chez ces individus, une maturation normale. Ainsi, le paranoïaque s'efforce, tant bien que mal, de refouler un fantasme homosexuel ou de l'inhiber : « Or, nous fûmes très surpris de voir avec quelle netteté, dans tous les cas, la défense contre un désir homosexuel était au centre même du conflit morbide; tous ces malades avaient échoué dans la même tâche, ils n'avaient pu parvenir à maîtriser leur homosexualité inconsciente renforcée » (Freud, 1985 (1911): 305). Une fois esquissé ce premier lien, le créateur de la psychanalyse poursuit son investigation en introduisant la notion de narcissisme et, pour la première fois, il le suppose comme « stade intermédiaire » entre une phase autoérotique du développement pulsionnel et une phase objectale. L'intuition freudienne entrevoit à présent la portée de ce phénomène, car il présume qu'il a une place précise au sein de sa théorie de la libido :

Je crois qu'il n'est ni superflu ni injustifié d'essayer de faire voir comment la connaissance des processus psychiques que la psychanalyse nous a donnée permet dès à présent de comprendre le



rôle des désirs homosexuels dans la genèse de la paranoïa. Des investigations récentes ont attiré notre attention sur un stade par lequel passe la libido au cours de son évolution de l'autoérotisme à l'amour objectal. On a appelé stade du narcissisme; je préfère, quant à moi, le terme, peut-être moins correct, mais plus court et plus euphonique de narcissisme. Ce stade consiste en ceci : l'individu en voie de développement rassemble en une unité ses pulsions sexuelles qui, jusque-là, agissaient sur le mode autoérotique, afin de conquérir un objet d'amour, et il se prend d'abord lui-même, il prend son propre corps, pour objet d'amour avant de passer au choix objectal d'une autre personne. Peut-être ce stade intermédiaire entre l'autoérotisme et l'amour objectal est-il inévitable au cours de tout développement normal, mais il semble que certaines personnes s'y arrêtent d'une façon insolitement prolongée, et que bien des traits de cette phase persistent chez ces personnes aux stades ultérieurs de leur développement (Freud, 1985 (1911): 306).

L'analyse du cas Schreber jette ainsi les assises de l'infrastructure conceptuelle du phénomène du narcissisme, car la découverte du retrait libidinal et de sa redirection vers le moi enrichit la théorie de la libido d'un « stade intermédiaire » ainsi que d'une nouvelle direction pour la libido :

Nous en concluons que, dans la paranoïa, la libido libérée se fixe sur le moi, qu'elle est employée à l'amplification du moi. Ainsi il y a retour au stade du narcissisme qui nous est déjà connu comme étant l'un des stades de l'évolution de la libido dans lequel le moi du sujet était l'unique objet sexuel. C'est en vertu de ce témoignage fourni par la clinique que nous l'admettons : les paranoïaques possèdent une fixation au stade du narcissisme, nous pouvons dire que la somme de régression qui caractérise la paranoïa est mesurée par le chemin que la libido doit parcourir pour revenir de l'homosexualité sublimée au narcissisme (Freud, 1985 (1911): 316).

### 1.3.3 L'effet de l'investissement libidinal du moi sur la pensée

En résumé, nous avons vu jusqu'à maintenant que Freud dégage d'abord le phénomène du narcissisme comme perversion. Ensuite, il l'évoque comme choix d'objet homosexuel. Ce premier moment de reconnaissance du phénomène de narcissisme donne lieu à sa compréhension ultérieure en tant que phase transitoire entre un stade libidinal autoérotique et un stade libidinal objectal. Ce qui, dès lors, l'intègre à la théorie de la libido. En conclusion, le sens originaire du phénomène du narcissisme est dépassé par cette nouvelle acception, et ce, dans la mesure où il ne représente plus un choix d'objet propre à l'inverti. Il est alors intégré à l'appareillage conceptuel servant d'explicitation à la théorie de la libido. C'est dans ce contexte théorique que Freud évoque à nouveau le phénomène du narcissisme dans l'ouvrage *Totem et tabou*. Il y résume son cheminement et raffine sa compréhension de la problématique du narcissisme en tant que « stade intermédiaire » du développement pulsionnel. Il y propose une subdivision du stade pulsionnel autoérotique afin d'y introduire une nouvelle étape, soit celle du narcissisme. Ce dernier apparaît à présent comme un moment du développement pulsionnel où les différentes inclinaisons de la pulsion s'intègrent en une seule et se dirigent vers le corps propre de l'individu :

Une étude plus approfondie a fait ressortir, l'utilité, voire la nécessité, d'intercaler entre ces deux phases une troisième ou, si l'on préfère, de décomposer en deux la première phase, celle de l'autoérotisme. Dans cette phase intermédiaire dont l'importance s'impose de plus en plus, les tendances sexuelles, qui étaient indépendantes les unes des autres, se réunissent en une seule et sont dirigées vers un objet, lequel, d'ailleurs, n'est pas encore un objet extérieur, étranger à l'individu, mais le propre moi de celui-ci, qui à cette époque, se trouve déjà constitué. Tenant compte des fixations pathologiques de cet état, qu'on observe ultérieurement, nous avons donné à cette nouvelle phase le nom de narcissisme (Freud, 1967 (1913): 104).

On voit donc qu'il n'est plus question de choix homosexuel, car les « pulsions partielles » s'unissent progressivement afin de se consolider en une seule pulsion visant en dernière instance la relation objectale. Mais, la première étape de ce nouveau but pulsionnel consiste à se prendre soi-même comme objet sexuel, d'où la référence au stade autoérotique. Par la suite, Freud sexualise ce stade narcissique du développement pulsionnel. Il désigne dès lors un amour que l'on porte à sa propre personne, ce qui évoque automatiquement chez le lecteur le mythe de Narcisse. Rappelons succinctement que ce dernier est épris de lui-même et que cet élan vers soi, voire cette fixation à soi, le prive d'une relation objectale. Or, dans *Totem et Tabou*, Freud, à notre avis, met un bémol à cette référence mythique qui encadre la problématique du narcissisme. Freud y affirme que le narcissisme n'est jamais totalement dépassé. Ainsi, contrairement à Narcisse, l'individu capable de relation d'objet demeure néanmoins toujours, potentiellement du moins, narcissique : « l'homme reste, dans une certaine mesure, narcissique après même qu'il a trouvé pour sa libido des objets extérieurs; mais les forces qui l'attirent vers ces objets sont comme des émanations de la libido qui lui est inhérente et peuvent à tout instant y rentrer » (Freud, 1967 (1913): 105). Cela porte à croire que le narcissisme, en tant qu'amour de soi, est en dernière instance une structure qui ne cesse d'agir sur l'individu, mais nous reviendrons sur ce point.

Freud aborde dans cet ouvrage un dernier aspect : il voit dans la toute-puissance de la pensée propre à l'homme primitif une illustration de l'inclination narcissique de la libido vers le moi : « Rien ne paraît donc plus naturel que de rattacher au narcissisme, comme étant sa caractéristique essentielle, le fait que nous avons découvert concernant la grande valeur (la valeur exagérée, à notre point de vue) que le primitif et le névrosé attribuent aux actions psychiques » (Freud, 1967 (1913): 105). Ainsi, l'investissement libidinal vers le moi sexualise la pensée en lui conférant une puissance et, en ce sens, elle apparaît comme une phase narcissique que le névrosé, à l'instar du primitif, n'a pas dépassée. De plus, cette force de la pensée engendre la possibilité, chez le primitif, de transposer le parricide dans

« l'incorporation puis l'identification totémique », ce qui pose alors, à nouveau, la problématique de l'identification comme « processus narcissique type » (Neau, 2003).

#### 1.3.4 Libido du moi, libido d'objet

L'étape subséquente dans la construction conceptuelle du narcissisme prend son ancrage dans la publication de l'article *Pour introduire au narcissisme*. Ce texte prépare notamment le tournant de 1920 et, comme l'affirme Assoun, on a ici affaire à « l'introduction du narcissisme dans le corpus freudien ». Ainsi, dans cet article, Freud développe la notion de narcissisme et en fait, à proprement parler, un concept essentiel à la psychanalyse. Il commence l'article en résumant les différentes acceptions du terme et conclut que le narcissisme est « le complément libidinal à l'égoïsme de la pulsion d'autoconservation dont une part est à juste titre attribuée à tout être vivant » (Freud, 1969 (1914) : 82). Ensuite, il découvre un nouvel axe libidinal, celui de la libido du moi qu'il oppose à la libido d'objet. C'est l'investigation de la paraphrénie qui permet à Freud de supposer une libido du moi. Le paraphrène, nous dit-il, à la différence de l'hystérique qui retire son investissement libidinal de l'objet en le remplaçant par le fantasme, n'opère aucune substitution d'objet. De fait, sa libido délaisse l'objet au profit du moi et c'est ce mécanisme d'investissement libidinal du moi qui constitue le phénomène du narcissisme.

Cette nouvelle distinction entre libido du moi et libido d'objet a une portée indéniable dans le corpus freudien, car elle force Freud à réaménager sa théorie des pulsions. De fait, il précise que l'état actuel de la théorie psychanalytique ne permet pas d'inférer qu'il y a au départ un seul type d'énergie dans le psychisme; il maintient donc ici sa distinction fondatrice du premier dualisme pulsionnel entre pulsions sexuelles et pulsions du moi :

[...] je veux avouer ici expressément que l'hypothèse de pulsions du moi et de pulsions sexuelles séparées, et donc la théorie de la libido, repose pour une très petite part sur un fondement psychologique et s'appuie essentiellement sur la biologie. Je serai donc assez conséquent aussi pour laisser tomber cette hypothèse, si émanant du travail psychanalytique lui-même, une autre présupposition se donnait comme mieux utilisable. Jusqu'à présent ce n'a pas été le cas (Freud, 1969 (1914) : 86).

Néanmoins, un bémol y est posé dans la mesure où il effectue un nouveau découpage conceptuel entre les pulsions du moi, la libido du moi et la libido d'objet. On peut donc dire qu'il procède à un remaniement partiel du dualisme pulsionnel : la libido du moi s'opposant à la libido d'objet vient complexifier la première théorie des pulsions. Et cela rend intelligible la proposition faisant du narcissisme un « complément libidinal à l'égoïsme de la pulsion d'autoconservation », car « l'égoïsme de la pulsion » désigne les pulsions du moi, tandis que le « complément libidinal » s'applique au concept de libido du moi. En outre, l'étude du narcissisme en corrélation avec ce nouveau concept de libido du moi permet à Freud de déceler un moment où les pulsions sexuelles et les pulsions du moi sont en fusion :

Enfin, concernant la distinction des sortes d'énergie psychique, nous concluons que tout d'abord, dans l'état du narcissisme, elles se trouvent réunies, indiscernables pour notre analyse grossière; c'est seulement avec l'investissement d'objet qu'il devient possible de distinguer une énergie sexuelle, la libido d'une énergie des pulsions du moi (Freud, 1969 (1914) : 84).

On voit donc que le premier dualisme pulsionnel est maintenu, mais, à l'instar de son élaboration conceptuelle du phénomène du narcissisme, Freud ajoute de nouveaux éléments à sa première théorie des pulsions, qui anticipe le tournant de 1920.

Parallèlement à ce remaniement partiel de la théorie des pulsions, la découverte d'une libido du moi opposée à une libido d'objet jette un nouveau regard sur le phénomène du narcissisme. Freud construit le concept de narcissisme à partir de cette nouvelle opposition.

Comme nous l'avons mentionné, c'est notamment l'analyse de la paraphrénie qui permet de dégager le dispositif théorique servant à la conceptualisation du narcissisme. Le paraphrène met en œuvre non seulement un retrait de libido d'objet, mais également un « délire des grandeurs » évoquant un état originel qui, aux yeux du fondateur de la psychanalyse, apparaît comme la réminiscence d'un « narcissisme primaire » :

La libido retirée au monde extérieur a été apportée au moi, si bien qu'est apparue une attitude que nous pouvons nommer narcissisme. Mais le délire des grandeurs lui-même n'est pas créé de rien; comme nous le savons, au contraire, c'est l'agrandissement et la manifestation plus claire d'un état qui avait déjà existé auparavant. Ce narcissisme qui est apparu en faisant rentrer les investissements d'objet, nous voilà donc amenés à le concevoir comme un état secondaire construit sur la base du narcissisme primaire que de multiples influences ont obscurci (Freud, 1969 (1914) : 82-83).

Le narcissisme primaire une fois identifié par l'observation du « délire des grandeurs » pose un problème majeur à Freud, car cela fait apparaître une confusion conceptuelle entre autoérotisme et narcissisme. Afin de dégager ces deux phénomènes, Freud détermine l'autoérotisme comme précédant le narcissisme, c'est-à-dire comme premier moment de l'existence individuelle, tandis que le narcissisme primaire exige qu'ait eu lieu une « action psychique supplémentaire » donnant lieu à la formation du moi. Dans la citation présentée plus haut, Freud distingue également deux types de narcissisme : le primaire et le secondaire. Ce dernier implique une évolution dans le développement pulsionnel, c'est-à-dire le stade objectal de la libido. Le narcissisme secondaire est ici conçu comme retournement de la libido d'objet vers le moi. Soulignons par ailleurs que la présupposition de l'existence d'un narcissisme primaire et secondaire exige la déduction « d'un investissement libidinal originaire du moi », et que celui-ci existe de manière permanente chez l'individu et peut à tout moment resurgir sous la forme d'un narcissisme secondaire :

Nous nous formons ainsi la représentation d'un investissement libidinal originaire du moi; plus tard une partie en est cédée aux

objets, mais fondamentalement, l'investissement du moi persiste et se comporte envers les investissements d'objet comme le corps d'un animalcule protoplasmique envers les pseudopodes qu'il a émis. Dans notre recherche qui se développait à partir des symptômes névrotiques, la part de la libido ainsi placée devait tout d'abord nous rester cachée. Seules nous frappaient les émanations de cette libido, les investissements d'objet qui peuvent être émis, et de nouveaux retirés. Nous voyons également, en gros, une opposition entre la libido du moi et la libido d'objet. Plus l'une absorbe, plus l'autre s'appauvrit (Freud, 1969 (1914) : 83).

Nous avons vu jusqu'à maintenant que l'étude du pathologique, et plus précisément de la paraphrénie, met en lumière une bipolarité libidinale, du moi et de l'objet, et que le narcissisme en tant que concept désigne le processus d'investissement libidinal du moi. Et cela amène Freud à subdiviser le concept de narcissisme en narcissisme primaire et secondaire. Finalement, l'introduction de la libido du moi implique une réorganisation théorique du premier dualisme pulsionnel, sans toutefois le rendre obsolète. La sphère du sexuel se trouve, dès lors, élargie.

La prochaine étape de cet article préfigure l'introduction d'une nouvelle topique dans le corpus freudien, effet indéniable de l'élaboration conceptuelle du narcissisme. À partir de l'étude de la normalité conjointement avec celle du refoulement, Freud se questionne sur le destin de la libido du moi chez l'homme sain. La réponse à cette interrogation permet à Freud d'établir un premier découpage conceptuel annonçant les futures instances de la deuxième topique. De fait, la libido du moi chez une personne normale se transfère sur l'idéal du moi, tentative visant, en dernière instance, à rétablir le narcissisme de l'enfance. C'est le mécanisme du refoulement qui éclaire ce destin de la libido du moi, car la condition de son existence se trouve dans le moi et plus particulièrement dans « l'estime de soi qu'a le moi ». Le moi se forge, ainsi, un idéal qui lui dicte ses aspirations et ses interdits. Cet idéal du moi permet notamment le refoulement : « la formation d'idéal serait du côté du moi la condition du refoulement » (Freud, 1969 (1914) : 98). À partir de cette considération, Freud suppose l'existence d'une instance qui s'attache au maintien d'une « satisfaction narcissique

provenant de l'idéal du moi », instance qu'il rapproche de la « conscience morale ». On retrouve donc ici les balbutiements théoriques d'un concept clé de la seconde topique, celui de surmoi. Pour conclure, mentionnons que l'idéal du moi a également une portée sociale, car les aspirations d'une collectivité se forment à partir d'un « idéal commun » et en cela nous voyons une première formulation des problèmes que Freud va aborder dans *Psychologie des foules et analyse du moi*. De plus, nous ne saurions conclure sans souligner le rôle essentiel de la formation du concept de narcissisme dans le corpus freudien, car son introduction impose le tournant de 1920.

#### 1.4 Le deuxième dualisme pulsionnel et la seconde topique

Nous avons vu jusqu'à maintenant que, dans le cadre du premier dualisme pulsionnel et de la première topique, le phénomène du narcissisme est d'abord appréhendé comme perversion, puis comme choix d'objet homosexuel, pour être ensuite problématisé en tant que « stade intermédiaire » de l'évolution de la pulsion sexuelle; finalement, le moment fort de l'avancée freudienne consiste à l'intégrer au sein de sa théorie de la libido, où il devient, dès lors, l'expression d'une libido du moi que Freud oppose à la libido d'objet. Cette sexualisation du moi force Freud à repenser son dualisme pulsionnel.

La publication de l'essai *Au-delà du principe de plaisir* inaugure la refonte de l'opposition entre pulsions sexuelles et pulsions du moi. L'observation des névroses traumatiques montre à Freud un phénomène nouveau, celui d'une « compulsion de répétition » mettant en lumière un psychique non déterminé par le principe de plaisir. De fait, la « compulsion de répétition » que manifeste la névrose traumatique dévoile l'impératif, pour le psychisme, de maîtriser le flux inopiné d'excitation provoqué par un danger externe :



Nous appelons traumatiques les excitations externes assez fortes pour faire effraction dans le pare-excitations. Je crois qu'on ne saurait comprendre le concept de traumatisme sans le mettre ainsi en rapport avec la notion d'une mise à l'écart, d'ordinaire efficace, des excitations. Un événement comme le traumatisme externe provoquera à coup sûr une perturbation de grande envergure dans le fonctionnement énergétique de l'organisme et mettra en mouvement tous les moyens de défense. Mais ici le principe de plaisir est tout d'abord mis hors d'action. Il n'est plus question d'empêcher l'appareil psychique d'être submergé par de grandes sommes d'excitation; c'est bien plutôt une autre tâche qui apparaît : maîtriser l'excitation, lier psychiquement les sommes d'excitation qui ont pénétré par effraction pour les amener ensuite à la liquidation (Freud, 1981 (1920) : 71-72).

Cette interprétation de la « compulsion de répétition » rend compte d'une inclination originaire du psychique se produisant avant la domination du principe du plaisir, car l'hégémonie de ce dernier exige que soit exécuté un certain nombre de liaisons pulsionnelles :

Ce serait alors la tâche des couches supérieures de l'appareil psychique que de lier l'excitation pulsionnelle lorsqu'elle arrive sous forme de processus primaire. L'échec de cette liaison provoquerait une perturbation analogue à la névrose traumatique; c'est seulement une fois cette liaison accomplie que le principe de plaisir (et le principe de réalité qui en est une forme modifiée) pourrait sans entraves établir sa domination. Jusque-là c'est l'autre tâche de l'appareil psychique, maîtriser ou lier l'excitation, qui prévaudrait, non pas sans doute en opposition avec le principe de plaisir, mais indépendamment de lui et partiellement sans en tenir compte (Freud, 1981 (1920) : 78).

Mais ce phénomène ne débusque pas uniquement l'originaire, il montre également une tendance pulsionnelle visant le retour à un « état antérieur ». À partir de cette considération, Freud décèle une nouvelle propriété pulsionnelle, celle d'un mouvement régressif vers le niveau le plus bas de son évolution : « une pulsion serait une poussée inhérente à l'organisme

vivant vers le rétablissement d'un état antérieur que cet être vivant a dû abandonner sous l'influence perturbatrice de forces extérieures; elle serait une sorte d'élasticité organique ou, si l'on veut, l'expression de l'inertie dans la vie organique » (Freud, 1981 (1920) : 80). Cette quête d'« état antérieur » propre à la pulsion conduit Freud à supposer l'existence d'une pulsion de mort, car cette visée pulsionnelle de l'« état antérieur » s'entend comme recherche d'un degré zéro assimilable à la mort. D'autre part, les « forces perturbatrices » que représentent les pulsions sexuelles font obstacle aux pulsions de mort, elles s'y opposent. À partir de là, Freud pose un nouveau dualisme : celui opposant les pulsions de mort aux pulsions de vie.

Une fois ce dualisme énoncé, Freud remanie sa conception de la liaison. Rappelons que celle-ci est en quelque sorte la mécanique principale de l'appareil psychique, en ce sens qu'elle permet l'association d'une représentation à une pulsion, ce qui, dès lors, entraîne la complexification des divers systèmes psychiques. Or, la conceptualisation du deuxième dualisme pulsionnel place la liaison au cœur de la vie, c'est-à-dire que c'est à partir de ce mécanisme que la pulsion de vie se complexifie, qu'elle préserve l'existence. Autrement dit, le processus sous-jacent à la pulsion de vie en est un de liaison. Dans ce contexte, Freud suppose la pulsion de mort comme mettant en œuvre un processus opposé :

Enfin, dans le cadre de la dernière théorie des pulsions, la liaison devient la caractéristique majeure des pulsions de vie par opposition aux pulsions de mort : « Le but de l'Éros est d'établir des unités toujours plus grandes, donc de conserver; c'est la liaison. Le but de l'autre pulsion, au contraire, est de briser les rapports, donc de détruire les choses (Laplanche, Pontalis, 1967 : 223).

La liaison pulsionnelle propre à Éros endigue donc les forces destructrices de Thanatos. Néanmoins, cette dynamique pulsionnelle montre, à notre avis, le caractère impur de l'Éros, c'est-à-dire qu'existe, toujours en lui, sous forme inhibée, un Thanatos susceptible de

ressurgir et de détruire la vie. D'ailleurs, dans le texte de *Métapsychologie*, Freud pointe le sadisme comme un élément destructeur au cœur même de la sexualité.

Mais, revenons quelques instants au premier dualisme pulsionnel; Freud y suppose une opposition entre les pulsions du moi et les pulsions sexuelles. La sexualisation du moi, on l'a vu, force Freud à repenser sa première théorie des pulsions. Dans ce contexte de remaniement théorique, les pulsions de mort sont d'abord équivalentes aux pulsions du moi et celles de la vie, aux pulsions sexuelles : « Nous sommes bien plutôt partis d'une distinction tranchée entre pulsions de moi = pulsion de mort, et pulsions sexuelles = pulsions de vie » (Freud, 1981 (1920) : 100). Un peu plus loin dans le texte, Freud se ravise et indique que les pulsions d'autoconservation du moi sont à classer du côté des pulsions de vie : « Nous étions même prêts à mettre aussi les prétendues pulsions d'auto-conservation du moi au nombre des pulsions de mort, proposition que nous n'avons pas maintenue en rectifiant ensuite nos vues » (Freud, 1981 (1920) : 100-101). Le moi, d'un point vu pulsionnel est, dès lors, hétérogène, c'est-à-dire qu'il comporte en son sein deux types de pulsions : celle de la vie et celle de la mort. Quant au narcissisme, il est à saisir comme l'expression des pulsions d'autoconservation du moi, d'emblée sexuelle. Plus loin, dans une note en bas de page, Freud précise à nouveau cette distinction :

Il est peut-être plus difficile de se faire une vue d'ensemble sur les transformations du concept de « pulsions du moi ». À l'origine, nous appelions ainsi tous les courants pulsionnels, mal connus de nous, qu'on peut distinguer des pulsions sexuelles dirigées vers l'objet et nous opposions les pulsions du moi aux pulsions sexuelles dont l'expression est la libido. Plus tard, nous nous rapprochâmes de l'analyse du moi; nous reconnûmes alors qu'une partie des « pulsions du moi » est elle aussi de nature libidinale et a pris le moi propre comme objet. Ces pulsions narcissiques d'autoconservation devaient donc désormais être rangées parmi les pulsions sexuelles libidinales. L'opposition entre pulsions du moi et pulsions sexuelles se changeait en celle des pulsions du moi et des pulsions d'objet – les unes et les autres de nature libidinale. Mais, à la place de la première opposition, il s'en dégagait une nouvelle entre les pulsions libidinales (pulsions du moi et d'objet) et d'autres pulsions qu'il convient de situer dans le moi et qu'il faut peut-être reconnaître dans les pulsions de

destruction. La spéculation transforme cette opposition en celle des pulsions de vie (Éros) et des pulsions de mort. (Freud, 1981 (1920) : 110-111)

Mais le moi pris comme objet sexuel ne comporte-t-il pas une potentialité destructive plus grande, et ce, dans la mesure où il est le siège des pulsions de mort? Le mythe de Narcisse ne montre-t-il pas l'aspect mortifère de cette libido du moi? Autrement dit, comment la libido du moi peut-elle exercer un travail de liaison pulsionnelle étant donné que son objet, le moi, est producteur de pulsions de mort? Avant de répondre à ces questions, il nous faut poursuivre l'avancée freudienne caractérisant le tournant de 1920.

Freud introduit dans le texte *Au-delà du principe de plaisir* les rudiments de la seconde topique. Le moi est conceptualisé en tant qu'instance qui refoule, résiste et agit, en somme, de manière inconsciente :

La résistance dans la cure provient des mêmes couches et systèmes supérieurs de la vie psychique qui avaient produit le refoulement en son temps. Mais comme l'expérience nous a appris que les motifs des résistances, et les résistances mêmes, sont d'abord inconscients dans la cure, nous sommes invités à rectifier une impropriété de notre terminologie. Nous échapperons à l'obscurité en opposant non pas le conscient et l'inconscient mais le moi, avec sa cohésion, et le refoulé. Il est certain qu'une grande part du moi est elle-même inconsciente, précisément ce que l'on peut nommer le noyau du moi; le terme de préconscient ne recouvre qu'une petite partie du moi. Maintenant que nous avons remplacé une terminologie purement descriptive par une terminologie systématique ou dynamique, nous pouvons dire que la résistance de l'analysé provient son moi et nous saisissons du coup que la compulsion de répétition doit être attribuée au refoulé inconscient (Freud, 1981 (1920) : 58-59).

Mais il faudra attendre la publication du texte *Le moi et le ça* avant que ne soit explicitement formulée la seconde topique. Nous avons vu que la première topique met en lumière le psychisme sous l'angle d'une structure divisée par trois systèmes : l'inconscient, le préconscient et le conscient. Or, la naissance de la seconde topique implique un remaniement

structurel, c'est-à-dire que la structure psychique est désormais conceptualisée sous l'angle de trois instances : le moi, le ça et le surmoi.

C'est à partir des découvertes cliniques que Freud en vient à réinterroger la première topique et, plus spécifiquement, le système « Ics ». Rappelons que celui-ci, dans le cadre de la première topique, correspond au refoulé, c'est-à-dire que l'inconscient est le lieu de représentations refoulées. Or, la pratique clinique montre à Freud un autre genre d'inconscient, car le moi de l'analysé se comporte souvent de manière inconsciente. L'inconscient n'est, dès lors, pas que refoulement de représentations. Il existe donc, également, au sein de la structure psychique un inconscient non refoulé propre au moi. Cet inconscient non refoulé, Freud le nomme le ça. Ce dernier recouvre, au départ, l'ensemble de la vie psychique. Ce n'est qu'au contact du « monde extérieur » ainsi que du travail opéré par le système Pcs-Cs qu'apparaît une division : « Il est facile de voir que le moi est la partie du ça qui a été modifiée sous l'influence directe du monde extérieur par l'intermédiaire du « Pcs-Cs », qu'il est en quelque sorte une continuation de la différenciation superficielle » (Freud, 1981 (1923) : 237).

Quant au troisième terme de cette nouvelle structure psychique, c'est-à-dire le surmoi, Freud le suppose à partir d'une réflexion portant sur deux textes antérieurs : *Pour introduire au narcissisme* et *Deuil et mélancolie*. Le premier, comme on l'a vu, aborde le phénomène du narcissisme en fonction d'une libido du moi et met en lumière un idéal du moi en tant que réservoir de cette libido narcissique. En ce qui concerne le second, Freud y expose la mécanique de la mélancolie, qui dérive d'une introjection de « l'objet perdu » dans le moi. Freud réinterroge donc ces thèses à la lumière des récentes découvertes concernant la partie inconsciente du moi. La thèse relative à la mélancolie est appliquée à un phénomène plus large, celui de la constitution du « caractère » du moi. De fait, l'ontogenèse du « caractère » du moi porte en lui les traces d'une identification originaire en tant que « substitution » d'une relation d'objet initiale : « [...] ce qui permet de concevoir que le caractère du moi résulte de

la sédimentation des investissements d'objet abandonnés, qu'il contient l'histoire de ces choix d'objet » (Freud, 1981 (1923) : 241). Freud nuance, néanmoins, cette allégation, car, au départ de la vie, il peut exister une concomitance entre la relation d'objet et l'identification et, en conséquence, le processus identificatoire ne serait pas le fruit d'une identité à l'objet perdu : « il faut tenir compte d'une simultanéité entre investissement d'objet et identification, donc d'une modification de caractère, avant que l'objet n'ait été abandonné » (Freud, 1981 (1923) : 242).

Revenons un moment au dessein de la seconde topique, soit l'établissement d'une nouvelle structure psychique en termes de moi, de surmoi et de ça. Au départ, ce qui existe dans la vie psychique, c'est le ça, car le moi n'est qu'un produit de « différenciation », c'est-à-dire qu'il se constitue par le travail qu'exerce le monde extérieur sur lui. Or, le surmoi<sup>4</sup> est une instance qui apparaît suite à un travail interne de l'appareil psychique, c'est-à-dire celui du processus identificatoire en tant qu'origine constitutive du « caractère » du moi. Dans ce contexte, le surmoi est une instance qui se sépare du moi, il est le produit d'une « différenciation » résultant d'une « identification au père de la préhistoire personnelle ». Il est, en somme, le successeur du complexe d'Œdipe :

L'idéal du moi est donc l'héritier du complexe d'Œdipe et, de ce fait, l'expression des plus puissantes motions et des plus importants destins de la libido du ça. Par son édification, le moi a assuré son emprise sur le complexe d'Œdipe et, en même temps, il s'est lui-même soumis au ça. Tandis que le moi est essentiellement représentant du monde extérieur, de la réalité, le sur-moi se pose en face de lui comme mandataire du monde intérieur, du ça. Les conflits entre le moi et l'idéal refléteront en dernière analyse, nous sommes maintenant prêts à l'admettre, l'opposition entre réel et psychique, monde extérieur et monde intérieur (Freud, 1981 (1923) : 249).

La seconde topique illustre donc la modification du pulsionnel, à savoir qu'au départ n'existe que le pulsionnel, et qu'ensuite une partie du ça, modifiée par le contact avec la

réalité extérieure, donne lieu à la naissance du moi. Quant, au surmoi, on l'a vu, il est le produit d'une « différenciation » avec le moi et, par un truchement identificatoire aux parents, succède au complexe d'Œdipe et, en conséquence, porte en lui les « destins de la libido du ça ».

C'est dans ce contexte théorique que Freud opère un premier réaménagement du concept de narcissisme. On a vu que le narcissisme primaire exigeait une « action psychique supplémentaire », soit celle de la formation du moi, et que cette constitution du moi « comportait un investissement originaire du moi ». Or, ce narcissisme primaire déterminé comme tributaire de la formation du moi devient un narcissisme secondaire dans le cadre de la seconde topique : « le narcissisme du moi est donc un narcissisme secondaire, retiré aux objets » (Freud, 1981 (1923) : 260). Quant au sens du narcissisme primaire après 1920, Freud le détermine en fonction d'une « anobjectalité aux origines de la vie psychique ». Ce changement de sens implique, à notre avis, un impératif de rigueur intellectuel relativement à l'utilisation de ces concepts, car comme nous venons de le voir, le sens du narcissisme primaire puis secondaire est intriqué à un dispositif théorique précis et chronologique. On ne peut donc y recourir de manière dilettante. Nous reviendrons sur cette modification majeure de l'acception conceptuelle du narcissisme primaire et du narcissisme secondaire dans le cadre du tournant de 1920.

Pour l'instant et en réponse à nos questions concernant la potentialité destructive de la libido du moi, nous attirons l'attention du lecteur sur une hypothèse formulée dans *Le moi et le ça*. Freud suppose l'existence d'une « énergie déplaçable » au sein de la structure psychique : « Nous avons fait comme s'il existait dans la vie psychique – dans le moi ou dans le ça, cela reste indéterminé – une énergie déplaçable qui, en soi indifférente, peut venir s'ajouter à une motion qualitativement différenciée, érotique ou destructive, et augmenter son investissement total » (Freud, 1981 (1923) : 258). À partir de cette hypothèse, Freud articule le concept de pulsion de mort à celui de narcissisme, car cette « énergie déplaçable » est de la

« libido narcissique, et est donc de l'Éros désexualisé ». Sur ce point, rappelons au lecteur que la pulsion de vie dérange la pulsion de mort dans son but, c'est-à-dire qu'elle l'éloigne du degré zéro de son évolution. Or, cette « énergie déplaçable », en tant que « libido narcissique » désexualisée et sublimée, produit une rupture avec le travail salvateur d'Éros et, en ce sens, la « libido narcissique » coopère avec la pulsion de mort :

« Nous nous souvenons de l'autre cas, où ce même moi liquide les premiers investissements d'objet du ça et certainement aussi des investissements ultérieurs, en réveillant leur libido dans le moi, et en la liant à la modification du moi produite par identification. À cette transposition en libido du moi est naturellement lié un abandon des buts sexuels, une désexualisation. En tout cas, ceci nous permet de saisir une importante réalisation du moi dans sa relation à l'Éros. En s'emparant ainsi de la libido des investissements d'objet, en s'imposant comme seul et unique objet d'amour, en désexualisant ou en sublimant la libido du ça, le moi travaille à l'encontre des desseins de l'Éros et se met au service des motions pulsionnelles adverses » (Freud, 1981 (1923) : 260).

Qu'est-ce à dire? Ce n'est pas le caractère pulsionnel hétérogène du moi qui crée une potentialité destructive au sein même de la libido du moi et donc du narcissisme, mais plutôt sa liaison à une transformation du moi résultant d'une identification avec l'objet. Dans ce contexte, la libido du moi est à entendre comme destructivité; à ce niveau, l'aspect mortifère du mythe de Narcisse fait sens. Nous reviendrons fréquemment sur cette articulation entre pulsion de mort, narcissisme et identification, car nous pensons qu'elle est omniprésente dans cette avancée freudienne qu'est le tournant de 1920. Pour l'instant, contentons-nous de nous résumer. On a vu que la découverte d'une « compulsion de répétition » conduit, d'une part, à relativiser l'hégémonie du principe de plaisir au sein de la vie psychique et, d'autre part, à conceptualiser un nouveau dualisme pulsionnel. Finalement, Freud, aborde la structure psychique sous un angle novateur, soit celui qui tient compte d'un inconscient non refoulé et, en conséquence, donne lieu à une nouvelle division, celle du moi, du ça et du surmoi.



#### 1.4.1 Le concept de narcissisme appliqué au sociopolitique

Parallèlement à cette avancée freudienne – à cette quête incessante d'une mise en lumière du psychisme – apparaît un intérêt marqué pour une compréhension psychanalytique du social. Dès 1913, Freud se penche sur ces questions. *Totem et tabou* est, sans aucun doute, l'ouvrage inaugural de cette psychanalyse appliquée et, plus précisément, Freud, on l'a vu, y explicite une dialectique entre le processus civilisationnel et la constitution originaire de la structure psychique. En 1915, le climat social détérioré par la Première Guerre mondiale amène Freud à interroger les motivations inconscientes qui poussent l'homme le plus noble à l'avilissement le plus ostentatoire. Freud expose sa compréhension psychanalytique de la guerre dans l'article *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*. Il y constate une surestimation du travail qu'opère la culture sur le pulsionnel et montre que les diverses inclinations à l'agression persistent dans le psychisme et, en conséquence, peuvent resurgir si le contexte s'y prête.

Mais il faut attendre la publication de *Psychologie des foules et analyse du moi* avant que Freud se penche à nouveau sur des questions d'ordre sociologique. Il commence tout d'abord par légitimer le discours psychanalytique appliqué au social plutôt qu'à l'individu : « Dans la vie psychique de l'individu pris isolément, l'autre intervient très régulièrement en tant que modèle, soutien et adversaire, et de ce fait la psychologie individuelle est aussi, d'emblée et simultanément, une psychologie sociale, en ce sens élargi mais parfaitement justifié » (Freud, 1981 (1921) : 123). L'individu est donc fait de l'autre, à savoir d'identifications multiples et, en ce sens, il porte en lui le social; il y a donc un continuum entre la psychologie sociale et la psychologie individuelle.

Par la suite, le maître d'œuvre de la psychanalyse questionne les thèses de Lebon et de Mc Dougall. Ces auteurs décèlent une transformation psychologique s'opérant chez l'individu en foule. Malgré leurs différences de point de vue, ils convergent vers la même conclusion : la suggestion est la cause du phénomène des réactions de la foule et des mutations psychiques individuelles que celle-ci met en œuvre. Tout en reconnaissant l'apport incontestable de ces auteurs pour la compréhension de la psychologie des foules, Freud y décèle, néanmoins, une erreur théorique. On ne peut, nous dit-il, faire abstraction du concept de libido, car la suggestion n'est en réalité que la trame de lien affectif qui se tisse entre les individus en foule :

Nous allons donc maintenant risquer l'hypothèse que les relations amoureuses (en termes neutres : liens sentimentaux) constituent également l'essence de l'âme des foules. Rappelons-nous qu'il n'est pas question de ces relations chez nos auteurs. Ce qui y correspondrait est manifestement dissimulé derrière l'Écran, le paravent de la suggestion. C'est sur deux brèves réflexions que nous fonderons d'abord nos espoirs. Premièrement, que la foule doit manifestement sa cohésion à un pouvoir quelconque. Mais à quel pouvoir pourrait-on attribuer cet exploit si ce n'est à Éros à qui le monde entier doit sa cohésion? Deuxièmement, qu'on a l'impression que, si l'individu isolé dans la foule abandonne sa singularité et se laisse suggestionner par les autres, il le fait parce que le besoin existe en lui d'être avec eux en accord, plutôt qu'en opposition, et donc peut-être après tout de le faire « pour l'amour d'eux » (Freud, 1981 (1921) : 152).

Dans le but de démontrer la validité de cette hypothèse, Freud investigate une foule qu'il qualifie « d'artificielle » parce qu'elle comporte une contrainte extérieure assurée, dès lors, sa cohésion et sa pérennité. L'armée et l'Église sont d'excellents modèles de foules « artificielles », et Freud s'en inspire. Elles comportent une même « illusion », nous dit-il, celle de l'amour du chef en tant que « substitut paternel ». À partir de cette affirmation, Freud dégage un premier axe de la structure libidinale d'une foule, allant de bas en haut, en d'autres mots des individus vers le chef. Cet axe est déterminant, car l'amour que porte le chef envers les individus se transpose entre eux, il les lie les uns aux autres tissant, en conséquence, de

nouveaux liens affectifs. Ce qui suppose alors une bidirectionnalité de la trame affective dans une foule.

Afin de bien saisir le type de lien affectif dans une foule, Freud opère un retour sur sa théorie de la libido. D'une part, celle-ci met en relief un lien libidinal d'objet visant une satisfaction à caractère sexuel; d'autre part, il existe des relations d'objet « inhibé[e]s quant au but ». L'identification constitue une illustration de ce deuxième type de relation d'objet, car elle met en œuvre, d'un côté, le caractère « originaire du lien affectif à un objet » et, d'un autre côté, elle peut également être le fruit d'une « introjection de l'objet dans le moi ». En s'inspirant de sa théorie sur l'identification et d'un parallèle entre l'hypnose et l'état amoureux, Freud formule l'hypothèse suivante : « Une telle foule primaire est une somme d'individus, qui ont mis un seul et même objet à la place de leur idéal du moi et se sont en conséquence, dans leur moi, identifiés les uns aux autres » (Freud, 1981 (1921) : 181).

Mais Freud juge cette hypothèse insuffisante; il faut, nous dit-il, l'enrichir d'un apport phylogénétique, c'est-à-dire prendre en considération l'impact dans le psychisme du « père originaire » de la horde primitive. De fait, « le père originaire est l'idéal de la foule qui domine le moi à la place de l'idéal du moi ». Ce qui, dès lors, structure la foule en fonction d'un lien libidinal se rapportant au « père originaire ».

Cette référence au « père originaire » quant à l'explicitation de la psychologie des foules apporte au concept de narcissisme un champ nouveau d'application, car il permet de faire la lumière sur la structure psychique du chef de la foule. Rappelons rapidement que le père de la horde manifestait un narcissisme illimité : « en conséquence de quoi nous supposons que son moi avait peu de liens libidinaux, il n'aimait personne en dehors de lui et n'aimait les autres que dans la mesure où ils servaient ses besoins. Son moi ne cédait rien de superflu aux objets » (Freud, 1981 (1921) : 191). Il apparaît vraisemblable que le chef se comporte à l'instar du « père originaire », soit comme un individu narcissique. Cette nouvelle application

du concept de narcissisme montre à Freud les dangers qui guettent le monde moderne, car, comme l'affirme Stoloff: « La montée des totalitarismes a mis en exergue la folie destructrice du narcissisme du chef, de la nation, ou du parti auquel la foule s'identifie » (Stoloff, 1998 : 58). Bref, l'identification à la foule constitue une relation d'objet inhibée et cette identification vise, avant tout, le chef en tant que substitut paternel. D'autre part, cette identification au chef modifie le moi, car elle en déloge l'idéal du moi. Or, Freud prend le temps de rappeler au lecteur le narcissisme illimité du père de la horde. Qu'est-ce à dire? Serait-ce que le processus d'identification au chef porteur d'un narcissisme infini constitue, avant tout, une tentative de restaurer dans le moi son propre narcissisme? Nous reviendrons également sur cette question.

### 1.5 Une interprétation possible du mouvement freudien

En 1927, Freud jette un nouveau regard psychanalytique sur le social, mais cette fois-ci la religion retient son attention. La publication de l'ouvrage *Avenir d'une illusion* met en lumière l'aspect chimérique de la religion. Celle-ci serait, en réalité, une illusion dérivant d'un désir, celui de la protection paternelle. Selon Freud, la religion est une « névrose obsessionnelle universelle de l'humanité » et elle assure, notamment, une satisfaction symbolique à l'égard des « besoins narcissiques ». Dans ce livre, Freud n'ajoute rien de nouveau au concept de narcissisme. Néanmoins, cette critique de la religion suscite une réaction de la part de l'écrivain Romain Rolland qui fait parvenir une lettre à Freud où il affirme que le sentiment religieux découle d'un sentiment océanique, c'est-à-dire d'une sensation d'être en lien avec l'univers, sensation qu'il considère quasi universelle. Cette critique va servir de point de départ pour la rédaction d'un nouveau livre, soit *Malaise dans la culture* (1930). Cet ouvrage, en plus d'apporter une précision quant à la conception psychanalytique de la culture, jette quelque lumière sur les concepts de narcissisme primaire et de narcissisme secondaire dans le cadre du tournant de 1920.

Mais, avant d'aller plus loin, rappelons au lecteur que le dispositif théorique d'avant 1920, soit le premier dualisme pulsionnel et la première topique, donne naissance à deux concepts explicitant le phénomène du narcissisme. De fait, dans l'article *Pour introduire au narcissisme*, le premier temps, pourrait-on dire, de ce phénomène est celui d'un « investissement originaire du moi » corrélatif à une « action psychique » précise, celle de la formation du moi, et Freud englobe ce moment sous l'appellation de narcissisme primaire; par la suite, le deuxième temps est illustré par la découverte d'une libido du moi, ce retournement de la libido d'objet vers le moi que Freud qualifie de narcissisme secondaire. Cette construction théorique frappe par l'interdépendance de ces concepts, car le narcissisme secondaire ne peut se penser sans le narcissisme primaire : « Ce narcissisme qui est apparu en faisant rentrer les investissements d'objet, nous voilà donc amenés à le concevoir comme un état secondaire construit sur la base du narcissisme primaire que de multiples influences ont obscurci » (Freud, 1969 (1914) : 82-83). Soulignons que cette conceptualisation du narcissisme s'effectue dans le cadre de la théorie de la libido, l'énergie sexuelle s'étayant sur du biologique est donc au cœur de cette problématisation. D'emblée, cela fait surgir deux questions : le tournant de 1920 préserve-t-il ce lien indéfectible entre narcissisme primaire et narcissisme secondaire? Et, dans cette avancée freudienne qu'est la refonte de 1920, le phénomène du narcissisme est-il conceptualisé dans le cadre de la théorie de la libido? Ces questions guideront donc notre lecture du texte *Malaise dans la culture*.

Dans ce texte, Freud commence par réfuter la thèse du sentiment océanique en tant que « source de l'énergie religieuse ». L'argumentation qu'il soutient en vue d'infirmier cette thèse éclaire en un même temps sa conception du narcissisme primaire. De fait, Freud prend le temps d'explicitier le processus de formation du moi, c'est-à-dire celui d'une différenciation avec le monde extérieur. Au départ, nous dit-il, le « sentiment du moi » en tant que frontière délimitant un monde extérieur et un monde intérieur est inexistant, car « à l'origine le moi contient tout, ultérieurement il sépare de lui un monde extérieur » (Freud,

2002 (1930) : 9). Cette inexistence de frontière entre le moi et le monde extérieur se réfère à l'état anobjectal que désigne, parfois, le concept de narcissisme primaire. De plus, Freud y ajoute quelque chose de nouveau, car cet état d'indifférenciation entre le monde et le nourrisson en tant qu'« absence de frontière » et de « lien avec le tout » persiste dans la vie adulte, il est « comme une sorte de pendant, au sentiment du moi » et c'est précisément ce « lien avec le tout » qu'illustre le sentiment océanique évoqué par Rolland. Freud prend également le temps d'apporter une précision non négligeable, celle d'une fluctuation possible des frontières démarquant le moi de la réalité externe : « Ainsi donc le sentiment du moi est lui-même soumis à des perturbations et les frontières du moi ne sont pas stables » (Freud, 2002 (1930) : 8). On peut donc en conclure que le narcissisme primaire entendu au sens d'une indifférenciation avec le monde extérieur ne disparaît jamais totalement de la structure psychique et peut en conséquence être réactivé si le contexte s'y prête :

nous penchons vers l'hypothèse opposée, à savoir que dans la vie de l'âme rien de ce qui fut une fois formé ne peut disparaître, que tout se trouve conservé d'une façon ou d'une autre et peut, dans des circonstances appropriées, par ex. par une régression allant suffisamment loin être ramené au jour (Freud, 2002 (1930) : 10).

En outre, cette nouvelle appréhension du phénomène du narcissisme primaire donne, notamment, le ton au débat postfreudien considérant l'anobjectalité du narcissisme primaire comme contradictoire. De fait, d'un côté, Freud le désigne comme état de non-différenciation avec le monde extérieur, de l'autre, il le considère comme un développement :

Le narcissisme illimité du tout jeune enfant – « être-un avec le Tout », abolir le temps (« éternité ») comme l'espace (« sans bornes ») –, ce narcissisme comment le comprendre? Comme un état quasi autistique, indifférencié? Freud écrit : le nourrisson ne fait pas encore le départ entre son moi et le monde extérieur (p. 8). Ou plutôt comme un processus? Dire du « sentiment océanique » qu'il aspire à réinstaurer le narcissisme illimité (p. 14), c'est le décrire comme la répétition de ce qui était déjà un premier développement, une première instauration (André in Freud, 2002 : VII).

Ce débat entourant la question du narcissisme primaire anobjectal montre la complexité de ce concept et nous n'allons pas nous y attarder pour l'instant. Nous aimerions, plutôt, attirer l'attention du lecteur sur un déplacement théorique que met en œuvre le tournant de 1920. Nous avons précédemment mentionné dans notre analyse du texte *Le moi et le ça* que, sous certaines conditions, la libido narcissique s'allie à la pulsion de mort et que cet alliage se réalise lorsque la libido du moi se lie « à la modification du moi produite par identification ». Or, nous pensons que Freud ici change son point de vue d'observation relativement au phénomène du narcissisme. Avant 1920, l'angle sous lequel Freud investigate ce phénomène est l'évolution de la pulsion sexuelle et, en conséquence, il le conceptualise dans le cadre de sa théorie de la libido. Après 1920<sup>5</sup>, la perspective à partir de laquelle il observe le phénomène du narcissisme change, ce n'est plus la maturation de la pulsion sexuelle qui occupe l'esprit du fondateur de la psychanalyse, mais celle du moi en tant que produit de différenciation provenant du ça. Nous soutenons donc que le tournant de 1920 met en œuvre un nouveau dispositif théorique permettant de penser le narcissisme relativement aux multiples modifications que le moi subit lors de son évolution et dont l'identification est le cœur<sup>6</sup>. La théorie de la libido va surtout servir à encadrer le narcissisme secondaire en fonction d'identifications qui sont de l'ordre d'une « introjection de l'objet », tandis que le concept de narcissisme primaire va être, lui, encadré par un certain mimétisme de l'autre, par un « désirer être comme » faisant appel à une identification primaire à l'autre.

De fait, dans le texte *Malaise dans la culture*, on l'a vu, le concept de narcissisme primaire entendu au sens d'un état désigne l'absence de frontière entre le nourrisson et le monde extérieur, mais il évoque également un sentiment de toute-puissance qui dérive d'une identification originaire qu'effectue le nouveau-né et en ce sens, il met en œuvre un certain développement psychique. Comme l'affirme Jacques André dans la préface à ce texte, le narcissisme primaire est une « réponse psychique appropriée à l'illimité de la détresse infantile ». Le nourrisson confronté à un grand désarroi se constitue « tout-puissant » à

l'image de ses « parents ». Ce dont parle implicitement André dans cette interprétation du concept de narcissisme primaire, c'est d'une identification originaire précédant la naissance du moi :

Dans ce débat classique sur la nature du narcissisme primaire (état ou résultat d'un développement?), plusieurs indications dans les textes de cette période invitent à penser celui-ci – au-delà de ce que Freud soutient explicitement – comme la réponse psychique appropriée à l'illimité de la détresse infantile. La toute-puissance de l'enfant, comme celle par lui accordée aux parents, serait l'élaboration psychique rudimentaire de son absolue impuissance. Ainsi le père primitif, celui dont l'arbitraire était à la mesure du narcissisme « illimité » (p. 43), et dont Freud retrouve ailleurs les caractéristiques dans la figure du meneur des masses (« absolument narcissique »), ce père-là, tout comme le “sentiment océanique”, prendraient leur source dans la réponse démesurée de l'enfant à l'Hilflosigkeit (André in Freud, 2002 : VII).

Or, à partir de cette « élaboration psychique rudimentaire » s'institue une identification originaire, « un désirer être comme » marquant le concept de narcissisme primaire d'un sceau identitaire.

Inspirons-nous maintenant de la thèse de Daniel Widlöcher. Ce dernier propose de faire l'économie de la théorie de la libido afin de mettre en lumière « les « actions psychiques » (pour reprendre un terme de Freud) qui peuvent donner forme au narcissisme » (Widlöcher, 2005 : 79). Précisons que dans son article *Narcissisme et identification*, l'auteur cherche surtout à montrer l'insuffisance de l'aspect libidinal du narcissisme quant à la compréhension du narcissisme primaire. De plus, il se réfère principalement au texte freudien *Pour introduire au narcissisme*, texte qui, comme nous l'avons montré, met l'accent sur l'opposition entre la libido d'objet et celle du moi. Selon cet auteur, l'acte psychique primordial du narcissisme primaire est l'identification à l'autre, et cela s'inscrit dans le cadre d'une « problématique de l'être », tandis que le narcissisme secondaire procède par



identification secondaire, par « introjection » de l'autre et, dans ce contexte, il relève d'une « problématique de l'avoir » :

.....L'identification primaire apparaît donc bien comme l'action psychique qui s'ajoute à l'autoérotisme, accomplissement primaire du fantasme sexuel infantile, pour donner naissance au narcissisme. À une problématique de l'avoir, modèle de l'introjection et du premier stade de la sexualité infantile, s'ajoute une problématique de l'être. Désirer avoir passe par l'amour de l'objet, désirer être passe par l'amour de soi au travers de l'autre ou mieux l'amour de l'autre comme image de soi. [...] À l'origine, l'attachement, composante pulsionnelle innée, va, au niveau subjectif, donner naissance à deux modes de relation à l'autre : le pôle narcissique de la fusion imaginaire, l'identification primaire, et le pôle objectal de la recherche de l'objet, l'étayage de la sexualité infantile. Et cette primarité va laisser des traces permanentes qui permettront aux identifications secondaires de produire les formes du narcissisme secondaire, secondaire au choix d'objectal d'amour dont il constitue l'intériorisation (Widlöcher, 2005 : 84-85).

Or l'analyse par Jacques André du texte *Malaise dans la culture* montre un lien entre une identification originaire et le narcissisme primaire du nourrisson. De plus, dans le texte *Psychologie des foules et analyse du moi*, Freud prend le temps d'expliquer les diverses formes d'identification et note même une distinction à faire entre l'identification en termes « d'avoir » et « d'être » : « dans le premier cas le père est ce qu'on voudrait être, dans le second ce qu'on voudrait avoir. Ce qui fait donc la différence, c'est que le lien porte sur le sujet ou sur l'objet du moi » (Freud, 1981 (1921) : 168). Par ailleurs, dans ce texte, Freud détermine la foule en fonction d'une identification qui modifie le moi par introjection de l'autre en soi. Et cet autre constitue une représentation du « père originaire » porteur d'un narcissisme illimité. Or si la figure du chef prend la place de l'idéal du moi, comme nous l'avons montré, c'est donc dire que cette transformation par identification s'étaye sur une figure narcissique. Ce que visent les membres de la foule à travers cette identification consiste en la restauration de ce qu'ils ont perdu, c'est-à-dire leur narcissisme et, en ce sens, Freud a pressenti ce lien entre la problématique de l'identification et celle du narcissisme

liant, dès lors, implicitement narcissisme secondaire et identification secondaire. Nous soutenons, en conséquence, qu'il n'est nullement nécessaire de mettre entre parenthèses la théorie de la libido quant à la compréhension des « actions psychiques » modelant le narcissisme, car le tournant de 1920 et, plus particulièrement, l'aspect anobjectal du concept de narcissisme au-delà de sa controverse postfreudienne montre que « le nourrisson perçoit une forme familière dans l'autre personne, la même forme s'établira à l'intérieur de lui-même grâce à l'identification primaire » (Gaddini in Widlöcher, 2005 : 84). Il y a donc, au-delà de ce que dit Freud, un mouvement théorique freudien plaçant le concept de narcissisme secondaire comme retour de la libido d'objet sur le moi qui s'institue à partir « d'un choix d'objet intériorisé » et, comme l'affirme Widlöcher, la prise en compte des identifications par introjection de l'objet donne lieu à une « problématique de l'avoir »; et un autre mouvement qu'institue le texte du *Malaise dans la culture* et qui donne lieu à la mise en lumière du concept de narcissisme primaire relativement à une « fusion imaginaire » à l'autre, à « un désirer être comme » dont l'identification originaire en est la source. On peut donc dire que le narcissisme primaire se fonde sur une identification originaire qui, si pour de multiples raisons, se trouve dépassée par des identifications secondaires, va donner lieu à l'émergence possible d'une libido du moi d'où émane le narcissisme secondaire. Dans ce contexte, on peut dire que le lien entre le concept de narcissisme primaire et celui de narcissisme secondaire est préservé dans le cadre du tournant de 1920.

Au terme de ce parcours, nous pensons avoir montré une interprétation possible du mouvement freudien s'appliquant à la conceptualisation du narcissisme. Celle-ci, en respecte le cadre d'élaboration. Il s'agira pour notre analyse future des thèses lipovetskiennes et laschiennes de déterminer si elles s'inspirent du dispositif freudien encadrant la problématique du narcissisme. L'une des interprétations possibles de leurs thèses consisterait à faire ressortir ce double mouvement freudien déterminant le narcissisme soit en fonction d'une « problématique de l'avoir », soit en fonction « d'une problématique de l'être ». Mais, au-delà de la pertinence théorique des multiples interprétations que recèle cette

problématique, une constante persiste : celle du premier et du second dualisme pulsionnel. L'intelligibilité même de ce concept exige donc que l'on indique à partir de quel cadre théorique l'on se réfère lorsque l'on fait usage de ce concept. Nous allons voir dans notre chapitre portant sur l'analyse de *La culture du narcissisme* ainsi que de *L'ère du vide* que cela n'est pas toujours respecté. De plus, ces ouvrages n'abordent pas la problématique de l'identification, ce qui dès lors tend à réduire la portée même de ce concept.

## Chapitre II

### LE CONCEPT DE NARCISSISME CHEZ LES POSTFREUDIENS

Freud laisse aux générations qui lui succèdent un héritage colossal. Celles-ci relèvent le défi de poursuivre l'œuvre du maître et on voit apparaître une prolifération d'écrits donnant lieu à l'émergence de courants de pensée spécifiques. On dénombre, parmi les plus importants, le néofreudisme, l'anafreudisme, l'« ego psychology », la « self psychology », le kleinisme, le lacanisme. Nous ne pouvons, dans le cadre d'une analyse portant sur l'utilisation du concept de narcissisme chez Lasch et Lipovetsky, en dresser une liste exhaustive, d'autant plus que ceux-ci n'impliquent pas l'ensemble de ces courants quant à l'édification de leurs thèses respectives sur le narcissisme.

Comme les références théoriques de Lasch appartiennent principalement au courant de pensée de l'« ego psychology » ainsi que de la « self psychology », nous avons jugé opportun de faire une incursion non seulement au sein de ces mouvements, mais également sur son fondateur, Heinz Hartmann. Nous commencerons donc ce chapitre en exposant les points essentiels relatifs à l'« ego psychology » et à la « self psychology », puis notre attention portera sur la thèse inaugurale de ces deux mouvements, celle de Heinz Hartmann. Par la suite, notre choix s'est arrêté sur les psychanalystes Kernberg et Kohut – appartenant au courant de la « self psychology » – principalement parce qu'ils sont régulièrement cités par Lasch. Finalement, nous considérons André Green comme un incontournable, car sa thèse sur le narcissisme de mort et le narcissisme de vie apparaît à notre esprit comme une poursuite de la conceptualisation freudienne du narcissisme dans le cadre du tournant de 1920.

En ce qui concerne Lipovetsky, comme nous l'avons évoqué dans notre introduction, ce dernier occulte tout le dispositif psychanalytique du concept de narcissisme. Nous avons en conséquence choisi d'étudier André Green, car ce dernier en plus d'être un postfreudien fidèle à Freud, développe une conception du narcissisme qui va nous permettre de faire la lumière sur les limites de la thèse lipovetskienne du narcissisme de l'individu postmoderne.

## 2.1 Vue générale de l'« ego psychology »

Le 30 mars 1910, Freud et Ferenczi fondent une nouvelle association, l'International Psychoanalytische Vereinigung (IPV), regroupant les analystes de différents pays. Mais le climat politique ultérieur, marqué par le nazisme, engendre l'exode des psychanalystes vers l'Amérique et, en conséquence, ceux-ci modifient en 1936 le nom de l'association pour celui de l'International Psychoanalytical Association (IPA), plus approprié à leur pays d'adoption. C'est à l'intérieur de cette association que certains psychanalystes postfreudiens développent des courants de pensée spécifiques, dont l'« ego psychology ». Heinz Hartmann fonde ce dernier dans le dessein d'éliminer les impropriétés de la pensée freudienne. Il la juge, à certains égards, « ambiguë » et se donne le mandat de la réaménager. Paul Bercherie, psychanalyste et psychiatre, inscrit ce mouvement en filiation directe avec la pensée freudienne et le qualifie même d'orthodoxe<sup>1</sup>. Bercherie décèle notamment un lien entre l'« ego psychology » et la pensée d'Anna Freud et, selon lui, la publication du livre *Le moi et les mécanismes de défense* constitue la thèse servant d'assise à ce courant.

C'est en effet à partir de la thèse annafreudienne sur les mécanismes de défense du moi que Hartmann remanie la deuxième topique freudienne. Cette refonte met l'accent sur la fonction adaptative du moi qui donne lieu notamment à « l'idée d'une possible intégration de l'homme à une société », ce qui contrevient à l'idée freudienne du malaise intrinsèque à la

civilisation. La restriction pulsionnelle qu'impose toute forme de civilisation à l'individu est donc ici occultée. Soulignons, par ailleurs, que Hartmann rejette le deuxième dualisme pulsionnel. Mais nous reviendrons sur cet auteur. Pour l'instant, contentons-nous d'en indiquer les implications. Selon Roudinesco, la thèse hartmannienne donne lieu à l'avènement d'une pensée thérapeutique :

Les différents courants de ce freudisme américain, quelles que soient ses (nombreuses) variantes, sont donc presque toujours traversés par une religion du bonheur et de la santé, contrairement aussi bien à la conception viennoise du malaise de la *Kultur* qu'au recentrement kleinien du sujet sur une pure réalité psychique, ou à la vision lacanienne du freudisme comme peste subversive. [...] D'où cette orthodoxie bureaucratique qui finira par discréditer l'image de la psychanalyse et laisser le champ libre à la suprématie des laboratoires pharmaceutiques pourvoyeurs de « pilules du bonheur » ou aux diverses thérapies *New Age* – cures chamanistiques, expériences de spiritisme, de voyance ou de télépathie (Roudinesco, 2006 : 255).

Dans le même ordre d'idées, Bercherie voit dans la fonction adaptative du moi l'élément jetant un pont entre la psychanalyse et la psychologie : « En effet, la notion de « moi autonome » tend aussitôt à s'identifier à l'objet de toujours de la psychologie cognitive et expérimentale, ménageant des convergences étroites avec diverses tendances (behaviorisme, école de Piaget, neuropsychologie, etc. » (Bercherie, 2005 : 135). Par cette proximité avec la psychologie cognitive, nous pensons que le courant de pensée de l'« ego psychology » s'éloigne du projet freudien faisant du sujet le centre même d'une conflictualité.

## 2.2 Vue générale de la « self psychology »

Le mouvement de la « self psychology » poursuit en quelque sorte l'œuvre de Hartmann, car l'accent est mis sur la définition hartmannienne du narcissisme en tant qu'investissement

du soi plutôt que du moi. Les psychanalystes Woods, Winnicott et Heinz Kohut en sont les protagonistes. La version anglaise de ce mouvement cherche à rendre compte d'une configuration phénoménologique postérieure au moi. Le concept de « self » met en lumière la relation entre l'enfant, la mère et « autrui » et s'entend comme frontière narcissique de l'expérience que le soi fait de lui-même relativement à son entourage. On a ici affaire à une conception du soi comme centre de la personnalité. Cela vise notamment à inclure les troubles de l'identité considérés par la psychanalyse freudienne comme non analysables. Le versant américain de ce courant prend une configuration singulière avec la thèse kohutienne qui met l'accent sur l'inclusion du transfert narcissique au sein de la thérapie analytique. Et on verra que Kohut rejette l'opposition freudienne entre la libido d'objet et la libido du moi.

Selon Roudinesco, ce courant culmine vers l'intégration de diverses théories du « self ». Cela a pour effet de produire une certaine confusion théorique où se réunissent de manière chaotique les psychanalystes spécialistes des troubles de la personnalité. Mais on peut voir en la disparité de ces thèses un point de ralliement, car elles visent toutes le même but, celui d'inclure au sein de la psychanalyse les pathologies délaissées par Freud. Ce qui, à notre avis, se fait au détriment de la pensée freudienne.

### 2.3 La psychanalyse hartmannienne : naissance de l'« ego psychology »

Avant de commencer notre incursion au sein de la psychanalyse hartmannienne, rappelons quelques implications de la théorie freudienne. En premier lieu, comme nous l'avons vu (*voir* p. 2), Freud donne une définition singulière de la psychanalyse, qui lie d'une manière dynamique trois éléments entre eux, c'est-à-dire que la psychanalyse telle que la conçoit Freud est un « procédé d'investigation » à partir duquel se constitue une « méthode de

traitement », l'interaction entre ces deux aspects donnant lieu à une nouvelle science nommée par Freud « métapsychologie ». Toute science possède, par ailleurs, un concept fondamental sur lequel s'étaye son édifice théorique, à savoir un concept dont elle ne saurait se passer, car celui-ci assure le fondement même de son appareil théorique. Or, comme nous l'avons mentionné (infra, p. 7), Freud, dans l'article *Pulsions et destin des pulsions*, détermine le concept de pulsion comme concept fondamental de la métapsychologie. Nous soutenons donc que la psychanalyse telle que Freud l'a conçue ne peut faire abstraction du « procédé d'investigation » et de l'interaction de ce dernier avec la « méthode de traitement » ainsi que des vues théoriques qui en découlent, c'est-à-dire celles qui mettent le concept de pulsion au centre même de ce dispositif théorique.

Or nous allons voir que Hartmann se démarque considérablement de la conception freudienne de la psychanalyse. Il procède, de fait, à une extension du champ psychanalytique en introduisant dans son corpus une « zone du moi libre de conflits ». Il étaye la nécessité de cet élargissement en rappelant au lecteur que l'évolution de la psychanalyse s'effectue en suivant un double but : « Très tôt la psychanalyse s'est développée dans une direction qui révèle nettement un « objectif plus étroit et un objectif plus vaste » » (Hartmann, 1968 : 2). Le but plus « étroit » correspond au domaine relevant du pathologique et du pulsionnel : « Elle naît avec l'étude du pathologique et des états à la limite du normal [...] son champ de recherche restreint se trouvait être le ça et les pulsions » (Hartmann, 1968 : 2). Tandis que le but plus « vaste » tend à constituer « une théorie générale de la vie psychique » et, plus précisément, « une psychologie générale ». C'est à partir de ce deuxième but qu'il fonde la nécessité d'introduire dans le corpus psychanalytique une « zone du moi libre de conflits ». La première remarque qui s'impose est que Hartmann considère le pulsionnel comme secondaire, en ce sens qu'il découle du « but étroit ». Or, comme nous venons de l'évoquer, le concept de pulsion est chez Freud fondamental et, en conséquence, il relève du général plutôt que du particulier. D'autre part, la définition freudienne de la psychanalyse intègre le « but étroit » et le « but plus vaste » au sein d'un même mouvement, en ce sens qu'ils



forment un tout indissociable, car le « but étroit » dont parle Hartmann évoque le « procédé d'investigation », dans la mesure où ce que cherche à connaître la psychanalyse freudienne ce sont les représentations du pulsionnel et leurs intrications au sein de la structure psychique.

De plus, ce « procédé d'investigation » permet l'élaboration d'une « méthode de traitement », ce qui indique l'importance qu'avait pour Freud le pathologique. Finalement, comme nous l'avons déjà dit, c'est à partir de ces deux éléments que la psychanalyse institue une vue théorique menant vers la création d'une « nouvelle discipline scientifique ». Or, pour Hartmann, « l'objectif plus vaste » de la psychanalyse n'émerge pas nécessairement de son « objectif plus étroit » et c'est pour cette raison, pensons-nous, qu'il s'autorise à étendre l'objet de la psychanalyse à des phénomènes traditionnellement réservés à la psychologie<sup>2</sup>.

Par ailleurs, Hartmann interprète la seconde topique non pas comme une suite logique de l'évolution freudienne, mais plutôt comme un tournant s'occupant désormais d'approfondir la connaissance du moi. Il en propose notamment une refonte. La thèse principale de ce remaniement théorique est que le moi n'est pas qu'un pur produit de différenciation émanant du ça, car le moi comporte une « zone libre de conflits », ce qui signifie qu'il ne découle pas uniquement du ça, qu'une partie de lui est, en somme, indépendante du pulsionnel, c'est-à-dire du ça. Selon cet auteur, le moi et le ça sont deux entités qui ont la même origine : « le moi et le ça se sont tous deux développés, en tant que produits de différenciation, à partir de la matrice de l'instinct animal » (Hartmann, 1967 : 345).

D'autre part, la prise en compte d'une « zone libre de conflits » au sein du moi donne lieu à une analyse des diverses « fonctions adaptatives du moi ». Pour ce faire, Hartmann s'attarde à l'observation des « processus d'apprentissage » introduisant alors au sein de la psychanalyse des phénomènes non pulsionnels. L'accent est donc mis sur les différents aspects du moi, mettant en relief son autonomie lors de son développement. Par exemple, les mécanismes de défense traditionnellement considérés sous l'angle du conflictuel sont

désormais observés en fonctions des sphères indépendantes du moi, car, selon cet auteur, certains mécanismes de défense dérivent des « stades préliminaires autonomes des fonctions du moi ».

Ce dispositif théorique mettant l'accent sur l'autonomie du moi par rapport au ça conduit l'auteur à repenser le concept de narcissisme. De fait, ce dernier ne désigne plus l'investissement du moi, mais celui du soi : « Ce sera par conséquent un éclaircissement si nous définissons le narcissisme comme l'investissement libidinal non pas du moi, mais du soi (the self). (Il peut aussi être utile d'appliquer le terme représentation de soi (self-représentation) en opposition à représentation des objets » (Hartmann, 1967 : 352). Cette nouvelle acception du concept de narcissisme vise à clarifier les aspects problématiques de la formulation freudienne : parfois Freud entend par narcissisme l'investissement du sujet sur sa propre personne et, à d'autres moments, il mentionne que le narcissisme signifie l'investissement du moi en tant qu'instance, ce qui, pour Hartmann, est un non-sens, car le sujet ne peut que viser une représentation de lui-même.

Du point de vue de la théorie de la libido, Hartmann procède à une redéfinition des termes : la libido du moi devient l'« investissement de sa propre personne », tandis que le « retrait de la libido dans le moi » est défini comme « retrait sur soi ». De plus, il y ajoute un nouveau concept, celui d'une « énergie désagressivée », soit une énergie neutralisée par « l'aspect énergétique des fonctions du moi ». Au centre de cette théorie, on ne retrouve plus la dimension pulsionnelle, mais le moi et sa capacité adaptative à la réalité : « le moi s'autonomise (et devient un moi autonome) en contrôlant ses pulsions primitives, ce qui lui permet d'acquérir son indépendance face à la réalité extérieure » (Roudinesco, 2006 : 256). On peut se demander, à juste titre d'ailleurs, si cette refonte du concept du moi ainsi que celui du narcissisme peut s'inscrire au sein du dispositif freudien sans en altérer les fondements. Soulignons que le point de vue à partir duquel il interroge ces « fonctions du moi » est celui de la « théorie psychologique générale – angle sous lequel j'ai choisi de considérer la question

aujourd'hui » (Hartmann, 1967 : 342). Ce qui, dès lors, l'éloigne de la métapsychologie freudienne. Néanmoins, Hartmann nuance souvent ses propos et ne rejette pas entièrement le pulsionnel, mais le seul fait d'accorder au moi une indépendance relative porte ombrage à l'édifice théorique freudien. De fait, cette psychanalyse est la cible d'acribes critiques dont Lacan constitue la figure de proue. La prise en compte des « fonctions adaptatives du moi » met l'accent, d'une part, sur la « réalité externe », et ce, au détriment de la « réalité interne », et, d'autre part, la conflictualité pulsionnelle est amenuisée au profit d'une capacité adaptative non conflictuelle que recèle le moi :

En écartant de l'analyse du moi toute sa dimension spéculaire, de méconnaissance et d'organisation défensive contre les revendications pulsionnelles, à laquelle s'attachera Lacan, la psychologie du moi privilégie ses « fonctions autonomes » de régulation et d'adaptation à la réalité externe. Au lieu de se centrer sur la réalité psychique interne, comme le propose Freud, elle souligne l'impact du monde extérieur sur le développement de l'individu, ce qui l'amène à compléter et parfois transformer la théorisation freudienne du moi. Après le discrédit violent jeté par Lacan (1956) sur « de vieilles nouveautés et de nouvelles vieilleries » au plus loin de la chose freudienne, Agnès Oppenheimer (1996) a étudié de près ces courants psychanalytiques nés aux États-Unis : elle met en évidence comment ils intègrent la psychanalyse dans une psychologie que paradoxalement ils fondent. C'est précisément ce risque de diluer le vif de la découverte analytique – la conflictualité intra-psychique, le sexuel et l'inconscient – qu'a vivement dénoncé Lacan dès les années 1950 (Neau, 2003 : 27).

Malgré ces critiques fort pertinentes, la psychologie hartmannienne du moi donne naissance à un vaste mouvement de pensée qui, comme nous le verrons, va partir de la définition hartmannienne du narcissisme comme investissement libidinal de la représentation de soi.

## 2.4 Kernberg et le narcissisme en tant qu'investissement du soi

À l'instar de Hartmann, Kernberg définit le narcissisme « comme l'investissement libidinal du soi » plutôt que du moi. Selon cet auteur, le soi relève d'une « structure intrapsychique constituée des multiples représentations de soi et des tendances affectives qui y correspondent » (Kernberg, 1980 : 128). Ces « multiples représentations de soi » de la « structure intrapsychique » forment un tout, car elles s'intègrent à la personnalité, de manière à en assurer une cohésion stable. De plus, le narcissisme ne découle pas uniquement d'un « investissement libidinal du soi », et ce, dans la mesure où le soi comporte des éléments d'agressivité : « le soi constitue en réalité une structure qui intègre des éléments investis de façon libidinale et investis de façon agressive » (Kernberg, 1980 : 128). Afin qu'un narcissisme normal prenne forme au sein de la personnalité, un équilibre entre les représentations agressives, libidinales et les « représentations d'objet » doit exister :

Le soi normal est intégré en ce sens que les représentations qui composent le soi s'organisent de façon dynamique en un ensemble cohérent. Le soi est en relation avec les représentations d'objet intégrées, c'est-à-dire avec les représentations d'objet qui ont incorporé les représentations d'objet primitives « bonnes » et « mauvaises » en des images intégrées des autres; de la même manière, le soi représente une intégration des images de soi contradictoires « totalement bonnes » et « totalement mauvaises » issues des images de soi précoces libidinalement ou agressivement investies (Kernberg, 1980 : 128).

Le narcissisme en tant qu'« investissement libidinal du soi » est donc le résultat de relations complexes entre les différentes « représentations de soi ». De plus, l'investissement libidinal du soi n'est pas le seul facteur qui entre en ligne de compte, car le soi entre en interaction avec « d'autres structures intrapsychiques » telles que « le soi idéal », « les représentations d'objets », « le surmoi » et également des éléments issus de la réalité externe. On voit donc que la formation d'un narcissisme normal est le fruit de ramifications multiples

ainsi que de diverses relations que celles-ci entretiennent les unes avec les autres : « le narcissisme normal dépend de l'intégrité du soi et des autres structures intrapsychiques qui s'y rattachent dont on a déjà parlé. Le narcissisme normal dépend aussi de l'équilibre entre les rejets pulsionnels libidinaux et agressifs impliqués dans les relations entre le soi et toutes ces autres structures » (Kernberg, 1980 : 135).

À partir de cette définition du narcissisme normal, Kernberg détermine un narcissisme pathologique. Il fait une distinction fondamentale entre les pathologies mettant en œuvre une problématique narcissique avec la pathologie typiquement narcissique. De fait, il existe deux affections mineures et une majeure du narcissisme sans pour autant constituer une pathologie narcissique. La première affection mineure manifeste un dérèglement des « relations du soi », tandis que la deuxième résulte d'une conflictualité d'origine agressive. Quant à la troisième, que Kernberg juge comme un trouble grave, elle suppose que le soi s'identifie à un objet. Mais, comme la relation d'objet n'est pas totalement éradiquée, on ne peut, en conséquence, la déterminer comme pathologie narcissique. De fait, pour cet auteur, la pathologie typiquement narcissique est celle qui met en œuvre une absence de relation d'objet, car le soi n'est en relation qu'avec lui-même : « Ici la relation ne va plus du soi à l'objet, ni de l'objet au soi mais du soi au soi. En réalité, c'est uniquement dans ce dernier cas qu'on peut dire qu'une relation narcissique a remplacé une relation d'objet » (Kernberg, 1980: 139). D'autre part, Kernberg précise que c'est « la relation du soi grandiose pathologique au soi grandiose pathologique » (Kernberg, 1980 : 140) qui « caractérise la personnalité narcissique ». Dans un autre ordre d'idée, Kernberg mentionne l'importance de distinguer une « défense narcissique » de la pathologie narcissique, car certains troubles de la personnalité se configurent sous l'égide de « défenses narcissiques » qu'il ne faut pas confondre avec l'affection typiquement narcissique.

On voit donc que le narcissisme pathologique peut facilement être confondu avec des affections relevant du registre narcissique sans néanmoins être, à proprement parler, une

pathologie narcissique. L'application de cette thèse au social nous apparaît à première vue problématique, car il se pourrait fort bien que l'individu du XX<sup>e</sup> siècle ait développé des défenses narcissiques et non une pathologie narcissique. Ce qui, somme toute, comme le montre Kernberg, est fort différent. Mais nous y reviendrons.

## 2.5 Kohut ou la psychanalyse de la relation d'objet

Heinz Kohut, psychiatre et psychanalyste, institue un nouveau mouvement de pensée qui s'inspire de la conception hartmannienne du soi. Néanmoins, il prend ses distances par rapport à cette dernière, car il considère qu'elle préconise un « idéal de santé » qui évacue les « problèmes narcissiques » (A. Oppenheimer). L'œuvre de Kohut comporte deux grands mouvements de pensée. Le premier atteint sa pleine maturité en 1971 avec la publication du livre *Le soi*. Kohut y développe les principaux concepts de sa psychanalyse, communément appelés la « psychologie du self restreint ». Par la suite, l'avancée kohutienne donne lieu à l'émergence d'une « psychologie du self généralisée ». Mais, comme ce deuxième mouvement de pensée se situe chronologiquement après la publication de *La culture du narcissisme* de Christopher Lasch, nous avons jugé qu'il n'était pas nécessaire de nous y référer.

Afin d'illustrer la particularité de la pensée de cet auteur, il s'avère essentiel d'opérer un furtif retour sur Freud. Rappelons que la thérapie freudienne s'applique principalement à l'analyse des névroses, et cela suppose que la structure psychique, soit le ça, le moi et le surmoi, a atteint sa pleine maturité, car, dans la névrose, on a affaire à un conflit d'instances. De fait, la possibilité même de soigner le névrosé par l'analyse repose sur sa libido orientée vers l'objet et le conflit que cela produit entre les instances psychiques. Cette direction libidinale fait en sorte que l'analysant projette ses désirs inconscients sur l'analyste, ce qui

donne lieu à l'apparition du transfert dans la cure. Par ailleurs, Freud exclut de sa thérapeutique la possibilité de soigner la pathologie narcissique, car la libido du moi qu'elle manifeste prive, selon lui, le transfert de son moteur, c'est-à-dire la libido d'objet. Or Kohut soutient que la pathologie narcissique est analysable et, en conséquence, il introduit le transfert narcissique comme moteur thérapeutique au sein de la cure analytique.

C'est à partir de l'observation des transferts narcissiques que Kohut réaménage le concept de narcissisme. Sa refonte conceptuelle élimine l'opposition freudienne entre libido du moi et libido d'objet. Selon cet auteur, le phénomène du narcissisme n'exclut pas un rapport à l'autre. Autrement dit, la libido n'est pas entièrement dirigée vers le soi. Il existe, en effet, au sein du narcissisme une relation à l'autre que Kohut nomme relation d'objet. Dans ce contexte, la libido objectale se définit comme amour d'objet distinct de la relation d'objet. Contrairement à Hartmann, pour qui le narcissisme relève d'un investissement du soi, Kohut le détermine du point de vue de la « qualité » de l'investissement libidinal : « Selon moi, le narcissisme ne se définit pas par le lieu de l'investissement instinctuel (que ce lieu soit le sujet lui-même ou un objet), mais par la nature ou la qualité de la charge instinctuelle elle-même » (Kohut, 1974 : 34). À partir de l'observation du transfert narcissique ainsi que de l'observation de l'être au monde du self – sa manière d'entrée en relation avec l'objet –, Kohut détermine un processus évolutif propre au narcissisme. La maturation psychique s'effectue selon deux axes indépendants : d'une part, existe l'amour d'objet et, d'autre part existe la relation d'objet : « le narcissisme est une relation d'objet qui se distingue de l'amour d'objet : tous deux se développent en parallèle. Le narcissisme s'oppose parfois à l'investissement d'objet, mais parfois l'amour d'objet nourrit le narcissisme et réciproquement » (Oppenheimer, 1996 : 33-34). D'un point de vue métapsychologique, cette définition du narcissisme fait en sorte de rendre caduque l'opposition freudienne entre libido du moi et libido d'objet. La conceptualisation kohutienne du phénomène du narcissisme met l'accent sur l'unicité de la libido : « une seule libido donc, dont les deux composantes – narcissisme et amour d'objet – se développent parallèlement et en interaction »

(Oppenheimer, 1996 : 34). Soulignons par ailleurs que le self kohutien n'est pas une instance psychique : « Donc, à la façon des représentations d'objets, le soi est un contenu de l'appareil mental, mais pas l'un de ses constituants; il n'est pas une instance de l'appareil mental » (Kohut, 1974: 7). Néanmoins, il peut être présent à l'intérieur des diverses instances psychiques.

À partir de la prise en compte du transfert narcissique ainsi que de la détermination du narcissisme comme « qualité de l'expérience » du self, Kohut construit son corpus théorique. À l'instar du développement pulsionnel, Kohut assigne au narcissisme un processus évolutif pouvant se fixer à un stade de son développement et, en conséquence, produire une pathologie. Le processus de maturation du narcissisme commence par le narcissisme primaire. Ce dernier prend ici le sens d'un temps originaire où le nourrisson fait l'expérience de la perfection. Selon Oppenheimer, Kohut demeure parcimonieux quant à l'explicitation du concept de narcissisme primaire. Ce dernier sert en quelque sorte de postulat, car c'est en partant de cette notion qu'il propose de nouveaux concepts. Kohut suppose, de fait, que le nourrisson tend toujours à rétablir l'expérience initiale de perfection. Cette recherche de restauration de la perfection s'effectue selon deux axes : le premier consiste à l'établissement d'une « image grandiose » du soi du nourrisson que Kohut nomme « self grandiose », le second correspond à un « self objet » idéalisé et tout puissant: « L'enfant va tenter de restaurer la perfection narcissique par l'établissement de deux configurations narcissiques : la formation d'une image grandiose, appelée préalablement self narcissique et l'assignation à la perfection antérieure à un « self-objet transitionnel » admiré et omnipotent, « l'imago parentale idéalisée » (Oppenheimer, 1996: 34). En partant de ces deux axes du développement du narcissisme, Kohut établit que la pathologie narcissique se rapporte à une fixation à l'une de ces configurations. De fait, le développement du narcissisme normal manifeste une intégration de la frustration au sein de la structure psychique; s'il y a trauma, cela amène un défaut de structure, endiguant alors la formation structurelle du psychisme, c'est-à-dire celle de l'idéal du moi et du surmoi :



L'intériorisation de l'imaginaire parentale idéalisée conduit à l'idéalisation du surmoi, régulation du narcissisme. L'intériorisation se produit si les conditions sont favorables : une empathie suffisante, des déceptions et frustrations optimales. Ainsi se constitue l'idéal du moi et surmoi. [...] Toute déception non traumatique entraîne un retrait d'investissement, puis une intériorisation de la fonction qui devient structure (Oppenheimer, 1996: 45).

Dans ce dispositif théorique, le narcissisme précède la constitution de la structure psychique en instance. La pathologie narcissique apparaît comme une déficience du self, antérieure aux instances psychiques, sans graviter autour d'un « conflit d'instances » comme pour la névrose : « Cela revient à dire que le conflit d'instances n'explique pas tout et qu'il faut étendre le champ de l'analyse au secteur narcissique, c'est-à-dire au défaut de structure et aux défenses narcissiques » (Oppenheimer, 1996: 45). En outre, la fixation narcissique à un stade de son développement produit un refoulement. L'analyse du transfert narcissique permet de lever le refoulement. Il s'agit, dans la cure, de soigner le narcissisme du patient par une écoute empathique, c'est-à-dire reconnaître les « besoins narcissiques » occultés au moment de leurs apparitions. À l'instar de Freud pour qui la libération de « l'affect coincé » produit une « inhibition pulsionnelle quant au but », Kohut préconise, par l'écoute empathique, la neutralisation des besoins narcissiques, c'est-à-dire l'inhibition du « soi grandiose » ou « d'un self objet idéalisant », et leur intégration au moi.

Du point de vue de la psychopathologie, Kohut met l'accent sur la « cohésion du soi » propre à l'affection narcissique. De fait, même si celle-ci s'apparente à la psychose à certains moments – période de régression produisant une fragmentation du soi – il faut prendre en considération les avantages incontestables de ce trouble par rapport aux psychoses. La pathologie narcissique montre une relative intégration des éléments rudimentaires du développement psychique, et cela garantit la possibilité même de traiter cette pathologie par la psychanalyse :

Si inquiétante que soit leur psychopathologie, il importe de réaliser que ces patients possèdent des atouts particuliers qui les différencient des cas de psychoses et des cas limites. À la différence de ces derniers, les patients qui souffrent de troubles narcissiques de la personnalité ont essentiellement atteint à une cohésion du soi et ont élaboré des objets archaïques idéalisés doués également de cohésion. De plus, ils ne sont pas menacés par la possibilité d'une désintégration irréversible du soi archaïque ou des objets archaïques narcissiquement investis. Parce qu'ils sont parvenus à ces configurations psychiques intégrées et stables qui permettent la résurgence thérapeutique des structures archaïques sans le danger de les voir fragmentées par une régression plus profonde : ils sont par conséquent analysables (Kohut, 1974 : 12).

Comme nous l'avons mentionné, l'extension de la psychanalyse aux troubles narcissiques repose sur la capacité transférentielle inhérente à cette pathologie. Or, même si Kohut s'attarde à déterminer la particularité des symptômes narcissiques, il n'en demeure pas moins que le diagnostic du trouble narcissique s'effectue dans le cadre d'une thérapeutique analytique, car ce n'est que par ce moyen que le transfert de type narcissique se manifeste :

Bien que ces syndromes se retrouvent fréquemment dans des cas de troubles narcissiques et que l'analyste expérimenté puisse sérieusement soupçonner la présence de troubles narcissiques sous-jacents sur la base d'un examen attentif des malaises du patient, le critère décisif du diagnostic doit être fondé non pas sur l'évaluation de la symptomatologie ou même de l'anamnèse, mais sur la nature du transfert qui se développe spontanément (Kohut, 1974 : 31).

Ce critère de diagnostic s'avère essentiel quant à notre analyse future de la thèse laschienne sur le narcissisme, car si la distinction psychopathologique du trouble narcissique repose principalement sur la capacité transférentielle d'un patient, il nous semble, en conséquence, impossible de nous inspirer de la symptomatologie kohutienne du narcissisme afin d'établir un diagnostic sur l'individu du XX<sup>e</sup> siècle. Néanmoins, cela pose une question essentielle : peut-on considérer l'espace social comme situation transférentielle? Telle serait

l'une des nombreuses questions à résoudre avant de soutenir que l'individu du 20<sup>ième</sup> siècle est narcissique.

Kohut va néanmoins se risquer à l'interprétation de la culture à partir de sa thèse sur le narcissisme, mais plutôt que de l'appliquer à l'individu, à l'instar de Lasch, il élabore un nouveau concept: le « self groupal ». Ce concept est développé pendant la période que Oppenheimer nomme période de « transition » entre la « psychologie du self restreint » et la « psychologie du self généralisé », c'est-à-dire entre 1972 et 1977. Étant donné que la littérature produite par Kohut durant cette période est accessible à Lasch, car rappelons-le son livre *La culture du narcissisme* est publié en 1979, il nous apparaît pertinent d'effectuer une incursion au sein de la théorie de la culture kohutienne.

La « psychologie du self restreint » rend compte d'un phénomène important, celui de la « rage narcissique ». Ce dernier constitue l'aspect destructeur que la pathologie narcissique recèle. Selon Oppenheimer, la pensée de Kohut détermine la visée de l'agressivité à l'objet, tandis que la « rage narcissique » exprime le pôle destructeur orienté vers le self objet, c'est-à-dire « à l'objet archaïque qui ne doit pas faillir ». Ce concept de « rage narcissique » amorce la pensée kohutienne sur la culture. Au lieu de penser la culture à partir du concept freudien de pulsion de mort, Kohut la pense en fonction du pôle narcissique produisant, de ce fait, une « rage narcissique »: « Là où Freud voyait l'agressivité pulsionnelle à l'origine de la destructivité, Kohut reconnaît la rage narcissique, l'affront » (Oppenheimer, 1996: 60). La structure du groupe chez Kohut s'orchestre autour du self groupal. Tout comme le self objet, le self groupal peut exprimer une fixation pathologique à un stade primitif. Or, lorsque tel est le cas, le groupe se constitue autour d'un chef paranoïaque exprimant la force de la toute-puissance du self objet primitif et idéalisé :

Or, il existe une autre sorte de groupe, celui qui se constitue autour du leader paranoïaque: l'union y est fondée sur une conception archaïque du monde et le but est de détruire tout ce qui

entrave la grandeur du « self groupal » vulnérable, tout ce qui le menace ou menace l'objet tout-puissant (self objet). Le transfert des membres du groupe est alors narcissique, les idéalizations et les sentiments grandioses archaïques prédominent (Oppenheimer, 1996 : 61).

Soulignons que Kohut fait la lumière sur ces groupes à partir de la présence d'un transfert narcissique. Cela nous ramène à son critère de diagnostic de la pathologie narcissique. De fait, comme nous l'avons montré, le narcissisme se distingue des autres pathologies par la présence d'un transfert narcissique au sein de la cure. Or Kohut conserve ce critère de diagnostic dans son analyse du groupe, ce qui porte à croire que le concept de transfert narcissique est essentiel non seulement d'un point de vue psychopathologique, mais également pour une interprétation sociologique du narcissisme.

Afin de mettre en relief ce critère de diagnostic de la pathologie narcissique, attardons-nous maintenant, à explorer plus en profondeur la notion kohutienne de transfert narcissique. Kohut distingue deux types de transfert narcissique : le transfert idéalisant et le transfert en miroir. Ils correspondent notamment aux deux éléments narcissiques présents dans le processus de maturation de l'appareil psychique, c'est-à-dire le « self objet transitionnel » et le « soi grandiose ». En outre, le concept de transfert narcissique est, chez Kohut, le point de départ d'une nouvelle métapsychologie, car c'est à travers l'analyse de ce transfert qu'il propose une théorie du développement psychique, théorie faisant le point sur des phases du développement psychique plus archaïques que celles décrites par Freud. De fait, la notion de transfert idéalisant met en lumière un stade psychique où le nourrisson transfère l'expérience de perfection relativement à son narcissisme primaire sur l'objet, c'est-à-dire les parents. Mais ceux-ci ne sont pas encore constitués comme indépendants, ils sont perçus par le nourrisson comme un prolongement de lui-même. Voilà qui explique le recours au terme de « soi-objet transitionnel », car l'objet est saisi comme une extension du soi et non pas comme un objet indépendant :

La mobilisation thérapeutique de l'objet tout puissant (l'imgo parentale idéalisée), appelée ici transfert idéalisant, est le retour durant l'analyse de l'un des aspects d'une phase primitive de développement psychique. Au cours de cette phase, le psychisme ayant été exposé à la perturbation de l'équilibre psychologique du narcissisme primaire sauve une part de l'expérience perdue de perfection narcissique globale en assignant cette perfection à un soi-objet (transitionnel) rudimentaire et archaïque : l'imgo parentale idéalisée (Kohut, 1974: 45).

Dans un souci de rigueur, Kohut expose le développement normal et anormal du narcissisme et détermine, par ce moyen, la nature du transfert idéalisant. Celui-ci constitue un retour d'un stade soit précoce, soit avancé du développement de l'appareil psychique. De fait, la fixation narcissique que le transfert idéalisant met en œuvre peut avoir eu lieu à une époque précœdipienne ou œdipienne: « On sait que la formation de l'imgo parentale idéalisée va de la phase archaïque du soi-objet idéalisé jusqu'au stade relativement tardif qui précède la consolidation de sa réintérieurisation définitive (en tant qu'idéalisation du surmoi) » (Kohut, 1974 : 61). En d'autres termes, les idéalizations du petit enfant commencent par un self objet idéalisé et se terminent en s'intégrant au surmoi de la structure psychique<sup>3</sup>. Le transfert idéalisant est donc une résurgence du pôle idéalisant propre au développement du narcissisme: « ces traits du transfert idéalisant sont dus à ce que la fixation narcissique dans tous les sous-groupes de ce type de transfert a trait aux aspects narcissiques de l'objet idéalisé avant son intériorisation finale, c'est-à-dire avant la consolidation de l'idéalisation du surmoi » (Kohut, 1974: 62). Finalement, l'agressivité propre à ce type de transfert se distingue de l'hostilité qu'éprouve le névrosé envers l'objet, car chez le narcissique, l'agressivité se manifeste sous la forme d'une « rage narcissique ».

En ce qui concerne le transfert en miroir, il rend compte d'une « remobilisation du soi grandiose » au sein de la cure, et est la résurgence d'un sentiment de perfection découlant du narcissisme primaire, à la différence près que l'autre est une condition *sine qua non* à la concrétisation de ce sentiment. En d'autres termes, l'autre constitue un objet de confirmation

du soi grandiose. Kohut distingue trois types de transfert en miroir tributaires d'une part, du niveau de régression surgissant au sein d'une cure et d'autre part, de la « fixation » narcissique qui eut lieu lors du développement narcissique de l'appareil mental. Le premier transfert en miroir est de type fusionnel, il met en œuvre une époque très ancienne du psychisme du patient, époque se référant à une phase fusionnelle du développement psychique. Dans ce type de transfert, l'analyste est « vécu comme extension de soi » et l'analysé exerce son sentiment de toute puissance sur l'analyste qu'il contrôle, fantastiquement parlant. Le deuxième type de transfert en miroir est le transfert « *alter ego* ». L'analyste est ici vécu comme « semblable » au soi de l'analysé. Finalement, le dernier type de transfert en miroir, Kohut le nomme « transfert en miroir au sens strict », car il polarise le « soi grandiose » totalement. Dans ce type de transfert, l'analyste tout en étant distinct du soi du patient occupe un rôle de fonction devant répondre aux besoins du « soi grandiose ». Autrement dit, ce transfert rappelle une phase essentielle du développement où le « soi grandiose » du nourrisson a besoin d'une confirmation afin que se constitue au sein de son psychisme, l'estime de soi :

Sous la forme la plus achevée de la mobilisation thérapeutique du soi grandiose, l'analyste est très clairement perçu comme étant une personne séparée. Cependant, il ne compte pour le patient et n'est accepté par lui que dans le cadre des besoins créés par le soi grandiose thérapeutiquement mobilisé. C'est à cette forme de remobilisation analytique du soi grandiose que convient avec le plus d'exactitude le terme de transfert en miroir. Pris dans le sens strict du terme, le transfert en miroir représente la reviviscence thérapeutique de cette phase du développement normal du soi grandiose au cours de laquelle la lueur dans l'œil de la mère qui reflète les activités exhibitionnistes de l'enfant, de même que d'autres formes de participation maternelle et de réaction au plaisir narcissique-exhibitionniste de l'enfant, renforcent chez ce dernier l'estime de soi et grâce à la sélectivité grandissante de ces réactions l'orientent progressivement vers des voies plus réalistes. Comme l'a été la mère au cours de cette phase du développement, ainsi l'analyste est maintenant un objet qui n'a d'importance que dans la mesure où il est invité à participer au plaisir narcissique de l'enfant et ainsi à le renforcer (Kohut, 1974 : 124).

On voit donc que la mère, adoptant une attitude de reconnaissance des besoins narcissiques du nourrisson, le conduit vers l'établissement d'une estime de soi durable. Ce qui n'est pas sans rappeler l'attitude empathique préconisée par Kohut dans le traitement des personnalités narcissiques. Pour conclure, attirons l'attention du lecteur sur la notion de transfert narcissique; qu'il soit idéalisant ou en miroir, il constitue le critère qui détermine la pathologie narcissique; en ce sens, on ne peut l'évacuer sans faire ombrage à la thèse kohutienne sur le narcissisme.

En résumé, nous avons vu jusqu'à maintenant que le concept de narcissisme chez Hartmann désigne un investissement du soi, plutôt que du moi, et que cette nouvelle reformulation du concept de narcissisme s'inscrit au sein d'un courant de pensée précis, soit l'« ego psychology ». À partir de cette thèse, s'instaure un nouveau dispositif théorique que plusieurs commentateurs regroupent sous le vocable de la « self psychology ». Kernberg s'attarde à distinguer un narcissisme normal et un narcissisme pathologique. Rappelons que le phénomène du narcissisme pour cet auteur, manifeste un rapport du sujet avec lui-même et, plus précisément, c'est une « relation du soi grandiose pathologique au soi grandiose pathologique » qui « caractérise la pathologie narcissique ». Le concept de soi supprime ici celui du moi, déterminant le concept de narcissisme par rapport à un investissement libidinal de la représentation de soi. Avec Kohut, les choses changent quelque peu, car comme nous l'avons montré, ce n'est plus la direction de l'investissement qui importe, mais la « qualité de l'expérience ». Autrement dit, Kohut s'attarde à déterminer la manière dont le soi orchestre son expérience de lui-même et de l'autre, au sein du processus de maturation psychique. De plus, l'accent est mis sur le défaut de structure que la pathologie narcissique manifeste.

## 2.6 Green : narcissisme de vie et narcissisme de mort

André Green, psychanalyste français, commence sa carrière d'analyste comme lacanien, mais il se détache de ce courant et fonde sa propre théorie. À partir de la considération de « l'hétérogénéité » du langage, il s'attarde à rechercher les liens entre l'affect et la représentation. Par la suite, la question du sujet va occuper une place centrale dans son œuvre, et le concept de narcissisme notamment en est la pierre angulaire. Selon Jackson, commentateur de la pensée de Green, ce dernier élabore sa thèse sur le sujet en s'inspirant de celle de Lacan, et ce, même si celle-ci se voit évacuée : « Que Green soit en profondeur un penseur du sujet ou, pour être plus précis, de la dialectique du sujet, a partie liée avec son refus de la position lacanienne, même si encore une fois, c'est à partir de celle-ci qu'il a évolué » (Jackson, 1991: 96).

Soulignons à cet effet que la pensée occidentale relativement à la problématique du sujet se trouve considérablement modifiée par Freud. Ce dernier a montré que le sujet n'est pas une monade comme l'affirment nombre de philosophes. En effet, car ce qui est au cœur même du sujet freudien c'est la conflictualité, conflictualité instituant une division. En d'autres termes, chez Freud, c'est la structure psychique d'instance qui façonne l'être du sujet, c'est-à-dire le ça, le moi et le surmoi. Ce qui, dès lors, segmente le sujet. D'autre part, même si le sujet est divisé dans son être même, il n'en demeure pas moins qu'il entretient un rapport avec lui-même, mais celui-ci est toujours médiatisé par un tiers, c'est-à-dire par l'objet et le réel: « l'identité n'est pas un état, c'est une quête du moi qui ne peut recevoir sa réponse réfléchie que par l'objet et la réalité qui la réfléchissent » (Green in Jackson, 1991: 99).

Green va partir de cette conflictualité comme centre du sujet ainsi que du « travail du négatif », expression empruntée à Hegel, afin de mettre en lumière les propriétés intrinsèques



au sujet. Ce dernier est ainsi déterminé comme « procès », c'est-à-dire que le sujet se constitue à travers le mouvement d'un ensemble d'éléments, et l'exemple servant d'illustration est le célèbre jeu de la bobine, cité par Freud dans *Au-delà du principe de plaisir* :

Le sujet est le procès incluant tous les éléments du dispositif. Procès constitué par l'ensemble qui est la précondition : la main, les yeux, la voix, mais aussi la bobine, la ficelle, le lit, l'espace qui les environne et le circuit qui s'y crée. Le sujet naît de cette circulation, qui comprend la projection accompagnée de l'interjection dans l'oscillation « disparition-retour », réalisant l'introjection du jeu. Cette soumission aux éléments du dispositif complet, cette construction d'un appareillage, constitue un analogon d'appareil psychique qui se met au service de la tendance à l'extinction d'une tension. Le sujet est alors l'ensemble des éléments articulés dans le procès constitué par la répétition (Green in Jackson, 1991: 109).

Précisons que le moteur de ce dispositif est le manque de la mère, et c'est ce qui fait dire à Jackson que la théorie du sujet greenienne, à l'instar de Hegel, suppose une négativité. Celle-ci va prendre une place déterminante dans l'œuvre de Green; plus particulièrement, la négativité y est pensée comme « forme » de la pulsion de mort.

L'article de Green *Le narcissisme primaire: structure ou état* fait le pont entre la négativité et la structure intrinsèque du narcissisme primaire. Il évoque une affirmation de Freud déterminant le narcissisme primaire comme « narcissisme primaire absolu »<sup>4</sup>. Ce qualificatif freudien place, selon Green, le narcissisme primaire au cœur même de la pulsion de mort et, plus particulièrement, de la visée psychique cherchant à atteindre le degré zéro de l'excitabilité. À partir de cette considération, il suppose que « le narcissisme primaire est bien un état absolu, c'est en tant qu'il est la limite de ce que nous pouvons concevoir d'une forme totale d'inexcitabilité ». Cela le conduit dans un premier temps à réexaminer les principes du plaisir et du nirvâna. Il conclut que le premier est du registre libidinal, tandis que le second appartient au registre de la pulsion de mort. Il confère donc au principe de nirvâna la fonction

d'abaissement de la tension<sup>5</sup>. À partir de cette précision du rôle des deux principes, Green en vient à postuler que certains phénomènes servant à décrire le narcissisme primaire sous l'angle d'un état ne relèvent pas du narcissisme primaire : « Nous sommes donc en droit de postuler que tous les états comportant une caractéristique affective, ou le plaisir et ses formes dérivés (élation, expansion, ou tout autre manifestation du même registre) sont étrangers au narcissisme primaire absolu » (Green, 2007 (1967): 99).

C'est en partant de cette considération qu'il propose une lecture de l'œuvre freudienne s'inspirant d'une position épistémologique précise, c'est-à-dire celle de la théorie des systèmes agoniste-antagoniste. Celle-ci propose d'analyser les systèmes en fonction, d'une part, de « l'opposition de deux forces agissant sur un récepteur commun » et, d'autre part, à « leur coopération, au minimum le fait d'appartenir à un même couple » (Bernard-Weil, 1999: 107). De fait, la lecture greenienne des principes freudiens de nirvâna et de plaisir s'effectue en tenant compte « d'une double problématique: opposition principe du nirvâna-principe de plaisir, et une autre, celle qui a le plus souvent cours, principe de plaisir-principe de réalité » (Green, 2007 (1967): 99). Cela va le conduire à réexaminer la théorie des pulsions en regard de celle de l'appareil psychique et, à ce niveau, il distingue une structure préexistant à l'appareil psychique, celle des pulsions entendue au sens d'un déjà-là pour l'appareil psychique:

Mais pour Freud, la théorie des pulsions met en jeu ce déjà-structuré auquel nous faisons allusion, et dont l'articulation est organisatrice des conditions de possibilité du fonctionnement où se dévoile le sujet. Si l'on répugne à y voir avec Freud une manifestation de l'espèce, il faut au moins admettre ce depuis-toujours-déjà-là, ce montage jamais accessible immédiatement mais auquel tout montage renvoie. Il n'est pas possible de dire si les pulsions sont toujours pour l'appareil psychique ou si l'appareil psychique est pour les pulsions. Déjà structuré ne veut pas dire que le mode de structure soit identique dans tous les cas. C'est même à cette hétérogénéité que tient l'intérêt du système. L'appareil psychique représente la construction dont le jeu pulsionnel serait capable s'il était autre chose qu'un fonctionnement agoniste et antagoniste. Mais, à l'inverse, nous n'aurions aucune idée de ce que

peut être la nature fondamentale de cet agonisme et de cet antagonisme si un appareil psychique ne nous le représentait pas (Green, 2007 (1967): 105).

Green poursuit son investigation et détecte au sein de la théorie freudienne des pulsions un « premier redoublement ». De fait, la position épistémologique – la théorie des systèmes agonisme-antagonisme – qu’il adopte le conduit à voir au sein du deuxième dualisme pulsionnel un fonctionnement pulsionnel agoniste et antagoniste : « Ici, une refonte de l’opposition va permettre à Freud de dire – premier redoublement – que les deux pulsions peuvent travailler ensemble ou l’une contre l’autre » (Green, 2007 (1967) : 106). Il y a donc une potentialité antagoniste entre Éros et Thanatos. Au-delà de cet antagoniste pulsionnel, existe une synthèse pulsionnelle, car les « forces perturbatrices » d’Éros intègrent la visée du degré zéro de la pulsion de mort elle; les neutralisent en quelque sorte. Et comme nous l’avons déjà mentionné, Éros n’est jamais tout à fait pure pulsion de vie : « l’intériorisation de cette contradiction conduit à retrouver en Éros une dualité qui sera le deuxième redoublement » (Green, 2007 (1967) : 106). Cette lecture particulière de Freud amène Green non seulement à trancher l’épineuse question du narcissisme primaire comme structure, mais également à prendre en compte la théorie freudienne sous l’angle d’une dualité et d’une coopération pulsionnelle.

En résumé, nous avons vu que la référence à l’allégation freudienne sur le « narcissisme primaire absolu » conduit Green à penser le narcissisme primaire relativement à un « état absolu » saisi comme « une forme totale d’inexcitabilité ». Ce qui, dès lors, l’amène à interroger les principes sous-jacents à cette « forme totale d’inexcitabilité », c’est-à-dire ceux du plaisir et du nirvâna. Une fois déterminés les registres de ces deux principes, Green est conduit à postuler une exclusion fondamentale relativement au narcissisme primaire, celle se référant à des états de plaisir et à ses dérivés. La position épistémologique qu’il choisit par la suite met en relief un aspect structural intrinsèque à la pulsion elle-même. La poursuite de son investigation place la question du narcissisme au cœur même « des investissements du

moi » et, plus précisément, il la situe au sein de la relation moi-ça. Dans ce contexte théorique, le narcissisme primaire ne peut être un état, car Freud l'évoque comme phénomène relevant du registre des « investissements du moi ». Par conséquent, déterminer le narcissisme primaire comme un état conduit à évacuer une propriété essentielle du narcissisme primaire, celle des « investissements du moi », car la théorie des états suppose le narcissisme primaire à partir de certaines propriétés qui appartiennent au ça et non au moi : « Or, définir le narcissisme par les qualités que sont l'expansion ou l'élévation ou tout autre affect du même ordre c'est, même en se référant à l'indifférenciation moi-ça, parler des propriétés qui n'ont de signification que dans le système du ça. C'est les engager pour définir leur appartenance au narcissisme, sur la voie qui n'est pas celle des investissements du moi » (Green, 2007 (1967) : 109). Par conséquent, la mise en lumière du concept de narcissisme primaire s'effectue en tenant compte des particularités propres « aux investissements du moi ».

Green va donc poursuivre son interrogation en examinant une particularité relative aux investissements du moi, soit celle de l'inhibition du but de la pulsion. Celle-ci inscrit un report de la satisfaction qui institue un lien permanent avec l'objet : « d'un côté une inhibition de l'activité pulsionnelle qui maintient l'objet en faisant le sacrifice de la pleine réalisation du désir d'union érotique avec lui, mais conserve une forme d'attachement qui en fixe l'investissement » (Green 2007 (1967) : 113), et c'est cette transformation du but de la pulsion en un lien persistant avec l'objet qui fait dire à Green que non seulement existe une structure au sein même du narcissisme primaire, mais que celle-ci s'étaye sur la pulsion de mort :

En définitive, nous devons reconnaître dans cette aptitude à la création d'investissements durables, permanents, une justification structurale, toujours perçue comme telle, quoique jamais complètement clarifiée conceptuellement, qui trouve son fondement dans la désintrication pulsionnelle, c'est-à-dire dans le travail de la

pulsion de mort sur les pulsions de vie érotiques qui incluent les pulsions d'auto-conservation » (Green, 2007 (1967) : 118).

Et comme le montre Freud dans *Le moi et le ça* : « la sublimation, l'identification, ne sont que des formes de transformations de libido érotique en libido du moi » (Green, 2007 (1967) : 118), ce qui, dès lors, place le concept de pulsion de mort au cœur même du narcissisme secondaire. Si l'on suit cette démarche freudienne conduisant à penser la pulsion de mort comme intrinsèque au narcissisme secondaire, il devient aisé de la mettre en lumière au sein même du narcissisme primaire : « Et si nous devons tenir compte de l'affirmation qui suit, et qui qualifie le narcissisme du moi de narcissisme secondaire, la direction suivie par l'investigation qui a amené Freud à cerner toujours plus étroitement la pulsion de mort dans le narcissisme nous invitera à la reconnaître dès son temps primaire » (Green, 2007 (1967) : 119).

Pour ce faire, il attire l'attention du lecteur sur le phénomène du pare-excitation. Ce dernier protège l'organisme contre un trop grand flux d'excitations externes. Le mécanisme qui lui est sous-jacent est celui du « passage de l'énergie libre à liée » mettant en œuvre une réduction de la tension. Mais un tel mécanisme ne peut s'appliquer aux excitations internes. Selon Green, Freud évoque le phénomène du pare-excitation afin de montrer qu'existe un système comparable pour les excitations internes. Il existe, en effet un mécanisme faisant en sorte que le ça devient pour le moi « un second monde extérieur » et, à partir de cette supposition, Green applique la mécanique du pare-excitation à la relation moi-ça. Ce qui le conduit à interpréter Freud de manière fort originale, car selon lui la conception faisant du ça un « second monde extérieur » porte à croire que l'investissement primaire de la mère est intégré au ça :

Ne serait-on pas encore plus près de la vérité en proposant pour l'intelligence de ces rapports une image du ça qui inclurait la mère en partie investie primitivement et directement, tandis que le moi s'édifierait à partir de ses propres possibilités de satisfaction,

essentielles par leur fonction fondatrices, mais mises en question par les pulsions dont l'objet est le destinataire obligatoire (Green, 2007 (1967) : 126).

Cela conduit Green à supposer que lors de la phase de distinction entre l'enfant et sa mère, l'investissement primaire de la mère intégré au ça se transforme en « structure encadrante » :

Nous soutenons qu'il y aurait plus de cohérence à justifier cette recherche autrement. La perte du sein, contemporaine de l'appréhension de la mère comme objet total qui implique que le processus de séparation entre l'enfant et celle-ci soit accompli, donne lieu à la création d'une médiation nécessaire pour pallier les effets de son absence et son intégration à l'appareil psychique, ceci en dehors de l'action du refoulement, dont le but est différent. Cette médiation, c'est la constitution, dans le moi, du cadre maternel comme structure encadrante (Green, 2007 (1967) : 128-129).

Cette phase, où perte et présence sont en conjonction, s'effectue grâce à « l'hallucination négative de la mère », c'est-à-dire que la prise en compte de la mère comme totalité séparée ne s'opère pas sur le terrain de la perception, mais plutôt sur celui « d'une hallucination négative de cette appréhension globale » et c'est cette « hallucination négative » qui transforme l'investissement primaire de la mère en « structure encadrante » : « La mère est prise dans le cadre vide de l'hallucination négative, et devient structure encadrante pour le sujet lui-même. Le sujet s'édifie là où l'investiture de l'objet a été consacrée au lieu de son investissement » (Green, 2007 (1967) : 139). Green montre par la suite que cette « hallucination négative de la mère » met en œuvre les conditions de possibilité de la représentation :

Ces remarques me conduisent donc à insister sur la structure constituante de l'hallucination négative, ou plus exactement, sur sa fonction encadrante de la représentation. L'hallucination négative n'est pas un phénomène pathologique. Elle n'est pas l'absence de représentation comme le suggère l'absence de l'image de la mère

dans le miroir, mais représentation de l'absence de représentation. L'hallucination négative est le concept théorique qui est la précondition à toute théorie de la représentation » (Green in Jackson, 1991 : 119).

Résumons-nous. Green part d'une prise en compte du narcissisme primaire comme « état absolu », entendu au sens d'« une forme totale d'inexcitabilité », plaçant, de la sorte, la pulsion de mort au sein même du narcissisme. Sa lecture de l'œuvre freudienne met en relief l'aspect structural des pulsions. Par la suite, il détermine le narcissisme comme phénomène relevant des « investissements du moi », ce qui a pour effet de trancher en faveur de la thèse du narcissisme primaire comme structure. De plus, la relation entre le moi et le ça montre que le ça agit comme un « second monde extérieur » pour le moi. À partir de cette considération, Green en vient à déterminer l'investissement primaire de la mère comme « structure encadrante » et, plus précisément, c'est « l'hallucination négative de la mère » qui institue un cadre rendant possible la représentation. Dans ce dispositif théorique, le narcissisme primaire est une structure à partir de laquelle le moi va se constituer. Et, comme on l'a vu, cette structure découle de « l'intériorisation du cadre maternel, grâce au mécanisme de l'hallucination négative de la mère » (Urribarri, 2005 : 122). Green considère, par ailleurs, que le narcissisme s'entend comme « désir de l'un » et il va même jusqu'à dire que le narcissisme en dernière analyse est « l'effacement de la trace de l'autre dans le désir de l'un » (Green, 2007 (1967) : 141); cela culmine notamment par un désinvestissement de l'investissement : « le désir (qui à l'origine était désir de l'autre) va se transformer en désir de l'un, puis, par insuffisance de la solution réflexive, va devenir « désir du non désir » » (Jackson, 1991 : 115).

Dans son livre *Le travail du négatif*, Green développe ce qu'il entend par « désir du non désir », il propose deux nouvelles hypothèses relativement à la pulsion de vie et à la pulsion de mort. La première soutient que la pulsion de vie a une « fonction objectalisante », c'est-à-dire qu'elle est non seulement ce qui met en œuvre la « relation à l'objet », mais également ce

par quoi une « structure » peut atteindre, au sein du psychisme, une valeur d'objet. Cette « fonction objectalisante » peut même conduire à « objectaliser » l'investissement : « Ce processus d'objectalisation ne se confine pas à des transformations portant sur des formations aussi organisées que le moi, mais peut concerner des modes d'activité psychique, de telle manière qu'à la limite *c'est l'investissement lui-même qui est objectalisé* » (Green, 1993 : 118). Et c'est cette « fonction objectalisante » qui est sous-jacente au narcissisme secondaire, car elle rend possible la transformation du moi en objet pour le moi. Quant à la deuxième hypothèse, elle suppose que la pulsion de mort a une « fonction désobjectalisante ». À partir de cette hypothèse, Green articule le narcissisme au deuxième dualisme pulsionnel, et il propose le concept de narcissisme de mort ou négatif. De fait, la « fonction désobjectalisante » ne vise pas uniquement la « relation d'objet », mais également le moi ainsi que l'investissement objectalisé :

À l'opposé, la visée de la pulsion de mort est d'accomplir aussi loin que possible une fonction désobjectalisante par la déliaison. Cette qualification permet de comprendre que ce n'est pas seulement la relation à l'objet qui se trouve attaquée, mais aussi tous les substituts de celui-ci – le moi par exemple, et le fait même de l'investissement en tant qu'il a subi le processus d'objectalisation (Green, 1993 : 118).

Mais ce que propose Green, ici, c'est surtout une manière de lire Freud. On peut en effet voir en la « fonction objectalisante » non seulement, comme l'affirme Green, la visée de la pulsion de vie, mais également un concept subsumant le premier dualisme freudien. Rappelons que ce dernier rend compte des avatars de la libido d'objet et culmine à la découverte d'une libido du moi. Et l'articulation de ce concept, ainsi entendu, avec la « fonction désobjectalisante », permet de saisir la continuité théorique de l'œuvre freudienne. D'ailleurs, Green s'exprime en ces termes :

C'est à mon avis de cette manière que s'explique logiquement dans la théorie freudienne le passage de l'opposition libido d'objet-



libido narcissique à la dernière théorie des pulsions : Éros et pulsions de destruction. Ce qui m'a conduit à soutenir l'hypothèse d'un narcissisme négatif comme aspiration au niveau zéro, expression d'une fonction désobjectalisante qui ne se contenterait pas de se porter sur les objets ou leurs substituts mais sur le processus objectalisant lui-même (Green, 1993 : 119).

En résumé, Green est en somme un postfreudien fidèle à Freud, et sa conceptualisation du narcissisme le montre bien. Quant à Hartmann, en mettant l'accent sur le narcissisme en tant qu'investissement du soi, il ouvre une boîte de Pandore. Car, plutôt que de mettre en lumière le concept de narcissisme relativement au premier et au deuxième dualisme pulsionnel, le concept du soi donne lieu, trop souvent, à une extension du champ de la psychanalyse qui, en dernière instance, dilue le dispositif théorique freudien. En définitive, cela conduit à mettre l'accent sur l'intersubjectivité : « Aujourd'hui les théories d'inspiration américaine sur le self, parties de Kohut, nous ont menés vers les théories de l'intersubjectivité » (Green, 2005 : 136). Green montre, en dernière analyse, que le phénomène du narcissisme ne se réduit pas à l'acception populaire le désignant comme amour que l'individu se porte envers lui-même. Car, le concept greenien de narcissisme de mort, en plus d'articuler le deuxième dualisme pulsionnel au concept de narcissisme, montre que le narcissisme conduit en définitive à une haine envers soi-même :

En défendant l'idée d'un narcissisme de mort, je ne faisais que parachever la tendance qui, non contente de s'autosatisfaire au détriment de l'objet, allait encore plus loin dans le renoncement. Il s'agit alors, après le désir de ne se soucier que de soi, que soi-même devienne à son tour indifférent à soi. Autant se couper de tout et se laisser glisser dans l'autoanéantissement. Je crois même que l'aspiration finale du narcissisme n'est pas l'amour de soi, mais l'autodisparition de soi dans l'isolation et la rupture de tous les liens avec l'objet : n'est-ce pas ce que le mythe raconte? (Green, 2005 : 134).

Dans notre prochain chapitre nous nous proposons de dégager que l'utilisation laschienne du concept de narcissisme occulte les éléments de ruptures entre l'acception freudienne et

hartmannienne du concept de narcissisme. Cela a pour effet de rendre sa thèse parfois incohérente. Nous allons également montrer qu'il n'est pas si simple de recourir à cette notion au sein de la sociologie. Quant à Lipovetsky, nous verrons que sa thèse sur le narcissisme de l'individu postmoderne évacue l'ensemble du dispositif psychanalytique. Chez cet auteur, le phénomène du narcissisme apparaît comme un effet d'« processus de personnalisation », effet mettant en œuvre une centration sur le moi.

## CHAPITRE III

### APPLICATION DU CONCEPT DE NARCISSISME CHEZ LASCH ET LIPOVETSKY

Nous avons vu jusqu'à maintenant que le concept freudien du narcissisme résulte d'un contexte théorique précis, celui du premier dualisme pulsionnel. À partir d'une interrogation relative à l'évolution de la pulsion sexuelle, Freud évoque une première fois la notion de narcissisme comme perversion, puis comme choix d'objet homosexuel. Cela conduit l'investigation freudienne vers une prise en compte du phénomène du narcissisme comme « stade intermédiaire » entre une phase autoérotique du développement pulsionnel et une phase objectale. C'est à partir de ce moment que Freud jette les assises d'une nouvelle opposition conceptuelle, celle entre la libido du moi et la libido d'objet, le forçant, dès lors, à repenser sa première théorie des pulsions. De fait, la prise en compte du phénomène du narcissisme en tant que libido du moi ainsi que l'observation clinique de la « compulsion de répétition » amène Freud à supposer l'existence d'une pulsion de mort, qu'il oppose à la pulsion de vie. C'est cette nouvelle opposition conceptuelle qui donne naissance au deuxième dualisme pulsionnel. De plus, au même moment, Freud découvre qu'une partie du moi est inconsciente, ce qui le conduit vers la formulation d'une nouvelle topique. La structure psychique est ensuite pensée en termes d'instances psychiques, et on voit apparaître, au sein du dispositif freudien, le concept du ça, du moi et du surmoi.

La conceptualisation du deuxième dualisme pulsionnel et de la deuxième topique donne lieu à un réaménagement du concept de narcissisme. De fait, on a vu que le premier dualisme pulsionnel détermine le narcissisme comme l'expression d'une libido du moi, d'où émane un investissement originaire du moi qualifié par Freud de narcissisme primaire, tandis que le

narcissisme secondaire évoque un retour de la libido d'objet sur le moi. Or, dans le cadre du deuxième dualisme pulsionnel, le narcissisme secondaire s'entend comme « narcissisme du moi », tandis que le narcissisme primaire désigne une phase antérieure à la formation du moi. Par la suite, nous avons vu que Freud évoque le concept de narcissisme dans le cadre d'une analyse de la foule. Finalement, le texte *Malaise dans la civilisation* amène Freud à préciser ce qu'il entend par narcissisme primaire. Celui-ci désigne désormais soit une phase d'indifférenciation entre le nourrisson et son environnement, antérieur à la constitution du moi, soit une structure. Nous avons terminé ce chapitre en montrant une interprétation possible du mouvement freudien ceinturant la problématique du narcissisme.

Le concept de narcissisme se trouve, par ailleurs, réaménagé par certains postfreudiens. Nous avons vu que Hartmann en propose une nouvelle acception, le considérant sous l'angle d'un investissement du soi, plutôt que du moi. À partir de cette nouvelle définition, Kernberg distingue un narcissisme normal et un narcissisme pathologique. Le premier se détermine par un équilibre entre les diverses représentations de soi. Quant au narcissisme pathologique, il met en œuvre une absence de relation à l'objet, car le soi du sujet narcissique n'est en relation qu'avec lui-même. Cette nouvelle acception du narcissisme comme investissement du soi plutôt que du moi va, en quelque sorte, être décentrée par Kohut. Ce dernier met, en effet, l'accent sur la « qualité » de l'investissement libidinal, plutôt que du lieu. Et on a vu que cela donne naissance à un concept du narcissisme qui n'exclut pas la relation à l'autre. De plus, le narcissisme chez cet auteur est évolutif et, à l'instar du développement de la pulsion sexuelle chez Freud, la pathologie narcissique est le fruit d'une fixation à un stade de son développement. Le narcissisme constitue, en ce sens, un pôle de développement psychique qui, en dernière instance, s'intègre à la structure psychique. Dans ce contexte théorique, la pathologie narcissique montre une fixation au « soi grandiose » ou au « self objet ». De plus, la pathologie narcissique est ici entendue au sens d'un défaut de structure, car le pôle narcissique du développement psychique ne s'est pas intégré à la structure psychique d'instance, ce qui produit un défaut de structure. Finalement, nous avons vu que Green

articule le concept de narcissisme au deuxième dualisme pulsionnel. Cela donne lieu à la prise en compte de la pulsion de mort au sein du narcissisme. De plus, il prend parti en faveur de la thèse faisant du narcissisme primaire une structure. Et l'originalité de sa pensée culmine en la proposition de l'hallucination négative de la mère et, plus précisément, la pathologie narcissique constitue « le défaut de cette hallucination négative de l'objet primaire ».

Nous nous proposons dès à présent de montrer qu'il n'est pas si simple d'introduire le concept de narcissisme au sein de la sociologie. L'étude de la thèse laschienne sur le narcissisme de l'individu contemporain vise l'objectif de faire ressortir les embûches théoriques auxquelles s'expose le sociologue tenté par ce concept.

### 3.1 Problèmes d'applications du concept de narcissisme chez Lasch

La thèse sur le narcissisme de Christopher Lasch adopte d'abord une perspective historique dans le dessein d'inscrire une différence entre les individus des siècles passés et ceux d'aujourd'hui. Cela constitue, en réalité, un point de vue visant à construire une thèse secondaire stipulant que contrairement aux individus des siècles passés, l'« Américain contemporain » est désormais un individu narcissique. Une fois cela établi, Lasch construit sa thèse sur le narcissisme en soutenant, d'une part, que la société bureaucratique et thérapeutique met en œuvre chez l'individu une « réponse psychique » précise, celle du narcissisme et en soutenant, d'autre part, que contrairement aux thèses faisant du narcissisme l'expression d'une centration sur la vie privée au détriment de la vie publique, le narcissisme actuel traduit un « effondrement de la personnalité ». On voit donc que le concept de narcissisme est le pivot de ces thèses. La question qui s'impose, dès lors, est la suivante : le concept de narcissisme, tel que Lasch le construit, supporte-t-il suffisamment sa thèse principale et sa thèse secondaire? Notre hypothèse soutient que la conceptualisation

laschienne du phénomène du narcissisme rend sa thèse principale, comme sa thèse secondaire, insoutenable. Notre tâche consistera donc à faire la lumière sur la construction théorique du concept de narcissisme chez Lasch et à montrer l'insuffisance théorique quant à la justification des deux thèses susmentionnées.

### 3.1.1 La thèse secondaire de la culture du narcissisme : l'individu narcissique par opposition à l'individu religieux

Lasch commence son livre en dressant un portrait assez sombre du XX<sup>e</sup> siècle : l'« Américain contemporain » est désenchanté, c'est-à-dire que la perspective de transformation sociale par son action politique se trouve éradiquée de sa réalité personnelle. S'ensuit la mise en œuvre d'une « stratégie de survie », où l'individu se replie sur lui-même et ne vise que sa propre survie personnelle. Lasch détermine ce repli sur soi d'abord comme une réponse à la menace nucléaire ainsi qu'à la détérioration de l'environnement, ensuite comme une adaptation aux impératifs de la bureaucratie. À partir de ce constat, Lasch élabore sa notion d'« Américain contemporain » en énumérant ses diverses activités, et les désigne comme l'expression de deux valeurs dominantes, celle de l'« authenticité » et celle de la « prise de conscience ». Selon Lasch, ces valeurs expriment un désintérêt à l'égard de la politique ainsi qu'à l'égard de la tradition :

Les Américains se sont repliés vers des préoccupations purement personnelles. N'ayant pas l'espoir d'améliorer leur vie de manière significative, les gens se sont convaincus que ce qui comptait, c'était d'améliorer leur psychisme : sentir et vivre pleinement leurs émotions, se nourrir convenablement, prendre des leçons de ballet ou de danse du ventre, s'immerger dans la sagesse de l'orient, faire de la marche ou de la course à pied, apprendre à établir des rapports authentiques avec autrui, surmonter « la peur du plaisir ». Sans danger en tant que telles, ces activités, promues au rang de plans d'action et enrubannées dans la rhétorique de

« l'authenticité » et de la « prise de conscience » traduisent un éloignement de la politique et une répudiation du passé récent (Lasch, 1979 : 31).

Cela l'amène à affirmer que l'« Américain contemporain » délaisse la filiation générationnelle au profit de sa propre personne, au profit d'un ici et d'un maintenant : « Vivre dans l'instant est la passion dominante – vivre pour soi-même, et non pour ses ancêtres ou la postérité. Nous sommes en train de perdre le sens d'appartenir à une succession de générations qui, nées dans le passé, s'étendent vers le futur. C'est le déclin du sens du temps historique – et en particulier l'érosion de tout intérêt sérieux pour la postérité » (Lasch, 1979 : 31). D'autre part, ces nouvelles valeurs – « l'authenticité » et la « prise de conscience » – ne sont pas le signe d'un retour du religieux, car le religieux, selon Lasch, traduit une valeur d'équité et de « continuité historique » :

De telles traditions, que l'on trouve associées à une résistance nationale à l'envahisseur étranger, se sont développées à plusieurs reprises et sous diverses formes, y compris la vision chrétienne du jugement dernier. Leur contenu égalitaire et pseudo-historique donne à penser que les religions du passé, même les plus détachées de ce monde, exprimaient un espoir de justice sociale et un sens de la continuité avec les générations antérieures. Or, l'absence de ces valeurs caractérise la mentalité de survie des années 1970 (Lasch 1979 : 33).

On voit donc que Lasch inscrit cette première appréhension des notions d'« individu religieux » et d'« Américain contemporain » dans un contexte théorique relevant de la sociologie fonctionnaliste, c'est-à-dire d'une sociologie qui s'occupe à faire la lumière sur les valeurs dominantes et des actions sociales qui en émergent. Mais, dans la section suivante, Lasch aborde un nouveau thème relativement au monde social du XX<sup>e</sup> siècle, celui d'une « atmosphère thérapeutique » que manifeste ce siècle. Cette section vise à rendre compte des différences existantes entre l'« individu religieux » et l'« Américain contemporain ». Or, le problème que nous y voyons se réfère au fait que Lasch construit désormais sa notion

d'« Américain contemporain » à partir d'un cadre théorique se rapportant à la psychanalyse et qu'il n'applique pas ce changement d'angle à sa notion d'« individu religieux », qu'il continue pourtant de lui opposer. De fait, selon lui, le XX<sup>e</sup> siècle met en œuvre une ambiance à caractère thérapeutique :

L'atmosphère actuelle n'est pas religieuse mais thérapeutique. Ce que les gens cherchent avec ardeur aujourd'hui, ce n'est pas le salut personnel, encore moins le retour à l'âge d'or antérieur, mais la santé, la sécurité psychique, l'impression, l'illusion momentanée d'un bien-être personnel. Même le radicalisme des années 1960 a été utilisé, non comme une religion de remplacement mais comme une forme de thérapie par un grand nombre de ceux qui l'ont embrassé, pour des raisons plutôt personnelles que politiques. Une politique « radicale » donnait but et signification à des existences vides (Lasch, 1979 : 33-34).

Ce n'est plus, ici, l'action de l'Américain mue par une valeur précise, mais les motivations psychiques qui déterminent sa définition de l'« Américain contemporain ». Ce qu'il met en relief, comme on le voit dans la dernière citation, ce sont les motivations psychiques sous-jacentes à l'action politique. On verra ultérieurement que ce changement d'angle s'applique uniquement à sa notion d'« Américain contemporain ». Lasch poursuit la construction théorique de cette opposition entre l'« individu religieux » non narcissique et l'« Américain contemporain » narcissique et l'enchevêtre à sa conception du monde thérapeutique, en fournissant l'exemple d'une militante gauchiste pour qui l'action politique relève plus d'une quête personnelle que d'un but strictement politique. Et sur ce point règne une certaine confusion, car, d'une part, il met l'accent sur la différence du discours existant entre l'« individu religieux » et l'« Américain contemporain », ce qui, somme toute, situe sa comparaison à partir d'un même point de vue et, d'autre part, cette différence de discours vise à montrer uniquement les motivations psychiques de l'individu contemporain. Jamais, en effet, il ne se pose de question sur les motivations psychiques de l'« individu religieux » qu'il oppose pourtant à l'« Américain contemporain » :



Dans ses souvenirs sur les Weathermen, Susan Stern écrit son attirance à leur égard en termes qui doivent plus à la psychiatrie et à la médecine qu'à la religion. Lorsqu'elle tente d'évoquer son état d'esprit à la convention nationale du parti démocrate, lors des manifestations de 1968, elle parle de son état de santé : « Je me sentais bien. Je pouvais sentir mon corps, souple, fort et mince, prêt à courir pendant des kilomètres, et se mouvoir sous moi, mes jambes sûres et rapides ». Quelques pages plus loin, elle écrit : « je me sentais réelle ». Elle explique à plusieurs reprises que de s'associer à des personnes importantes lui donnait un sentiment d'importance. « Je sentais que je faisais partie d'un vaste réseau de gens énergiques, excitants et brillants. » Quand les chefs qu'elle idéalisait la décevaient, ce qui ne manquait pas de se produire, elle cherchait de nouveaux héros, espérant se réchauffer au contact de leur « brillance » et surmonter son sentiment d'insignifiance. En leur présence, elle se sentait parfois « forte et solide », mais lorsqu'elle était de nouveau désenchantée, elle trouvait repoussante « l'arrogance » de ceux qu'elle avait admirés précédemment, ainsi que « leur mépris envers tous ceux qui les entouraient » (Lasch, 1979 : 34).

Le discours que tient Susan Stern sur son implication politique est certes thérapeutique, mais l'état d'âme qu'elle décrit se réfère également au lien qu'elle entretient avec un groupe : « Lorsqu'elle tente d'évoquer son état d'esprit à la convention nationale du parti démocrate, lors des manifestations de 1968 [...] « Je sentais que je faisais partie d'un vaste réseau de gens énergiques, excitants et brillants » (Lasch, 1979 : 34). Et Lasch interprète ce lien comme une quête d'idéalisation de personnages rassurants qui apporte une confirmation identitaire : « Quand les chefs qu'elle idéalisait la décevaient, ce qui ne manquait pas de se produire, elle cherchait de nouveaux héros, espérant se réchauffer au contact de leur « brillance » et surmonter son sentiment d'insignifiance. En leur présence, elle se sentait parfois « forte et solide » » (Lasch, 1979 : 34). Or, nous pensons qu'appliquer la même grille d'analyse à l'« individu religieux », c'est-à-dire partir de ses motivations psychiques, et les analyser relativement à un contexte groupal, révèle également une inclination narcissique, rendant ainsi l'opposition laschienne insoutenable. Mais, avant d'entrer dans le vif du sujet, il nous apparaît essentiel de faire la lumière sur la distinction laschienne entre l'« individu religieux » et l'« Américain contemporain » que représente Susan Stern. Il considère qu'elle

manifeste une vulnérabilité identitaire propre au narcissisme qui la différencie de l'« individu religieux » plus enclin à « noyer » « son identité » « dans une grande cause » :

Le fait que Susan Stern se préoccupait de sa santé mentale et dépendait des autres pour définir son identité, la distingue d'un individu religieux qui se tournerait vers la politique en quête d'un salut séculier. Elle avait besoin d'établir son identité et non de noyer celle-ci dans une grande cause. C'est également par la fragilité de son identité que Narcisse se distingue d'un type plus ancien d'individualiste américain (Lasch, 1979 : 35).

Ce que fait ici Lasch entraîne une certaine confusion : d'une part, il analyse les motivations qui amènent l'« individu religieux » ainsi que Susan Stern à l'action politique, et cela porte à croire que son cadre théorique relatif à la psychanalyse s'applique désormais autant à l'« individu religieux » qu'à l'« Américain contemporain » que représente Susan Stern; d'autre part, lorsqu'il mentionne que Susan Stern cherche par son action politique à « établir son identité », tandis que l'« individu religieux » viserait « de noyer celle-ci dans une grande cause », il n'explique jamais ce que cela signifie, car son cadre d'analyse relativement à l'« individu religieux » se restreint à l'analyse de ses valeurs. Et nous allons voir qu'analyser les motivations psychiques de l'« individu religieux » manifeste également une motivation psychique d'ordre narcissique. Nous soutenons donc qu'analyser les motivations psychiques de l'« individu religieux » comme celles de l'« Américain contemporain » dans un contexte groupal à partir, d'une part, de la thèse freudienne sur la psychologie des foules et, d'autre part, à partir du tournant freudien de 1920 encadrant la problématique du narcissisme avec celle des multiples transformations que le moi subit, montre des aspects du narcissisme s'appliquant autant à l'« individu religieux » qu'à l'« Américain contemporain ». Par conséquent, l'analyse de l'« individu religieux » s'étayant non pas sur des valeurs, mais plutôt sur ces motivations psychiques, montre que l'opposition laschienne entre l'« individu religieux » non narcissique et l'« Américain contemporain » narcissique est non valable.

Nous avons vu que Freud analyse la foule à partir de sa théorie de la libido, qu'il met en lumière une structure libidinale bidirectionnelle, c'est-à-dire une structure allant des individus vers le chef et une autre se nouant entre les individus. Nous avons également vu que Freud considère que la mécanique interne de la foule consiste à remplacer l'idéal du moi par un idéal de foule, ce qui lie les individus par une identification : « Une telle foule primaire est une somme d'individus, qui ont mis un seul et même objet à la place de leur idéal du moi et se sont en conséquence, dans leur moi, identifiés les uns aux autres » (Freud, 1921 : 181). Qu'est-ce à dire? Freud précise et soutient que l'objet qui remplace l'idéal du moi consiste en un idéal de foule et, qu'en dernière instance, celui-ci se rapporte au « père originaire ». Or, cette modalité identificatoire s'actualisant par le remplacement de l'idéal du moi par un idéal de foule suppose un processus d'idéalisation. De plus, l'idéal du moi tire son origine du narcissisme de la première enfance et, plus précisément, il est le « substitut du narcissisme perdu »; la perfection originairement attribuée au moi s'est transformée en un idéal que le moi cherche à atteindre. On peut, par conséquent, en conclure que le processus d'idéalisation que met en œuvre l'idéal de la foule traduit une quête narcissique, c'est-à-dire que, par là, l'individu vise en dernière instance à restaurer son propre narcissisme. Or, lorsque Lasch affirme que l'action politique de l'« individu religieux » consiste à annihiler son identité « dans une grande cause », il oublie que cette « grande cause » s'exprime habituellement au sein d'une foule et, comme on l'a vu, le remplacement de l'idéal du moi par un idéal de foule traduit, en définitive, une attraction libidinale de type narcissique. À la lumière de cette considération, on peut, sans équivoque, affirmer que la manière dont Lasch construit sa notion d'« Américain contemporain » narcissique par opposition à l'« individu religieux » non narcissique est insoutenable.

### 3.1.2 L'« Américain contemporain » et l'« Adam américain »

Lasch poursuit la construction de sa thèse secondaire sur le narcissisme de l'« Américain contemporain » en l'opposant cette fois-ci à l'« Adam américain » (désignant une idéalisation de la figure première de l'américain du nouveau monde). Ce dernier, quoique ressemblant sous certains aspects à l'« Américain contemporain », s'en distingue néanmoins. D'une part, subsiste un lien générationnel, un sens de l'histoire, car l'« Adam américain » vise une « accumulation de capital » que Lasch interprète comme la subordination de « l'intérêt personnel » à la postérité. D'autre part, le report de la satisfaction est omniprésent, c'est-à-dire que l'« Adam américain » parvient à contrôler ses pulsions : « À force de travail compulsif et de répression sexuelle implacable, les Américains du XIX<sup>e</sup> siècle parvinrent à remporter une victoire fragile sur le ça » (Lasch, 1979 : 37). Contrairement à cela, l'« Américain contemporain » est, selon Lasch, vulnérable du point de vue de son identité, ce qui le rend dépendant de la perception des autres.

La construction de cette nouvelle opposition produit une certaine incohérence relativement à la problématique du narcissisme. D'abord, Lasch reprend le discours des commentateurs du XIX<sup>e</sup> siècle décrivant l'« Adam américain » à partir d'un « moi impérial » et indique que la similitude entre l'« Adam américain » et l'« Américain contemporain » n'est qu'apparente : « Par son égocentrisme et ses illusions de grandeur, le Narcisse contemporain ressemble superficiellement à ce « moi impérial », si souvent célébré dans la littérature américaine du XIX<sup>e</sup> siècle » (Lasch, 1979 : 35); ensuite, il détermine ce « moi impérial » comme relevant du narcissisme primaire : « Dans une société qui exige que l'on se soumette à certaines règles dans les rapports sociaux, mais qui refuse d'ancrer ces règles dans un code de conduite morale, l'individu doit lutter pour maintenir son équilibre psychique; cela favorise une forme de concentration sur soi qui ressemble peu au narcissisme primaire du moi impérial » (Lasch, 1979 : 40). Un peu plus loin, il précise ce qu'il entend par « moi

impérial » : « Le moi impérial, dévoreur d'expériences et maniaque de lui-même, régresse vers un autre moi vide, infantile, narcissique, grandiose » (Lasch, 1979 : 40). Or, le fait d'être « maniaque » de soi-même suppose un individu se prenant lui-même comme objet d'amour, désignant ainsi non pas un narcissisme primaire, mais un narcissisme secondaire. Nous avons d'ailleurs vu que le concept de narcissisme primaire s'interprète, au sein du corpus freudien, comme un état (état se caractérisant par « une indistinction entre le monde intérieur et le monde extérieur ») ou comme une structure (d'où émanent, selon Green, les « investissements primaire du moi »), ce qui, somme toute, ne correspond guère au fait d'être « maniaque » de soi-même. Cela rend sa définition de l'« Adam américain » incohérente du point de vue de la théorisation freudienne du narcissisme et même de la psychanalyse en général. De plus, d'après Lasch, « le moi impérial [...] régresse vers un autre moi vide, infantile, narcissique, grandiose ». D'une part, cette affirmation suppose qu'il existe plusieurs moi dont un qui soit vide, ce qui est impossible du point de vue de la théorie freudienne, car le moi est fait d'identifications multiples; d'autre part, cette affirmation montre la référence théorique de Lasch, car, lorsqu'il affirme que le moi « régresse » vers un moi « grandiose », cela fait penser soit au concept kernbergien, soit au concept kohutien du soi grandiose. Malheureusement, il ne précise pas sa pensée et utilise le qualificatif de « grandiose » à titre d'adjectif plutôt que de concept, et cela a pour effet d'obscurcir la construction de sa thèse sur le narcissisme de l'« Américain contemporain ».

### 3.1.3 La thèse principale de La culture du narcissisme : le narcissisme comme « réponse psychique » à la société bureaucratique et thérapeutique.

Nous avons vu que Lasch part d'une opposition entre l'« individu religieux » non narcissique et l'« Américain contemporain » narcissique. Cette première opposition vise, en premier lieu, à montrer que l'individu du XX<sup>e</sup> siècle a rompu avec la tradition; en second

lieu, elle vise à rendre compte d'une différence psychique entre l'« individu religieux » et l'« Américain contemporain ». Nous avons vu que, du point de vue de la théorisation freudienne, cette opposition tient mal la route, car Lasch ne tient pas compte des motivations psychiques de l'« individu religieux », motivations susceptibles de montrer qu'existent également certaines inclinations narcissiques chez l'homme religieux. Par la suite, Lasch opère une nouvelle opposition, celle faisant de l'« Adam américain » un individualiste pourvu d'un « moi impérial » désignant un narcissisme primaire qui se distingue du narcissisme de l'« Américain contemporain », plus enclin à la vulnérabilité identitaire. Ces deux oppositions jouent un rôle précis au sein de la thèse laschienne sur le narcissisme, car elles servent à inscrire une différence entre l'« Américain contemporain » et les individus des siècles passés, à partir de laquelle Lasch construit sa thèse principale. En effet, car il soutient par la suite que le système bureaucratique dépossède, d'une part, l'individu du pouvoir de « conduire » sa vie et que, d'autre part, ce système « transforme les doléances collectives en problèmes personnels relevant de l'intervention thérapeutique » (Lasch, 197 : 41-42), ce qui, dès lors, engendre une ambiance thérapeutique au sein de la réalité sociale. Le narcissisme constitue, selon Lasch, l'aspect psychologique de la servitude qu'entraîne la société bureaucratique :

L'atrophie des anciennes traditions d'autonomie a érodé notre compétence à conduire les affaires de notre vie quotidienne dans un grand nombre de circonstances, et nous a rendus dépendants de l'État, de la grande entreprise et autres bureaucraties. Le narcissisme représente la dimension psychologique de cette dépendance. Malgré ses illusions sporadiques d'omnipotence, Narcisse a besoin des autres pour s'estimer lui-même; il ne peut vivre sans un public qui l'admire. Son émancipation apparente des liens familiaux et des contraintes institutionnelles ne lui apporte pas, pour autant, la liberté d'être autonome et de se complaire dans son individualité. Elle contribue, au contraire, à l'insécurité qu'il ne peut maîtriser qu'en voyant son « moi grandiose » reflété dans l'attention que lui porte autrui, ou en s'attachant à ceux qui irradient la célébrité, la puissance et le charisme. Pour Narcisse le monde est un miroir; pour l'individualisme farouche d'antan, c'était un lieu

sauvage et vide qu'il pouvait façonner par la volonté (Lasch, 1979 : 37).

Le problème avec cette thèse réside dans le fait que Lasch construit sa conception du narcissisme à partir de bribes conceptuelles qu'il prend ici et là, sans se soucier de la genèse même du concept de narcissisme, de sa généalogie en somme. C'est là, pensons-nous, le plus grand défaut de sa thèse sur le narcissisme de l'« Américain contemporain ». De fait, il présente le concept de narcissisme comme s'il existait une cohérence interne entre l'acception freudienne et l'acception postfreudienne provenant de l'« ego-psychology » ou de la « self psychology ». Pourtant, nous avons vu qu'il n'en est rien, que la réforme opérée par Hartmann transforme considérablement non seulement le concept de narcissisme, mais également la théorie freudienne dans son ensemble, notamment en ce qui concerne; l'abandon du deuxième dualisme pulsionnel et la réforme de la seconde topique. Et nous avons vu que les postfreudiens s'inspirant de Hartmann, tels que Kohut et Kernberg – que Lasch cite abondamment – modifient à leur tour la thèse hartmannienne sur le narcissisme. Or Lasch passe sous silence les éléments de rupture donnant une coloration particulière au concept de narcissisme chez les postfreudiens susnommés, ce qui, dès lors, conduit à des glissements conceptuels faisant en sorte qu'un lecteur averti ne sait plus vraiment de quoi il est question. Par exemple, Lasch présente sa thèse sur le narcissisme en l'opposant à celle de Fromm. Il remarque que Fromm dépouille le concept de narcissisme de sa portée clinique; sous la plume de ce dernier, il apparaît comme une « métaphore de la condition humaine ». Ce qui, aux dires de Lasch, contribue à masquer la valeur sociale de ce concept. Or, l'argumentation qu'il utilise afin de justifier cette critique de Fromm réduit la complexité même de la pensée freudienne. De fait, il interprète le tournant de 1920 de manière fort réductrice : selon lui, Freud délaisse l'opposition entre « instinct et conscience » au profit de la deuxième topique, notamment en ce qui a trait à la dimension inconsciente du moi et du surmoi. Il conclut en interprétant cet aspect du tournant de 1920 comme mettant en œuvre le lien entre les « relations d'objets » et le narcissisme :

Cette théorie obligea Freud à abandonner la simple dichotomie entre instinct et conscience, à reconnaître les composantes inconscientes du moi et du surmoi, l'importance des pulsions non sexuelles (agression ou instinct de mort), et des alliances entre surmoi et ça, entre surmoi et agression. Dès lors, ces découvertes permirent de comprendre le rôle des relations d'objets dans le développement du narcissisme : ce dernier se révélant essentiellement une défense contre les pulsions agressives plutôt qu'un amour de soi (Lasch, 1979 : 63).

Ce raisonnement non seulement simplifie toute la subtilité freudienne du tournant de 1920, mais également sous-entend que les thèses postfreudiennes faisant du narcissisme une « défense contre les pulsions agressives » sont la conséquence même de l'avancée freudienne. Selon nous, l'avancée freudienne après 1920 met en lumière non pas un renoncement de la « dichotomie entre instinct et conscience », mais plutôt une extension du concept d'inconscient, ce qui, dès lors, force Freud à réaménager son appareillage conceptuel<sup>1</sup>. Soulignons par ailleurs que le terme d'instinct chez Freud ne désigne pas la pulsion, car il le détermine en opposition avec la pulsion. Ainsi, lorsque Lasch évoque la « dichotomie entre instinct et conscience », il commet une erreur théorique, car l'opposition qu'il pointe concerne celle entre pulsion et conscience et, aux dires de Laplanche et de Pontalis, l'utilisation du terme « instinct » inscrit trop souvent une méprise théorique :

On voit que Freud emploie deux termes qu'on peut opposer nettement, même s'il n'a pas fait jouer un rôle explicite à cette opposition dans sa théorie. Dans la littérature psychanalytique, l'opposition ne s'est pas toujours maintenue, bien au contraire. Le choix du terme d'instinct comme équivalent anglais et français de *Trieb* n'est pas seulement une inexactitude de traduction; il risque d'introduire une confusion entre la théorie freudienne des pulsions et les conceptions psychologiques de l'instinct animal, et d'estomper l'originalité de la conception freudienne, notamment la thèse du caractère relativement indéterminé de la poussée motivante, les notions de contingence de l'objet et de la variabilité des buts (Laplanche et Pontalis, 1967 : 203).



On voit donc que le manque de précision dont fait preuve Lasch montre une certaine incompréhension de la complexité propre à la pensée freudienne. Revenons maintenant aux particularités qu'entraîne le tournant de 1920. Nous avons vu que la conceptualisation freudienne du deuxième dualisme met en œuvre un élargissement du concept de pulsions sexuelles, qui incluent désormais les pulsions du moi s'opposant aux pulsions de mort nouvellement découvertes (*voir* pp. 30-31). Et l'aspect destructeur que met en œuvre le phénomène du narcissisme est à saisir relativement au processus propre aux pulsions de vie et de mort, c'est-à-dire celui de liaison et de déliaison. De fait, lorsque Freud découvre les pulsions de vie et de mort, il découvre en un même temps qu'Éros est une force qui opère des liaisons toujours plus grandes, et ce, en inhibant en son sein les pulsions de mort. Dans ce contexte théorique, la pulsion de mort est une pulsion qui délie ce qui est lié. Freud découvre simultanément que la « libido narcissique » constitue une « énergie déplaçable » susceptible d'entraver le processus de liaison que met en œuvre Éros, et c'est en ce sens que la « libido narcissique » apparaît comme une force destructrice, car elle porte en son sein un investissement d'objet déssexualisé dont l'identification en constitue le cœur (*voir* p. 35). Or, lorsque Lasch évoque le phénomène du narcissisme comme « se révélant essentiellement une défense contre les pulsions agressives plutôt qu'un amour de soi », il occulte non seulement toute la dialectique énergétique que met en relief le deuxième dualisme, mais également la problématique de l'identification.

De plus, Lasch poursuit la construction de son appareillage théorique servant à mettre en forme le concept de narcissisme en indiquant que le phénomène du narcissisme va au-delà de la simple « métaphore de la condition humaine », car il est l'expression d'une « formation psychique dans laquelle « l'amour rejeté se retourne contre le moi sous forme de haine » ». Or, nous venons de voir que chez Freud le pôle destructeur sous-jacent à la problématique du narcissisme ne résulte pas d'une réaction à l'égard d'un « amour rejeté », car l'enjeu psychique est celui d'une identification qui se substitue à un « investissement objectal ». Cela a pour effet de mettre en œuvre un processus coopératif entre la pulsion de mort et la libido

narcissique. En mettant l'accent sur la répudiation de l'amour qui se transforme en haine, Lasch confond, comme l'affirme Narot, une vue descriptive avec une vue conceptuelle :

C'est que le narcissisme est un concept, non une réalité, comme le rappelle Green, ce qui veut dire qu'il est vain de rechercher une totalité (au sens kantien de l'unité d'une pluralité) qui lui correspondrait dans l'empirie. Cette confusion du plan conceptuel avec le plan descriptif est justement la principale maladresse qui sous-tend l'usage que Lasch ou Lipovetsky font du « narcissisme » (Narot, 1990a :181).

Lasch évoque, par ailleurs, l'article de Freud *Pour introduire au narcissisme* en précisant que celui-ci ouvre la voie à une appréhension novatrice du phénomène. Cela porte à croire que ce nouveau courant qu'il mentionne est en continuité avec la thèse que Freud développe dans cet article. Précisons qu'il se situe, théoriquement parlant, au sein de la phase transitoire entre le premier dualisme pulsionnel et le second dualisme, car, rappelons-le, Freud met en lumière dans cet article une nouvelle opposition entre la libido du moi et la libido d'objet, ce qui, dès lors, remanie partiellement l'opposition entre les pulsions sexuelles et les pulsions du moi (*voir* sect. 1.3.4). Lasch ne prend pas le temps d'indiquer ce contexte théorique et s'empresse d'affirmer que cette « nouvelle théorie du narcissisme », s'édifiant à partir des découvertes relatives à cet article, met l'accent sur le narcissisme secondaire, entendu au sens d'une intégration « d'images objectales grandioses » visant à protéger « contre l'anxiété et la culpabilité ». Il est clair qu'ici Lasch pointe Klein (l'aspect défensif d'un « état narcissique ») et Kernberg (la notion de grandiose). Mais ce dernier, comme on l'a vu, s'attarde à distinguer le narcissisme normal du pathologique, et il n'est nullement question de narcissisme secondaire au sens freudien du terme. De plus, Kernberg reprend la conception hartmannienne, où le narcissisme se définit comme investissement du soi et non pas du moi. Pour cet auteur, le soi est une structure qui comporte une part de libido et une part d'agression. C'est à partir de cette nouvelle terminologie qu'il construit sa thèse sur le narcissisme (*voir* p. 55). Néanmoins, cette forte différence entre la conception freudienne et

la conception kernbergienne du narcissisme ne semble pas suffisante à Lasch, car il n'en informe point le lecteur :

Une nouvelle théorie du narcissisme s'est développée, sur la base de l'essai bien connu de Freud concernant le sujet (qui traite le phénomène – l'investissement libidinal du moi – comme une précondition nécessaire à l'amour objectal). Elle est consacrée non au narcissisme primaire, mais au narcissisme secondaire ou pathologique : l'incorporation d'images objectales grandioses comme défense contre l'anxiété et la culpabilité » (Lasch, 1979 : 67).

On voit donc que non seulement Lasch éradique les points de rupture entre la théorie freudienne et la théorie postfreudienne appartenant à la lignée de l'« ego psychology », mais qu'il occulte également l'armature théorique des auteurs auxquels il se réfère. Ce qui, somme toute, conduit à des glissements conceptuels exacerbant, quant à nous, les faiblesses de sa conceptualisation du phénomène du narcissisme.

Par la suite, Lasch explique l'importance de distinguer le narcissisme primaire du narcissisme secondaire. Selon lui, le narcissisme primaire se réduit au stade fusionnel. Or, on a vu que le concept de narcissisme primaire est en lui-même problématique dans la mesure où il est le siège d'une controverse donnant lieu à des thèses fort diverses. Il nous semble qu'une bonne définition de ce concept doit comporter une justification théorique insistant sur les raisons qui font qu'on le détermine soit comme état, soit comme structure. De plus, on a vu que le concept de narcissisme primaire en tant qu'état, en plus de représenter une réponse psychique au désaide infantile, met en lumière le rôle de l'identification. Encore une fois, Lasch s'avère silencieux concernant l'intrication entre la problématique du narcissisme et celle de l'identification :

Les deux types de narcissisme brouillent les frontières entre le moi et le monde des objets, mais il existe une importante différence entre eux. L'enfant nouveau-né – Narcisse primaire – ne perçoit pas encore sa mère comme possédant une existence séparée de la sienne,

et il confond sa sujétion à sa mère, qui satisfait ses besoins aussitôt qu'ils surgissent, avec sa propre omnipotence (Lasch, 1979 : 67).

Il poursuit sa distinction entre narcissisme primaire et narcissisme secondaire en indiquant que ce dernier met en branle une mécanique visant à protéger contre les affres des relations d'objets et, plus spécifiquement, contre la déception qu'entraîne parfois l'amour : « Pour sa part, le narcissisme secondaire « tente d'annuler la souffrance de l'amour (objectal) déçu et de nier la rage de l'enfant contre ceux qui ne répondent pas immédiatement à ses exigences» » (Lasch, 19 : 68). Qu'est-ce à dire? Cette conception du narcissisme secondaire sous-entend qu'il constitue une défense contre l'agressivité que ressent l'enfant contre ses parents qui parfois le déçoivent. Cette conception du narcissisme secondaire escamote une partie importante de l'avancée freudienne, car, comme le montre Green, les pulsions sont chez Freud une structure, c'est-à-dire un « déjà structuré » pour l'appareil psychique, mettant en relief un « fonctionnement agoniste et antagoniste »; on ne peut alors, selon nous, réduire le narcissisme secondaire à une défense contre l'agressivité. Même si la pulsion de mort est au cœur du narcissisme secondaire comme du narcissisme primaire d'ailleurs, occulter le « fonctionnement agoniste et antagoniste » des pulsions revient à éluder le fait que le narcissisme secondaire comporte une « libido du moi » et que c'est la déssexualisation de cette libido obtenue par identification qui introduit la pulsion de mort au sein du narcissisme. C'est, d'une certaine manière, ce que montre Green lorsqu'il affirme que la pulsion de vie a une « fonction objectalisante », transformant notamment le moi en objet pour le moi, tandis que la pulsion de mort a une « fonction désobjectalisante », produisant un effet sur la relation d'objet, sur le moi ainsi que sur le processus d'investissement (*voir p. 75*). Cette posture théorique, en plus de rendre compte du jeu pulsionnel entre les pulsions de vie et les pulsions de mort qui influe sur le narcissisme, montre la complexité de la conceptualisation freudienne du phénomène du narcissisme. Lorsque Lasch affirme que « le narcissisme secondaire tente d'annuler la souffrance de l'amour (objectal) déçu et de nier la rage de l'enfant contre ceux qui ne répondent pas immédiatement à ses exigences », il adopte une position théorique mettant l'accent non pas sur le concept de narcissisme secondaire,

mais sur l'acception kleinienne d'« état narcissique », ce qui, en réalité, est fort différent. De plus, il enchevêtre la thèse kleinienne d'« état narcissique » à celle des postfreudiens de la lignée hartmannienne contribuant, de la sorte, à obscurcir sa propre conceptualisation du phénomène du narcissisme.

Néanmoins, dans le paragraphe suivant, Lasch donne quelques indications relativement à sa posture théorique. Il mentionne que les nouvelles recherches portant sur le phénomène du narcissisme s'attardent désormais à faire la lumière sur le phénomène du narcissisme secondaire plutôt que du narcissisme primaire. Nous avons vu que le tournant complexifie considérablement le concept de narcissisme primaire, que ce dernier génère une importante controverse : certains soutiennent qu'il désigne un état anobjectif, d'autres affirment qu'il désigne une structure. Rappelons-le, cette controverse relativement au concept de narcissisme primaire donne lieu à une vaste littérature, et l'ignorer consiste à adopter une position réductrice, non seulement par rapport à cette controverse, mais également par rapport à l'ensemble des courants postfreudiens. Or, ce que Lasch pointe en réalité, ce sont les études américaines s'inspirant de la réforme hartmannienne : « Le déplacement de l'attention du narcissisme primaire vers le narcissisme secondaire, qui caractérise les études cliniques actuelles reflète, à la fois, un changement d'intérêt de l'étude du ça, vers celle du moi en théorie psychanalytique et une mutation dans le type de malade en quête de traitement » (Lasch, 1979 : 68). Ce qu'il désigne ici, sans toutefois l'énoncer, c'est la réforme hartmannienne, car, comme on l'a vu, ce dernier met l'accent sur le moi, et ce, au détriment du deuxième dualisme pulsionnel. Mais, nous reviendrons sur cette question.

Pour l'instant, nous nous attardons à montrer que la posture théorique de Lasch émanant de l'« ego psychology », puis de la « self psychology », ne leur rend pas justice, en ce sens qu'elle ne présente jamais le dispositif théorique qui donne forme à leur thèse sur le narcissisme. Par exemple, Lasch présente la thèse de Kernberg à partir d'un dispositif théorique kleinien sans toutefois mentionner les points de conjonctions et de disjonctions

entre ces thèses, ce qui donne l'impression qu'il les amalgame en un tout cohérent. De fait, la mise en contexte de la thèse kernbergienne s'institue à partir d'une position kleinienne sur les relations d'objet; stipulant l'existence d'une relation d'objet dès les premiers instants de la vie et comportant des éléments d'agressivité envers la mère réelle et la « mère intériorisée », conduisant à une possible méprise entre ce qui est de l'ordre de la réalité interne et la réalité externe à l'enfant :

« Si des expériences ultérieures ne modifient pas ou n'introduisent pas des composantes de la réalité dans les fantasmes archaïques de l'enfant concernant ses parents, celui-ci aura du mal à distinguer entre les images du moi et celles des objets situés hors du moi. Ces images se fondent pour former une défense contre les représentations menaçantes du moi et des objets, elles-mêmes s'unifiant sous forme d'un surmoi sévère et punisseur » (Lasch, 1979 : 70).

À partir de cette position, il infère que l'agressivité ressentie par le nourrisson peut entraver le processus de « synthèse entre les bonnes et les mauvaises images parentales » et il conclut que l'échec de cette « synthèse » engendre une position défensive à l'égard de « représentations » internes et externes. Plutôt que de faire la lumière sur la mécanique interne de la thèse kernbergienne du narcissisme, il se restreint à quelques éléments relatifs, notamment aux « images bonnes » ou aux « images mauvaises » que comporte le Soi. Poursuivant la thèse kleinienne sur la position défensive, il affirme que le narcissisme chez Kernberg correspond à une attitude défensive à l'égard des représentations agressives qui, en dernière instance, engendrent une perception du moi démesurée :

Un enfant, qui se sent si gravement menacé par ses propres sentiments agressifs (projetés sur autrui, puis intériorisés de nouveau sous forme de monstres intérieurs), tente de compenser ses sensations de rage et d'envie par des fantasmes de richesse, de beauté et d'omnipotence. Ces fantasmes, associés aux images intériorisées des bons parents avec lesquelles il essaie de se défendre, deviennent le centre d'une « grandiose conception du moi ». Une sorte d'« optimisme aveugle », suivant Otto Kernberg,

protège l'enfant narcissique des dangers situés en lui et autour de lui – particulièrement de la sujétion à autrui, qui est toujours perçue comme n'étant pas digne de confiance » (Lasch, 1979 : 71).

Lasch ébauche donc sa conception par une citation qui, vraisemblablement, est de Kernberg; néanmoins aucune référence n'en indique l'origine : « La constante projection d'images du moi et d'images objectales « absolument mauvaises » perpétue un monde d'objets dangereux, menaçants, contre lesquels les images du moi, “absolument bonnes”, sont utilisées défensivement, et les images mégalomanes d'un moi idéal sont construites » (Lasch, 1979 : 71). Or, nous avons vu que Kernberg part de sa définition du narcissisme normal et détermine sa conception du narcissisme pathologique qu'il distingue des pathologies comportant une problématique d'ordre narcissique. Le narcissisme pathologique, selon lui, manifeste une absence de relation d'objet dans la mesure où, chez le narcissique, le « soi grandiose » n'est en relation qu'avec son « soi grandiose ». Il prend d'ailleurs le temps d'indiquer au lecteur l'importance de ne pas confondre la pathologie narcissique avec un trouble du narcissisme s'articulant autour de « défenses narcissiques » (voir p. 56). Comme nous venons de le voir, Lasch met l'accent sur l'aspect défensif de la pathologie narcissique, ce qui, dès lors, ne correspond pas à l'acception kernbergienne du terme. Cela est dû, selon nous, au fait qu'il opère – en plus de ne pas tenir compte de la genèse du concept de narcissisme chez Kernberg – un glissement conceptuel entre la théorie kleinienne des relations d'objets et le concept de narcissisme. Soulignons, par ailleurs, que Mélanie Klein, en mettant l'accent sur les « relations objectales » originaires, en vient à réduire le phénomène du narcissisme à de simples « états narcissiques » qui supposent un rebondissement de la libido sur la transformation de l'objet externe en objet interne : « Mélanie Klein, en postulant l'existence première des relations objectales, fut conduite à rejeter l'idée de narcissisme primaire ainsi que celle de stade narcissique, ne parlant que d'états narcissiques reliés à des retours de la libido sur des objets intériorisés » (Roudinesco, 2006 : 724). On voit donc que la conception à laquelle se réfère Lasch se rapproche plus de la thèse kleinienne des « états narcissiques » que de celle du narcissisme

pathologique de Kernberg. Pourtant, il s'y réfère assez souvent, ce qui porte à croire que ses références sont utilisées sans tenir compte de leur sens au sein de la théorie kernbergienne du narcissisme.

Cette dernière remarque s'applique également au maniement qu'il fait de la thèse kohutienne du narcissisme. De fait, on a vu que, selon Lasch, les théories du narcissisme s'occupent désormais du narcissisme secondaire relevant d'une intégration « d'images objectales grandioses » protégeant l'individu de son « anxiété » (voir p. 94). Cela indique donc au lecteur que son cadre référentiel est celui du narcissisme secondaire. Or, dans son chapitre concernant les nouveaux modes de contrôles exercés par la société thérapeutique, Lasch questionne le rôle parental au niveau de la transmission des interdits et de leurs intégrations au sein du psychisme. Il met en relief la forte dépendance de la mère américaine par rapport aux experts qui lui dictent sa conduite en matière d'éducation et souligne qu'un certain auteur américain considère que la mère américaine est narcissique. À partir de cette mise en contexte, il interroge les relations que ce type de mère établit avec son enfant. Pour ce faire, il recourt à la notion kohutienne de « frustration optimale » et explique que le défaut de celle-ci conduit l'enfant vers une conception erronée de lui-même :

L'attention incessante, et pourtant curieusement désincarnée, que la mère narcissique porte à son enfant, interfère à chaque étape du processus de « frustration optimale ». Ce type de mère ressent souvent son enfant comme une extension d'elle-même; elle prodigue des soins qui sont « gauchement inappropriés » aux besoins réels du petit, et l'entoure d'un excès de sollicitude apparente, mais qui manque de vraie chaleur. En le traitant comme une « possession exclusive », elle incite l'enfant à concevoir un sens exagéré de sa propre importance; en même temps, elle lui rend difficile de s'avouer la déception qu'il ressent en constatant les imperfections maternelles (Lasch, 1979 : 218).

Même si sa définition de la « frustration optimale » coïncide avec celle de Kohut, il oublie toutefois que celle-ci dérive de la conception kohutienne du narcissisme primaire. De



fait, nous avons vu que chez Kohut le concept de narcissisme primaire désigne un temps originaire (voire un état) où le nourrisson fait l'expérience de la perfection. Dans ce contexte, la « frustration optimale » constitue une réponse adéquate au narcissisme primaire du nourrisson. Comme nous venons de l'évoquer, Lasch précise au départ que son cadre de référence est celui du narcissisme secondaire. Or, recourir à la notion de « frustration optimale » constitue, à notre avis, une incohérence relativement à sa position antérieure. Cela est dû, selon nous, au fait qu'il se réfère constamment à des notions sans prendre en compte l'armature théorique qui les façonne. Bien sûr, pourrait-on objecter que le contexte dans lequel Lasch cite la notion kohutienne de « frustration optimale » invite à penser qu'il s'agit du narcissisme primaire; néanmoins, comme Lasch n'inscrit pas cela au sein de sa conceptualisation du phénomène du narcissisme, la logique interne de sa théorisation du narcissisme s'en trouve affectée.

En réalité, l'un des problèmes de sa thèse sur le narcissisme réside dans le fait qu'il utilise le concept de narcissisme à titre d'épithète, c'est-à-dire qu'il qualifie en quelque sorte un état montrant la nouvelle servitude de l'« Américain contemporain ». Plutôt que de mettre en forme le concept de narcissisme à partir d'une thèse précise, il s'inspire de différentes thèses sans respecter la cohérence interne de chacune. Malgré cet éclatement théorique et conceptuel, la posture de Lasch s'institue à partir d'un dispositif théorique précis, celui de l'« ego psychology », puis de la « self psychology ». Car, lorsqu'il présente les thèses postfreudiennes, il mentionne, en effet, que les nouvelles recherches concernant le phénomène du narcissisme s'occupent du moi plutôt que du ça : « La réorientation de la psychologie des instincts vers le moi est en partie due au fait qu'il a bien fallu reconnaître que les malades qui se présentaient dans les années 1940 et 1950 « montraient très rarement les névroses classiques que Freud avait décrites si minutieusement » » (Lasch, 1979 : 68). On peut donc en conclure que même si sa conception du phénomène du narcissisme conduit à le voir comme un qualificatif plutôt qu'un concept, il en demeure tout de même que le cadre

théorique sur lequel il insiste est celui de la lignée hartmannienne. On peut donc se demander quelle conséquence a une telle posture sur la thèse principale de Lasch.

On a vu que Hartmann, père de l'« ego psychology », transforme le concept freudien de narcissisme en tant qu'« investissement libidinal du moi » en « investissement libidinal du soi », que le moi n'est plus un simple produit de différenciation avec le pulsionnel, car il existe en son sein une « zone libre de conflits ». Rappelons, par ailleurs, que la réforme hartmannienne abandonne le deuxième dualisme pulsionnel. Quant à la « self psychology », elle s'inscrit dans la foulée de cette réforme puisque l'accent y est mis sur le soi, plutôt que le moi. Nous pensons que la thèse principale de Lasch sur le narcissisme, parce qu'elle fonde son acception du phénomène du narcissisme à partir de ces courants, est traversée par une contradiction majeure. De fait, comme on l'a vu, sa thèse principale soutient que la « dimension psychique » de la société thérapeutique et bureaucratique est le narcissisme, et cela conduit non pas à une centration sur la vie privée, mais à un « effondrement de la personnalité ». Le problème que pose cette thèse est précisément son ancrage théorique, c'est-à-dire qu'en elle-même elle se révèle fort intéressante : Lasch montre, en effet, que la société du XX<sup>e</sup> siècle met en place un nouveau contrôle social. Mais, parce qu'il ne tient pas compte du corpus théorique – dans son intégralité – propre à l'« ego psychology » ainsi qu'à la « self psychology » –, il ne peut voir que c'est à partir de cette conception de l'individu que la société thérapeutique prend assise. En effet, privilégier le moi plutôt que le ça conduit à éliminer la conflictualité au sein même du sujet. Comme on l'a vu, la thèse hartmannienne met l'accent sur les fonctions adaptatives du moi, ce qui met en place une idéologie faisant de la société non pas un malaise, inéluctable et source de conflit, mais un lieu où le bonheur est au rendez-vous. Par conséquent, ce dispositif théorique sur lequel, Lasch insiste, porte ombrage à sa thèse, faisant du phénomène du narcissisme une « réponse psychique » à la société bureaucratique et thérapeutique.

### 3.2 Problèmes d'applications du concept de narcissisme chez Lipovetsky

D'emblée, il est essentiel de mentionner que la construction de la thèse lipovetskienne sur le narcissisme de l'individu postmoderne comporte une erreur théorique majeure; semblable en certains points à ce qu'on vient de voir chez Lasch, celle de ne pas définir son concept de narcissisme en fonction de sa genèse. Il ne situe, en effet, jamais ce concept relativement au sens que lui confère la psychanalyse. Et comme l'indique Narot : « [...] le narcissisme en tant que concept théorique, possède une histoire, et une seule » (Narot, 1990a, 175) Le phénomène du narcissisme se trouve, au contraire, appréhendé à partir d'un cadre théorique relevant de la sociologie, c'est-à-dire qu'il désigne un effet des nouveaux rapports sociaux sur l'individu. Cet effet se manifeste comme « centration sur le moi » ou « auto-absorption » de l'individu en lui-même. C'est à partir de ces qualificatifs que Lipovetsky soutient sa thèse sur le caractère narcissique de l'individu postmoderne. Mais si l'on situe l'analyse lipovetskienne de la postmodernité relativement au dispositif psychanalytique, et plus particulièrement à la conception greenienne de la subjectivité, on se rend compte que ce qu'il montre, sans toutefois, l'exprimer comme tel, c'est non pas que l'individu est narcissique, mais plutôt que la structure subjective dont le narcissisme primaire en constitue l'un des pôles se trouve déstructurée au sein de la postmodernité. Et en dernière instance, cela introduit une faille au sein du processus de la représentation (entendu au sens de la symbolisation psychique), voire de la pensée elle-même. Nous allons donc soutenir que parce que Lipovetsky ne situe pas le phénomène du narcissisme en regard de la psychanalyse, il ne peut voir l'implication théorique sous-jacente à son analyse de la postmodernité.

### 3.2.1 Le narcissisme en tant qu'effet du procès de personnalisation

À l'instar de Lasch, Lipovetsky distingue l'individu des siècles passés de celui d'aujourd'hui. La même stratégie est ici utilisée : montrer que le contexte sociétal favorise l'éclosion du narcissisme chez l'individu. Mais, malgré cette ressemblance, Lipovetsky s'oppose assez régulièrement à Lasch. Par exemple, il soutient que le désengagement à l'égard de l'idéal révolutionnaire marquant les siècles précédents ne résulte pas de l'avènement d'un système bureaucratique tel que le conçoit Lasch, mais plutôt du surgissement d'une personnalisation du social : « si la révolution s'est trouvée déclassée, il ne faut incriminer aucune « trahison » bureaucratique : la révolution s'éteint sous les spots séducteurs de la personnalisation du monde » (Lipovetsky, 1983 : 64). Un peu plus loin dans le texte, il renforce sa position en pointant, cette fois-ci, l'ensemble des thèses américaines sur le narcissisme et indique que l'essentiel à retenir vise non pas le « contenu » de ces dernières, mais l'assertion faisant de l'individu du 20<sup>ième</sup> siècle un individu narcissique : « Si le narcissisme représente bien un nouveau stade de l'individualisme – c'est cette hypothèse qui est fructueuse dans les travaux américains actuels, beaucoup plus que leurs contenus, trop enclin à un catastrophisme simpliste » (Lipovetsky, 1983 : 78). Lipovetsky part donc d'un même constat, celui faisant de l'individu actuel un individu narcissique, néanmoins il se démarque de la conception laschienne, car la cause qu'il assigne à ce nouveau stade de l'individualisme dérive de sa thèse faisant de la modernité ainsi que du modernisme, le moteur de nouveaux rapports sociaux s'orchestrant autour d'une personnalisation du social.

Partant du constat que le 20<sup>ième</sup> siècle manifeste une « mutation historique » inégalée jusqu'à ce jour, il soutient que la source de ce changement réside au sein du « procès de personnalisation ». Ce dernier prend son essor à partir des grands idéaux de la modernité et marque le passage d'une société autoritaire à une société libertaire : « Le procès de personnalisation procède d'une perspective comparative et historique, il désigne la ligne

directrice, le sens du nouveau, le type d'organisation et de contrôle social qui nous arrache à l'ordre disciplinaire-révolutionnaire-conventionnel ayant prévalu jusque dans les années cinquante » (Lipovetsky, 1983 :8). De plus, on ne peut interpréter ce « procès de personnalisation » comme « solution de rechange du capital », car il met en œuvre un changement majeur s'appliquant tant à l'ensemble des activités humaines qu'au sens lui-même :

C'est une mutation sociologique globale qui est en cours, une création historique proche de ce que Castoriadis appelle une « signification imaginaire centrale », combinaison synergique d'organisations et de significations, d'action et de valeurs, amorcée à partir des années vingt – seules les sphères artistiques et psychanalytiques l'ont anticipée de quelques décennies – et ne cessant d'amplifier ses effets depuis la seconde guerre mondiale » (Lipovetsky 1983 : 8)

Comme il attribue à la psychanalyse ainsi qu'aux « sphères artistiques » non seulement une préfiguration du « procès de personnalisation », mais également un renforcement de ce dernier, il tombe sous le sens que ceux-ci jouent un rôle essentiel quant à la construction de la thèse lipovetskienne considérant le changement sociétal comme l'expression d'un « procès de personnalisation ». Il nous apparaît ainsi essentiel de nous arrêter sur ces éléments de la thèse lipovetskienne.

Et pour l'instant notre attention portera sur l'effet des « sphères artistiques » relativement au « procès de personnalisation ». Lipovetsky commence d'abord par distinguer la modernité du modernisme, ensuite il montre l'effet des artistes sur le « procès de personnalisation ». En ce qui concerne le premier point, Lipovetsky soutient que les idéaux de la modernité sont recyclés par le modernisme et de ce fait, transformés en un vaste processus de personnalisation du monde. En effet, car le modernisme apparaît aux yeux de Lipovetsky comme vecteur d'un culte pour la nouveauté mettant en œuvre une incessante transformation des formes artistiques, novatrices et avant-gardistes. Et c'est au sein de ce contexte sociétal

que le « procès de personnalisation » se met en œuvre. En réalité, le modernisme non seulement enclenche un processus d'« ébranlement de l'espace de la représentation classique » (Lipovetsky, 1987 : 91), mais également édifie une société en rupture avec la tradition. Aux dires de l'auteur, le modernisme est un véritable tourbillon qui ne trouve aucun repos dans ce qu'il crée. Ce mouvement s'accompagne d'un vaste processus de personnalisation visant en dernière instance le règne des valeurs démocratiques d'égalité où la distinction, au sens bourdieusien du terme, perd sa raison d'être :

On voit dans ces conditions la limite de l'approche sociologique analysant l'art comme « pratique classante », système régi par une logique de la différenciation statutaire et de la distinction : à partir de la fin du XIX<sup>e</sup>, c'est le processus moderniste qui éclaire la véritable fonction de l'art, non la contrainte symbolique et sociale de la reconnaissance et de la différence au travers de la consommation culturelle des groupes (Lipovetsky, 1984 : 98-99)

C'est donc dire que le modernisme éradique les disparités sociales issues de la possession de capitaux symboliques. Sur ce point, Lipovetsky est clair, le mouvement instauré par les idéaux de la modernité et poursuivi par le modernisme vise la préséance de l'individu égal en tout point à son semblable. Comme on l'a vu, les formes d'art produites par le modernisme sont en rupture avec la tradition classique, ce qui dès lors marque le modernisme d'une forme nouvelle de représentations artistiques polarisées autour du moi. Le renforcement des artistes sur le « procès de personnalisation » s'exprime par « l'exaltation du moi » qu'ils favorisent, en ce sens qu'ils mettent l'accent sur une immédiateté pulsionnelle et imaginaire, sur un monde à caractère hédoniste, en somme. Simultanément à l'engouement des artistes pour les formes de représentations non classiques se développe un système de consommation de masse : le fordisme brise les chaînes des formes exclusives de consommation de biens. Cela a pour effet d'élargir le monde hédoniste mise en place par les artistes. Autrement dit, le monde du plaisir est désormais accessible à tous. Pour Lipovetsky, le modernisme institue un monde égalitaire caractérisé par une démocratisation de la culture rendant obsolète les formes anciennes d'inégalités sociales. Mais, néanmoins, et malgré la liberté apparente, une nouvelle

forme de contrôle social s'installe, en filigrane, au sein de ce modernisme libertaire. C'est cette centration sur le moi mise en place par les artistes conjuguée aux valeurs d'égalité de la modernité qui crée une personnalisation du monde sociétal que Lipovetsky nomme « procès de personnalisation », dont le « narcissisme » en constitue l'effet sur l'individu.

Parallèlement à cela, on assiste à une transformation radicale de l'individu et la psychanalyse, à l'instar des artistes pour le modernisme, joue un rôle essentiel quant à la reconnaissance de la personnalisation du monde et plus particulièrement de l'individu :

[...] plus ça interprète, plus les énergies refluent vers le moi, l'inspectent et l'investissent de toutes parts; plus ça analyse, plus l'intériorisation et la subjectivation de l'individu gagnent en profondeur; plus il y a d'inconscient et d'interprétation, plus l'autoséduction s'intensifie. Machine narcissique incomparable, l'interprétation analytique est un agent de personnalisation par le désir et du même coup un agent de désocialisation, d'atomisation systématique et interminable au même titre que tous les agencements de la séduction. Sous l'égide de l'Inconscient et du Refoulement, chacun est renvoyé à lui-même dans son réduit libidinal, en quête de sa propre image démythifiée, privé même dans les derniers avatars lacaniens de l'autorité et de la vérité de l'analyste. Silence, mort de l'analyste, nous sommes tous analysants, simultanément interprétés et interprétants dans une circularité sans porte ni fenêtre. Don Juan est bien mort; une nouvelle figure, beaucoup plus inquiétante, s'est levée, Narcisse, subjugué par lui-même dans sa capsule de verre » (Lipovetsky, 1983 : 36-37).

Une première question s'impose ici : dans quelle mesure est-il légitime de réduire la psychanalyse au « procès de personnalisation » et, plus précisément, dans quelle mesure est-il légitime de considérer « l'interprétation analytique » comme un « agent de personnalisation »? Contrairement à Popper qui, après une étude minutieuse de la psychanalyse, déclare qu'elle n'est pas une science parce qu'infalsifiable, Lipovetsky ne prend guère le temps d'examiner la mécanique interne de la psychanalyse. Par exemple, chez Freud le concept d'inconscient recouvre plusieurs sens y recourir exige donc une certaine

rigueur. Or, lorsque Lipovetsky l'utilise il n'en précise pas le sens. Néanmoins, sa critique de la psychanalyse met l'accent sur le couple inconscient/refoulement, ce qui porte à croire que le dispositif théorique à partir duquel il juge « l'interprétation analytique » comme un « agent de personnalisation » est le point de vue dynamique de l'inconscient. Nous avons vu dans notre section portant sur l'histoire de la psychanalyse que la découverte de la cure analytique s'inspire de la catharsis, thérapeutique développée par Breuer, que la patiente Anna O. effectuant un transfert sur le Dr Breuer déclare être enceinte de ce dernier (*voir* pp.8-9). C'est à cette époque que Freud entrevoit la portée de cette découverte, c'est-à-dire le refoulement des désirs inconscients ainsi que la mécanique thérapeutique permettant la mise en lumière de ceux-ci, c'est-à-dire le transfert des désirs inconscients sur l'analyste. Précisons que cette découverte s'inscrit dans un contexte sociétal déterminé, celui de la société viennoise bourgeoise. L'analyse vise, alors, à libérer les désirs inconscients pour lesquels le refoulement a failli à sa tâche : il s'agit de faire surgir le conflit au grand jour afin que « l'affect coincé » se libère et non à liquider l'inconscient par l'intermédiaire d'une interprétation infinie de ces désirs.

Comme la thérapeutique analytique vise à cette époque le dévoilement des désirs sexuels inconscients orientés vers l'autre, ce que met en œuvre la cure analytique consiste en la résolution d'une relation d'objet conflictuelle se manifestant par un transfert qu'effectue l'analysé sur l'analyste. Or, lorsque Lipovetsky affirme que « l'interprétation analytique » est en réalité un « agent de personnalisation », il fait abstraction, d'une part, du fait que ce que vise l'analyse, à ses débuts du moins, consiste non pas à personnaliser le désir mais à un travail de perlaboration; d'autre part, en occultant la dimension transférentielle de la cure, Lipovetsky escamote le fait que ce n'est pas tant le moi qui est investi que la relation analytique elle-même; ce second monde ponctuant le discours, l'orientant vers le dévoilement des multiples identifications qui façonnent le moi de l'analysé-analysant. Dire que l'analyse est une « machine narcissique », conduit à éclipser la dimension transférentielle : la présence de l'autre en soi et hors soi. Tenir compte du transfert montre que l'analyse est irréductible au



« procès de personnalisation », car le dévoilement du « je » est toujours médiatisé par l'autre :

Aussi bien, une pensée du sujet qui veut prendre en compte la découverte psychanalytique doit-elle chercher à articuler simultanément ce rapport réflexif et la division du sujet selon les trois instances susmentionnées. Par ailleurs, ce rapport réflexif lui-même ne peut être réduit à un retour immédiat du Je sur soi sans que soient pris en compte également ceux devant qui ce Je se pose (Jackson, 1991 : 98).

De plus dans le même paragraphe précédemment cité, Lipovetsky passe d'une conception de la psychanalyse appartenant à l'époque de Freud, avec que tout ce que cela comporte, à une conception de la psychanalyse plus actuelle, sans toutefois prendre en considération les changements qui se sont opérés au sein du corpus psychanalytique. Ainsi, il interprète le « silence » de l'analyste comme dissolution de l'autorité au profit d'un moi avide de lui-même, d'une personnalisation incessante, en somme. Il est remarquable de souligner que cette interprétation du « silence » évacue non seulement la dimension psychopathologique à partir de laquelle le « silence » est un outil essentiel à la cure, mais également la dimension socio-historique de la pratique analytique elle-même :

Dans « la psychanalyse, son objet, son avenir », Green écrit explicitement que « parce que l'œuvre de Freud est le reflet d'une pratique dans un champ social historiquement déterminé », ses « découvertes sont nécessairement liées en parties aux déterminations socio-historiques du moment. Cela ne veut pas dire que cette détermination suffit à relativiser, cela veut dire qu'elle est traversée par cette détermination de part en part. La pratique changeant, la psychanalyse change, ce qui veut dire que les conditions socio-historiques changeant, les analysants et les analystes changent aussi et donc changent nécessairement leurs relations et leurs modes d'échanges dynamiques, topiques, économiques (Jackson, 1991 : 134).

Tenir compte de la psychopathologie entourant le « silence » montre, par ailleurs, que ce dernier constitue une réponse aux affections qui domine le 20<sup>ième</sup>, se polarisant autour d'une

problématique de l'absence, où le couple intrusion-disparition en constitue le cœur: « Aussi bien, on l'aura compris, cette absence commande-t-elle des choix techniques dans l'attitude de l'analyste qui devra éviter tant un silence trop systématique, risquant d'être ressenti comme silence de mort ou confirmant le patient dans son idée que l'objet est décidément inaccessible [...] » (Jackson, 1991 : 156). Et dans ce contexte la psychanalyse actuelle n'est pas tant un travail de l'interprétation qu'un travail portant sur la représentation. Ainsi, lorsque Lipovetsky affirme que la psychanalyse est une « machine narcissique incomparable », il néglige non seulement le contexte socio-historique de la psychanalyse, mais également le corpus psychanalytique qui donne forme à la pratique analytique actuelle.

Comme nous l'avons rapidement évoqué, Lipovetsky affirme que l'inconscient et le refoulement induisent chez l'individu le narcissisme. Partant du principe que le refoulement et l'inconscient « sont des opérateurs cruciaux » exhortant le moi vers une quête de sa « vérité », il soutient que le « narcissisme » résulte de l'exigence de la personnalisation du désir que met en œuvre l'inconscient :

Dans ce dispositif psy, l'inconscient et le refoulement occupent une position stratégique. Par la méconnaissance radicale qu'ils instituent sur la vérité du sujet, ils sont des opérateurs cruciaux du néonarcissisme : poser le leurre du désir et la barre du refoulement est une provocation qui déclenche une irrésistible tendance à la reconquête de la vérité du moi : « là où ça était je dois advenir. » Le narcissisme est une réponse au défi de l'inconscient : sommé de se retrouver, le moi se précipite dans un travail interminable de libération, d'observation et d'interprétation. Reconnaissons-le, l'inconscient avant d'être imaginaire ou symbolique, théâtre ou machine est un agent provocateur dont l'effet principal est un procès de personnalisation sans fin : chacun doit « tout dire », se libérer des systèmes de défenses anonymes faisant obstacle à la continuité historique du sujet, personnaliser son désir par des associations « libres » et aujourd'hui par le non-verbal, le cri et le sentiment primal. D'autre part, tout ce qui pouvait fonctionner comme déchets (le sexe, le rêve, le lapsus, etc.) va se trouver recyclé dans l'ordre de la subjectivité libidinale et du sens. En élargissant de la sorte l'espace de la personne, en incluant toutes les scories dans le champ

du sujet, l'inconscient ouvre la voie à un narcissisme sans limites. Narcissisme total que révèle d'une autre manière les derniers avatars psy où le mot d'ordre n'est plus à l'interprétation mais au silence de l'analyste : libéré de la parole du maître et du référentiel de vérité, l'analysant est livré à lui seul dans une circularité régie par la seule autoséduction du désir (Lipovetsky, 1984 :61).

Par quel mystère Lipovetsky arrive-t-il à attribuer à l'inconscient et au refoulement un tel rôle? Cela revient à éluder une partie importante de l'avancée freudienne, tel que les divers points de vue de la psychanalyse donnant forme au concept d'inconscient, la découverte d'un inconscient non refoulé et de la résistance du moi, pour n'en nommer que quelques-uns. Comment le moi de la seconde topique partiellement inconscient peut-il viser sa « vérité »? N'est-il pas plus enclin à feindre la connaissance sur lui-même? D'autre part, situer la problématique du narcissisme au regard de l'inconscient et du refoulement invite à penser que Lipovetsky ne sait pas de quoi il parle, car comme on l'a vu, le concept de narcissisme implique celui de la libido du moi et comme l'affirme Narot, le narcissisme est affaire de distribution entre la libido du moi et la libido d'objet que le temps ne peut altérer :

Le narcissisme est d'emblée relié aux avatars de la « balance » (répartition) des investissements libidinaux entre le moi et ses objets : plus la libido est investie dans le moi, moins elle investirait l'objet [...] Le narcissisme n'est pourtant en rien assimilable à un stade qui serait ultérieurement dépassé sans reste, ni à une caractéristique appartenant exclusivement au registre de la psychopathologie : l'investissement libidinal du moi est une donnée permanente conditionnant l'existence même du moi - et de la pensée - par delà les variations que cet investissement connaît. (Narot, 1990a : 175-176)

On voit donc que ce qui encadre la problématique du narcissisme chez Lipovetsky relève de sa thèse sur le « procès de personnalisation ». De plus, parce qu'il détermine la psychanalyse comme un acteur important du « procès de personnalisation », il ne cherche pas pensons-nous à construire la problématique du narcissisme relativement à ce dispositif théorique, mais à l'en exclure. Le phénomène du narcissisme apparaît donc comme une

centration sur le moi induite par une personnalisation du monde et dégagée de son cadre libidinal.

### 3.2.2 L'individu narcissique: une interprétation sociologique du mythe de Narcisse

Nous avons vu qu'à partir d'une analyse de la modernité ainsi que du modernisme, Lipovetsky montre d'une part que la cohésion sociale n'est plus assurée par un système autoritaire, mais par une personnalisation du social désignant, en dernière instance, un nouveau type de contrôle. D'autre part, l'auteur assigne à la psychanalyse un rôle particulier au sein du processus de personnalisation. Elle apparaît dès lors comme un « agent » au service du « procès de personnalisation ». Nous avons alors montré les limites d'une telle posture. Comme nous l'évoquions plus tôt, le phénomène du narcissisme pour Lipovetsky se focalise autour du « procès de personnalisation » et plus précisément, il constitue une adaptation de l'individu au « procès de personnalisation » :

S'il y a nécessité de recourir au schéma du procès de personnalisation, cela ne tient pas uniquement aux nouvelles technologies douces de contrôle mais aussi bien aux effets de ce processus sur l'individu lui-même. Avec le procès de personnalisation l'individualisme subit un *aggiornamento* que l'on appelle ici, à l'instar des sociologues américains, narcissique : le narcissisme, conséquence et manifestation miniaturisée du procès de personnalisation, symbole de passage de l'individualisme « limité » à l'individualisme « total », symbole de la deuxième révolution individualiste. Quelle autre image est mieux à même de signifier l'émergence de cette forme d'individualité à la sensibilité psychologique, déstabilisée et tolérante, centrée sur la réalisation émotionnelle de soi-même, avide de jeunesse, de sports, de rythme, moins attachée à réussir dans la vie qu'à accomplir continûment dans la sphère intime? (Lipovetsky, 1983 : 14-15).

On voit donc que le concept du narcissisme, plutôt que d'être encadrée par la théorie de la libido ou par les multiples transformations que le moi subit, est déterminé relativement à un contexte sociétal précis et apparaît comme « symbole » des effets du « procès de personnalisation » sur l'individu. Cela signifie donc que Lipovetsky ne l'appréhende pas comme concept psychanalytique, mais comme figure emblématique du « procès de personnalisation » et disons-le franchement, il opère ici une personnalisation du concept de narcissisme, une désubstantialisation en somme. Il va même jusqu'à réinterpréter le mythe de Narcisse à la lumière de sa thèse sur la personnalisation du social, ce qui encore une fois éradique le dispositif psychanalytique entourant la problématique du narcissisme : « il faut replacer Narcisse dans l'ordre des circuits et réseaux intégrés : solidarité de microgroupe, participation et animation bénévole, « réseaux situationnels », cela n'est pas contradictoire avec l'hypothèse du narcissisme mais en confirme la tendance » (Lipovetsky, 1983 : 16). Il ne prend pas ici, néanmoins, le temps d'expliquer en quoi cette interprétation du mythe de Narcisse « n'est pas contradictoire » avec la problématique du narcissisme. Poursuivant dans le même sens, il indique plutôt que le phénomène du narcissisme est également causé par le relâchement sociopolitique propre à la postmodernité : « Contrairement à ce qui a pu être écrit ici ou là, le narcissisme ne s'identifie pas au désengagement politique du moment, plus largement il correspond à la décrispation des enjeux politiques et idéologiques et au surinvestissement des questions subjectives » (Lipovetsky, 1983 : 15). Par là, il faut également comprendre que la société postmoderne, en faisant table rase de toute transcendance, met en œuvre cet individualisme que Lipovetsky détermine comme narcissique : « C'est cette destitution et gadgetisation de ce qui fut autrefois supérieur qui caractérise le narcissisme, non la prétendue situation d'un individu complètement déconnecté du social et replié dans son intimité solipsiste » (Lipovetsky, 1983 : 16).

Contrairement à Lasch qui s'évertue à construire sa thèse sur le narcissisme de l'individu du 20<sup>ième</sup> siècle relativement aux thèses psychanalytiques, Lipovetsky met l'accent sur une interprétation des conséquences du « procès de personnalisation » sur l'individu. Et c'est à ce

niveau que se situe la faille de sa thèse sur le narcissisme. Car dépouillé de sa contrainte théorique, le concept du narcissisme désigne, en effet pour lui, non pas une libido du moi (Freud) ou une configuration psychique précédant la structure d'instances (Kohut), mais une constituante anthropologique propre à l'individu postmoderne : l'*homo æconomicus* cède la place à l'*homo psychologicus* et le narcissisme constitue l'être au monde de cet *homo psychologicus*. Dans ce contexte d'analyse, le phénomène du narcissisme, plutôt que de pointer vers un concept occupant une place précise au sein du corpus psychanalytique, traduit une manière de vivre se rapportant à l'individu postmoderne : « Le narcissisme désigne le surgissement d'un profil inédit de l'individu dans ses rapports avec lui-même et son corps, avec autrui, le monde et le temps, au moment où le « capitalisme » autoritaire cède le pas à un capitalisme hédoniste et permissif » (Lipovetsky, 1983 : 56).

### 3.2.3 Effet de la personnalisation du concept de narcissisme

On a vu jusqu'à présent que la thèse lipovetskienne sur le narcissisme gravite autour d'une idée centrale, celle d'un « procès de personnalisation » issu des grands idéaux de la modernité ainsi que du modernisme. Ce procès se trouve accentué par les artistes ainsi que par la psychanalyse. Lipovetsky soutient, par la suite, que le « procès de personnalisation » induit le narcissisme chez l'individu postmoderne. Nous avons alors montré que cette posture théorique, en plus d'évacuer le contexte socio-historique de la pratique analytique, revient à limiter l'appréhension du phénomène du narcissisme à un contexte sociologique plutôt que psychanalytique. Nous nous proposons de montrer, maintenant, que l'éradication du dispositif théorique psychanalytique freudien et postfreudien conduit Lipovetsky à ignorer les implications de sa thèse sur le « procès de personnalisation ». Nous pensons en effet que la thèse lipovetskienne sur la personnalisation comporte des intuitions invitant à penser que l'effet du « procès de personnalisation » n'est pas d'induire le narcissisme, mais de conduire

plutôt à une déstructuration de la subjectivité elle-même et, en dernière analyse, que cela affecte la faculté de représentation du sujet.

Dans son chapitre sur *l'indifférence pure*, Lipovetsky soutient d'abord que les grands systèmes de sens sont abandonnés : « Considérez en effet cette immense vague de désinvestissement par laquelle toutes les institutions, toutes les grandes valeurs et finalités ayant organisé les époques antérieures se trouvent peu à peu vidées de leur substance, qu'est-ce sinon une désertion de masse transformant le corps social en corps exsangue, en organisme désaffecté? » (Lipovetsky, 1983 : 40). Ensuite, que cela conduit à une indifférence de type apathique :

Tout d'indifférence, le désert postmoderne est aussi éloigné du nihilisme passif et de sa délectation morose sur l'inanité universelle que du nihilisme « actif » et de son autodestruction. Dieu est mort, les grandes finalités s'éteignent, mais *tout le monde s'en fout*, voilà la joyeuse nouvelle, voilà la limite du diagnostic de Nietzsche à l'endroit de l'assombrissement européen. Le vide du sens, l'effondrement des idéaux n'ont pas conduit comme on pouvait s'y attendre à plus d'angoisse, plus d'absurde, plus de pessimisme. Cette vision encore religieuse et tragique est contredite par la montée de l'apathie de masse dont les catégories d'essor et de décadence, d'affirmation et de négation, santé et de maladie sont incapables de rendre compte (Lipovetsky, 1983 : 42).

Puis, il affirme que la fonction relative à l'indifférence est la « détente » : « L'indifférence pas la détresse métaphysique [...] déconnecter le désir des agencements collectifs, faire circuler les énergies, tempérer les enthousiasmes et indignations se rapportant au social, le système invite à la *détente*, au désengagement émotionnel » (Lipovetsky, 1983 : 42). Cette désubstantialisation du sens d'où émane une indifférence apathique et relâchée, nous l'interprétons comme une déstructuration de la structure sociale encadrant le moi et assurant la pérennité de la structure subjective. Nous partons ici du principe qu'existe une continuité entre la constitution de la structure psychique et la société. Comme Freud l'évoque dans son

texte *Malaise dans la culture*, la civilisation impose une restriction pulsionnelle qui se trouve intériorisée par le surmoi. Suivant cette logique, le surmoi de la petite enfance est renforcé chez l'adulte par les diverses exigences sociétales. De plus, le principe de réalité par le report de la satisfaction qu'il institue, crée un lien entre le type de restriction pulsionnelle imposé par une société donnée et la structure psychique des individus qui la composent. Mais en définitive, le principe de réalité ne fait pas qu'inscrire un report de la satisfaction, car ce report avant toute chose imprime dans le psychisme une absence de la jouissance immédiate. Nous allons dans ce qui suit montrer que la thèse lipovetskienne, au-delà de ce qu'elle dit, indique qu'existe au sein de la postmodernité une perte de l'absence essentielle à la constitution de la structure psychique.

Dans son chapitre sur *l'indifférence pure*, Lipovetsky met l'accent sur le défaut d'une absence: « Le moment post-moderne est bien davantage qu'une mode, il révèle le procès de l'indifférence pure en ce que tous les comportements peuvent cohabiter sans s'exclure [...] L'indifférence pure désigne l'apothéose du temporaire et du syncrétisme individualiste » (Lipovetsky, 1983 : 46-47). Un peu plus loin dans le texte, il affirme que l'indifférence provient d'un excès : « indifférence par saturation » (Lipovetsky, 1983 : 49). Dire que tout peut coexister, que l'indifférence signifie le « syncrétisme individualiste » ou bien que l'indifférence est le fait d'une « saturation », c'est d'emblée pointer un manque de l'absence. Or, nous pensons que l'absence du plaisir immédiat et même l'absence en tant que telle produisent chez l'individu un effet structurant. Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, il nous apparaît essentiel de situer la thèse lipovetskienne sur le narcissisme de l'individu postmoderne au regard de deux concepts psychanalytiques fondamentaux pour la problématique du narcissisme, c'est-à-dire ceux de narcissisme secondaire et de narcissisme primaire.

Lipovetsky met l'accent à plusieurs endroits dans son texte soit sur le surinvestissement du moi qui conduit à sa désubstantialisation : « [...] c'est le moi aussi bien qui se trouve cette



fois décapé, vidé de son identité, paradoxalement par son hyper-investissement » (Lipovetsky, 1983 : 63), soit sur le narcissisme comme « auto-absorption » du moi en lui-même, soit sur la disparition même du moi : « c'est à la même dissolution du moi qu'œuvre la nouvelle éthique permissive et hédoniste » (Lipovetsky, 1983 : 63). Cet aspect de surinvestissement du moi porte à croire que ce que Lipovetsky désigne par là, c'est le narcissisme secondaire. Néanmoins, il indique ultérieurement que le phénomène du narcissisme modifie en définitive la subjectivité elle-même : « [...] le narcissisme ne signifie pas la forclusion d'autrui, il désigne la transcription progressive des réalités individuelles et sociales dans le code de la subjectivité » (Lipovetsky, 1983 : 80). Comme le phénomène du narcissisme ne conduit pas à « la forclusion d'autrui », cela invite à penser que ce n'est pas le narcissisme secondaire qui est au centre de la thèse lipovetskienne, mais celui du narcissisme primaire. Et l'auteur qui évoque le mieux l'empreinte que laisse une « réalité individuelle » sur la structure subjective est sans conteste André Green.

Nous avons vu que pour Green, la structure subjective se détermine comme « procès » dont l'un des éléments est l'absence d'une chose, en l'occurrence la mère. Par ailleurs, l'investissement de l'objet primaire - la mère - caractérisant le narcissisme primaire se transforme en « structure encadrante » pour le moi et recouvre « l'hallucination négative de la mère » (*voir* pp.73-74). Le cœur même de la subjectivité pour Green réside donc au sein de la structure du narcissisme primaire mettant notamment en œuvre une absence : « Il y a donc, pour nous résumer, au cœur du narcissisme, lui-même voie de constitution de la subjectivité, une force négative qui contribue à déterminer les modes de cette constitution » (Jackson, 1991 : 120). Or, dire que le « narcissisme désigne la transcription des réalités individuelles et sociales dans le code de la subjectivité » (Lipovetsky, 1983 : 80), c'est d'entrée de jeu désigner le phénomène qui donne forme à cette subjectivité, c'est-à-dire celui de « l'hallucination négative ». En d'autres termes, la société postmoderne, en introduisant le défaut de l'absence, met en œuvre un nouveau cadre assurant non pas la répression instinctuelle, mais la déstructuration du « cadre maternel » préservant « l'hallucination

« négative ». Dans ce contexte d'analyse, ce que montre la thèse lipovetskienne sur le « procès de personnalisation » n'est pas tant que celui-ci conduit au narcissisme de l'individu, mais qu'il déstructure la structure même du narcissisme primaire. Et en ce sens, le « silence » de l'analyste vise non pas à personnaliser le désir par l'absence de sa parole faisant autorité, mais bien à réinscrire au sein du psychisme la présence d'une absence. De plus, comme nous l'avons déjà évoqué, ce qui est au cœur non seulement de la structure du narcissisme primaire au sens greenien du terme, mais également au sein de la pratique analytique actuelle, c'est en définitive la problématique de la représentation. En conclusion, parce que Lipovetsky cherche plus à montrer que le corpus psychanalytique induit un mouvement de personnalisation, il ne peut pas appréhender les insuffisances de sa thèse sur le narcissisme - comme ses conséquences, d'ailleurs.

## Conclusion

Au terme de ce parcours, nous avons vu que le texte *Pour introduire au narcissisme* constitue un moment inaugural pour la problématique du narcissisme, car Freud le pense désormais comme concept. Il désigne dès lors la libido du moi. Le dispositif théorique qui encadre ces recherches est celui du premier dualisme pulsionnel. Et l'introduction d'un tel concept au sein de la psychanalyse force Freud à réaménager sa première théorie des pulsions. À partir de ce moment, Freud suppose l'existence d'une pulsion de vie qu'il oppose à la pulsion de mort. La libido du moi se trouve appréhendée à la lumière de ce nouveau dualisme. Elle est dès lors déterminée comme une « énergie déplaçable » susceptible de s'allier à la pulsion de mort. Freud voit notamment dans l'identification un exemple de cette mobilité libidinale, car celle-ci met en œuvre une « libido désexualisée », portée vers la pulsion de mort. Parallèlement à ce deuxième dualisme, il détermine un narcissisme primaire désignant tantôt un état, tantôt un aspect structurel. Cela produit ultérieurement une controverse importante et donne lieu à maintes interprétations. Nous avons montré dans notre chapitre sur Freud une interprétation possible de l'évolution du concept de narcissisme à partir du dispositif théorique qui encadre la problématique du narcissisme. Cela visait principalement à faire la lumière sur les éléments théoriques indispensables à l'élaboration du concept de narcissisme. On a alors vu que la problématique de l'identification est intriquée à celle du narcissisme et ultérieurement, on a vu que Lasch et Lipovetsky escamotent cet enchevêtrement théorique. Ce qui dès lors contribue à jeter un soupçon sur le sérieux de leurs thèses par rapport au corpus freudien.

Par la suite, nous avons effectué un survol assez rapide de différentes thèses postfreudiennes. L'objectif de ce chapitre consistait d'une part à mettre en perspective l'appareil théorique inhérent aux thèses sur le narcissisme s'inspirant de l'« ego psychology », puis de la « self psychology ». D'autre part, nous avons jugé pertinent de présenter les grandes lignes de l'œuvre greenienne, pensant le phénomène du narcissisme à partir des implications que recèle

le corpus freudien. Sa thèse s'est avérée fort utile quant à l'analyse de *L'ère du vide* de Lipovetsky.

L'ultime but de ce mémoire visait à montrer que l'utilisation du concept de narcissisme au regard des thèses sociologiques conduit à des incohérences théoriques. Cela est dû, pensons-nous, au fait que les auteurs étudiés confondent, comme l'affirme Narot, « le plan descriptif avec le plan conceptuel ». La question qui dès lors s'impose est : dans quelle mesure est-ce possible d'introduire un tel concept au sein de la sociologie? Le concept de narcissisme est fortement marqué par le pathologique, car rappelons-le, Freud découvre la libido du moi à partir de l'étude de la paraphrénie. Et les auteurs que nous avons analysés mettent l'accent uniquement sur cet aspect de la problématique du narcissisme. Ce qui conduit à réduire la portée même de ce concept. Car, comme nous l'avons indiqué, le narcissisme est une question de répartition énergétique visant parfois le moi, parfois l'objet.

De plus, nous avons montré que prendre en considération l'aspect structurel du narcissisme primaire est sans doute le critère nécessaire à toute interprétation sociologique visant à rendre compte de l'individualisme par l'intermédiaire du concept de narcissisme. Car ce n'est plus la pathologie narcissique qui devient le moteur d'une analyse du social, mais la structure même de la subjectivité. Cela a l'avantage de constituer un objet de recherche non équivoque pour la sociologie.

Par conséquent, notre analyse de Lasch a fait la lumière sur l'importance de prendre en considération la genèse du concept de narcissisme s'appliquant tant au corpus freudien qu'au corpus postfreudien. Et nous avons montré que de ne pas en tenir compte conduit non seulement à des incohérences théoriques, mais également occulte des interprétations qui plutôt que de valider l'hypothèse de Lasch sur le narcissisme de l'individu contemporain par opposition à « l'individu religieux », l'infirment. Nous avons alors voulu mettre en relief l'idée qu'il n'était pas si simple d'introduire un tel concept au sein d'une thèse sociologique.

Quant à la thèse lipovetskienne, notre analyse a fait ressortir le préjugé défavorable que cet auteur manifeste envers la psychanalyse. Cela le conduit à critiquer le corpus psychanalytique à partir d'une opinion personnelle, plutôt que de se confronter à son dispositif théorique. Cela fait en sorte qu'en plus de ne jamais situer le concept de narcissisme à partir de sa genèse conceptuelle, Lipovetsky en arrive à ignorer les implications mêmes de ce qu'il énonce.

Notre tâche consistait, en définitive, à dégager la complexité même que comporte le concept de narcissisme, aux fins d'une éventuelle application dans l'analyse sociologique – et cela même si les multiples ramifications de ce concept n'ont pu être exposées en détails dans le cadre de ce mémoire. Car, répétons-le, ce concept donne lieu à une vaste littérature et la recenser s'avérait un travail d'une trop grande envergure, et d'ailleurs pas tout à fait pertinent quant aux exigences que nous nous étions données. Nous n'avons en conséquence pas la prétention ici de rendre justice entièrement à ce concept, fortement déterminé par la psychanalyse ainsi que la psychiatrie. Néanmoins, nous avons mis l'accent sur les difficultés auxquelles s'exposent les sociologues tentés par l'utilisation de ce concept.

L'originalité de ce mémoire consiste, sans doute, à dégager une utilisation du concept de narcissisme n'impliquant pas seulement la dimension clinique de la psychanalyse, et qui serait donc plus pertinente pour la sociologie – comme la laisse entrevoir la conception greenienne du sujet faisant du narcissisme primaire un pôle essentiel de la constitution de la subjectivité. Nous pensons en conséquence que l'usage du concept de narcissisme dans le cadre de la sociologie doit s'effectuer en parallèle avec une théorie du sujet, c'est-à-dire qu'il doit s'appréhender comme un élément structurel intrinsèque à la subjectivité, plutôt que de verser du côté d'une inclination mettant en œuvre son aspect strictement descriptif (et approximatif) au détriment de son aspect proprement conceptuel.

## NOTES

## CHAPITRE I

<sup>1</sup> Le point de vue dynamique met l'accent sur l'aspect conflictuel du psychisme.

<sup>2</sup> Ce livre fut publié en 1899, mais l'éditeur y inscrivit l'année 1900.

<sup>3</sup> Ce type de plaisir donne lieu à la conception freudienne de l'« étayage pulsionnel », c'est-à-dire à celle qui considère que les pulsions sexuelles se développent dans un premier temps en s'appuyant sur les pulsions d'autoconservation. En conséquence, le premier temps de l'autoérotisme est celui de l'« étayage pulsionnel ».

<sup>4</sup> Précisons que, dans le texte *Pour introduire au narcissisme*, Freud opère une synonymie entre idéal du moi et surmoi.

<sup>5</sup> Soulignons, néanmoins, que l'article *Pour introduire au narcissisme* prépare ce changement de point de vue.

<sup>6</sup> *Deuil et mélancolie* prépare notamment ce changement de perspective.

## CHAPITRE II

<sup>1</sup> Mais cela ne fait pas l'unanimité au sein de la communauté psychanalytique, car, comme le souligne Roudinesco, « si orthodoxie il y a, elle est de nature technique » (Roudinesco, 2006 : 255).

<sup>2</sup> En réalité, la définition freudienne met l'accent sur une dialectique entre « le procédé d'investigation », la « méthode de traitement » et les vues théoriques qui en résultent, dialectique absente de l'interprétation hartmannienne.

<sup>3</sup> Précisons que, même si le pôle narcissique du développement psychique s'intègre à la structure psychique, il conserve néanmoins sa nature. La structure psychique et, en particulier, l'idéalisation du surmoi sert à régulariser le pôle narcissique de la personnalité.

<sup>4</sup> Green fait ici référence à l'Abrégé de psychanalyse.

<sup>5</sup> Mentionnons qu'avant le tournant de 1920, Freud considérait ce rôle d'abaissement de la tension comme la finalité du principe de plaisir.

## CHAPITRE III

<sup>1</sup> Soulignons, notamment que l'opposition entre pulsions et conscient se voit élargie au sein du tournant, car l'inconscient a dorénavant une extension plus générale et approfondie : le non refoulé fait maintenant partie de ce concept et, comme l'affirment Laplanche et Pontalis, la seconde topique donne lieu à une opposition « intrasystémique » plutôt qu'« intersystémique ».

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

- Assoun, Paul-Laurent. 1997. *Psychanalyse*. France : Presses universitaires de France, 765 p.
- Bercherie, Paul. 2005 : *Clinique psychiatrique, clinique psychanalytique : études et recherches, 1980-2004*. France : L'Harmattan, 284p.
- Freud, Sigmund. 2004. *Abrégé de psychanalyse*. France : Presses universitaires de France, 84 p.
- \_\_\_\_\_. 1981. *Essais de psychanalyse*. France : Payot, 277 p.
- \_\_\_\_\_. 1993. *L'avenir d'une illusion*. France : Presses universitaires de France, 100 p.
- \_\_\_\_\_. 1969. *La vie sexuelle*. France : Presses universitaires de France, 159 p.
- \_\_\_\_\_. 1985. *Le trouble psychogène de la vision in Névrose, psychose et perversion* France : Presses universitaires de France, 167-173 p.
- \_\_\_\_\_. 2002. *Malaise dans la culture*. France : Presses universitaires de France : 93 p.
- \_\_\_\_\_. 1986. *Métapsychologie*. France : Gallimard, 185 p.
- \_\_\_\_\_. 2004. *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*. France : Gallimard, 261 p.
- \_\_\_\_\_. 2003. *Psychanalyse*. France : Presses universitaires de France, 181 p.
- \_\_\_\_\_. 1985. *Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa : Dementia paranoides. (le président Schreber)* In *Cinq psychanalyses*. France : Presses universitaires de France, 263-324 p.
- \_\_\_\_\_. 1987. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. France : Gallimard, 1987, 211 p.
- \_\_\_\_\_. 1987. *Un souvenir d'enfance de Leonard de Vinci*. France : Gallimard, 199 p.
- \_\_\_\_\_. 1967. *Totem et tabou*. France : Payot, 186 p.

Green, André. 2007 *Narcissisme de vie narcissisme de mort*, France : Les éditions de Minuit, 317 p.

\_\_\_\_\_. 1993 « Pulsion de mort, narcissisme négatif, fonction désobjectalisante » Chap. in *Le travail du négatif*, p. 113-122. France : Les éditions de Minuit.

Hartmann, Heinz. 1968. *La psychologie du moi : et le problème de l'adaptation*. France : Presses universitaires de France, 94 p.

Jackson, John E. 1991 *De l'affect à la pensée*. France : Mercure de France, 206 p.

Neau, Françoise. (2004) « Le narcissisme » in *Narcissisme et perversion*, sous la dir. De Jeammet, Nicole, p. 3-60. France : Dunod

Kernberg, Otto F. 1980. *La personnalité narcissique*. France : Privat, 191 p.

Kohut, Heinz. 1974. *Le soi*. France : Presses universitaires de France, 374 p.

Lasch, Christopher. 2000. *La culture du narcissisme*. France : Climat, 333 p.

Lipovetsky, Gilles. 1983. *L'ère du vide*. France : Gallimard, 247 p.

Oppenheimer, Agnès. 1996. *Kohut et la psychologie du self*. France : Presses universitaires de France, 301 p.

Stoloff, Jean-Claude. 2000. *Interpréter le narcissisme*. France : Dunod, 163 p.

Urribarri, Fernando. 2005. « Le cadre de la représentation dans la psychanalyse contemporaine » in *Autour de l'œuvre d'André Green : Enjeux pour une psychanalyse contemporaine*, sous la direction de François Richard et Fernando Urribarri, p. 201-216. France : Presses universitaires de France.

### **Ouvrages de référence**

Laplanche, Jean et Jean-Bertrand Pontalis. 1967. France : Presses universitaires de France, 523 p.

Roudinesco, Élisabeth. 2006. *Dictionnaire de la psychanalyse*. France : Fayard, 1217 p.



### Articles

Bernard-Weil, Élie. 1999 « La théorie des systèmes ago-antagonistes ». *Le débat*, no 106, France : Gallimard, p. 106-120.

Green, André. « Vingt ans après, Narcisse Janus » *Libres cahiers pour la psychanalyse*. No 11. France: In press, p. 131-136

Hartmann, Heinz. « Commentaires sur la théorie psychanalytique du moi ». *Revue française de psychanalyse*, 1967 (1950), 31,3, 333-366.

Narot, Jean-Franklin. 1990a.« La thèse du narcissisme ». *Le débat*, no 59, France : Gallimard, p. 173-192.

Narot, Jean Franklin. 1990b. « Pour une psychopathologie historique : Introduction à une enquête sur les patients d'aujourd'hui ». *Le débat*, no 61, France : Gallimard, p. 165-186.

Stoloff, Jean-Claude. 1988. « La première théorie des pulsions et le tournant de 1920 ». *Topique: Revue Freudienne*, Vol 28, France: L'Esprit du Temps, p. 55-66

Vichyn, Bertrand. 1984. « Naissance des concepts: auto-érotisme et narcissisme ». *Psychanalyse à l'Université*, vol. 9, no. 36, p. 655-678.

WILDÖCHER, Daniel. 2005. « Narcissisme et identification ». *Libres cahiers pour la psychanalyse.*, no 11. France: In press, p. 77-89